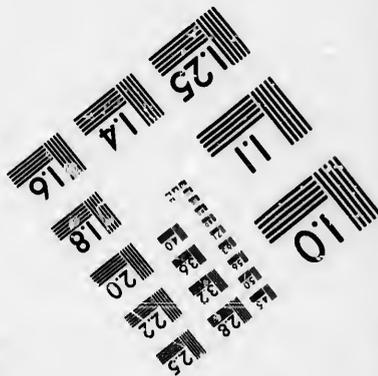
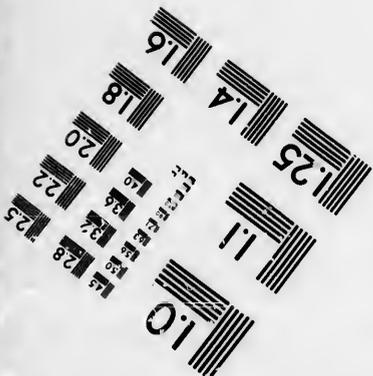
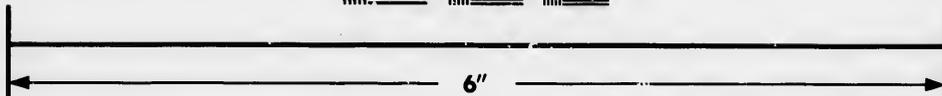
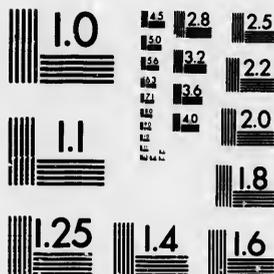


**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

**CIHM/ICMH
Microfiche
Series.**

**CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

© 1985

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata
slips, tissues, etc., have been refilmed to
ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement
obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure,
etc., ont été filmées à nouveau de façon à
obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
				✓							

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

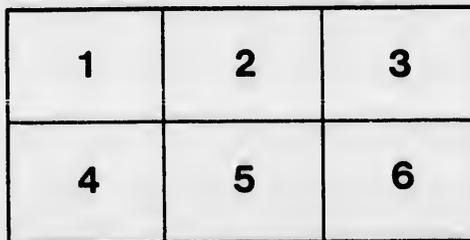
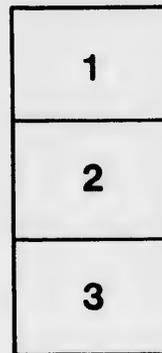
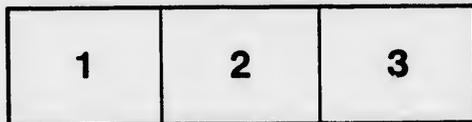
Seminary of Quebec
Library

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche sheet contains the symbol \rightarrow (meaning "CONTINUED"), or the symbol ∇ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

Séminaire de Québec
Bibliothèque

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole \rightarrow signifie "A SUIVRE", le symbole ∇ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., pouvant être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

ails
du
odifier
une
mage

rrata
to

pelure,
n à



32X

I

L'

A

REC

Par
de
&

DISSERTATION
SUR
L'AMÉRIQUE
ET LES
AMÉRICAINS,
CONTRE LES
RECHERCHES PHILOSOPHIQUES
DE M. DE P***.

Par DOM PERNETY, *Abbé de l'Abbaye de Burgel,
des Académies Royales de Prusse & de Florence,
& Bibliothécaire de Sa Majesté le Roi de Prusse.*



A B E R L I N.

M. DCC. LXX.



P

ON

de l'O

titre :

les A

je le l

cipita

reche

très-f

fertic

dire c

avec

& un

pose

mat.



P R E F A C E.

ON m'avoit donné une grande idée de l'Ouvrage de M. de P. qui a pour titre : *Recherches philosophiques sur les Américains*. Je me le procurai ; je le lus une première fois avec précipitation , & j'y trouvai bien des recherches , beaucoup de réflexions très-sensées ; mais aussi beaucoup d'affertions très-hazardées pour ne rien dire de plus , avancées en même-temps avec un ton affirmatif , un style vif , & une confiance qui devoient en imposer aux Lecteurs peu au fait des matieres qu'il traite. Je relus cet Ou-

P R E F A C E.

vrage avec attention , & je me confirmai dans ma première idée. Je reconnus que M. de P. ou connoît peu l'Amérique & ce qu'elle contient , ou que , pour appuyer l'opinion d'un Auteur , qu'il avoit adoptée , sans une connoissance de cause , assez fondée , il s'étoit fait un devoir de décrier tout le nouveau Monde & ses productions. J'avois lu & relu quantité de relations de l'Amérique ; j'avois vu de mes propres yeux la plûpart des choses , qui y sont rapportées. Etonné de les voir contredites , ou travesties par M. de P. je me contentai de faire quelques notes sur les endroits les moins exacts. Mon dessein étoit de les communiquer à M. de Francheville , pour

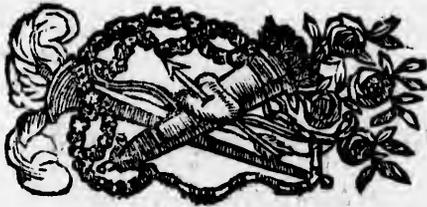
les inf
Ces N
nomb
je m'
un ce
voir
où l'A
feroie
J'en
blée
remb
de vo
parti
vrag
indu
égar
re ;
port

P R E F A C E.

les insérer dans sa Gazette littéraire. Ces Notes m'ayant ensuite paru trop nombreuses pour en faire l'usage que je m'étois proposé, je leur donnai un certain ordre, & je crus pouvoir en composer une Dissertation où l'Amérique & ce qu'elle contient seroient appréciés à leur juste valeur. J'en lus la première partie à l'assemblée de l'Académie du sept de Septembre dernier, & j'eus la satisfaction de voir qu'on n'y désapprouvoit pas le parti que j'avois pris de réfuter l'Ouvrage de M. de P., qui auroit pu induire le public en erreur à cet égard. La vérité me sera toujours chère; elle doit l'être à M. de P. & l'emporter sur tout autre motif. J'espère

P R E F A C E.

que M. de P. la reconnoitra dans ma
Dissertation , & qu'il n'employera
que pour elle ses talents qui méritent
des éloges.



DISSERTATION



DIS

L'

L E

D

D



ses hab
il prop
rance
de l'A
tution
de leu
maux
tous l
Eo

dans ma
employera
méritent



DISSERTATION

SUR

L'AMÉRIQUE,

ET

LES NATURELS

DE CETTE PARTIE

DU MONDE.

Monsieur de P. vient de mettre au jour un Ouvrage sous ce titre, *Recherches Philosophiques sur les Américains*. Il s'efforce d'y donner l'idée la plus avantageuse du nouveau Monde & de ses habitants. Le ton affirmatif & décidé avec lequel il propose & résout ses questions ; le ton d'assurance avec lequel il parle du sol & des productions de l'Amérique, de sa température, de la constitution corporelle & spirituelle de ses habitants, de leurs mœurs & de leurs usages, enfin des animaux, pourroient faire croire qu'il a voyagé dans tous les pays de cette vaste étendue de la terre ;

Tom. II.

G G

TION

qu'il a vécu assez long-temps avec tous les peuples qui l'habitent. On seroit tenté de soupçonner, que, parmi les voyageurs, qui ont fait de longs séjours, les uns nous ont contés des fables, ont travesti la vérité par imbécillité, ou l'ont violée par malice. (*) Les autres, étourdis par le vertige de leur enthousiasme, ont si mal vu les choses, qu'ils auroient dû par respect pour la raison, s'abstenir de le décrire. Il est fâcheux pour nous qu'ils n'ayent pas eu le respect pour la vérité, & les yeux de Mr. de P.

L'Amérique, dit cet Auteur dans son Discours Préliminaire, l'Amérique plus que tout autre pays, offre des Phénomènes singuliers & nombreux; mais ils ont été si mal observés, plus mal décrits, & si confusément assemblés, qu'ils ne forment qu'un cahos effroyable. Il a fallu s'armer d'opiniâtreté pour se frayer une route au travers des contradictions vicieuses des Voyageurs, à qui les extravagances ont moins coûté qu'au reste des hommes.

Le nouveau Monde est, suivant Mr. de P. (***) une terre absolument ingrate, & comme en horreur à la Nature. Entre les végétaux exotiques importés en Amérique; les arbres à Noyaux, comme les Amandiers, les Pruniers, les Cérifiers, les Noyers, y ont faiblement prospéré & presque pas du tout. Les Pêchers & les Abricotiers n'ont fructifié qu'à l'Isle de Juan Fernandez: ils ont dégénéré ailleurs; notre seigle & notre froment n'ont pris que dans quelques parties du Nord. Le Climat de l'Amérique étoit au moment de sa découverte, très-contraire à la plupart des animaux quadrupèdes, & sur-tout pernicieux aux hommes abrutis, énervés & viciés dans toutes les parties de leur organisme d'une force étonnante. La

(*) Discours Préliminaire.

(**) Tom. I, p. 100.

terre ou l
verte de
d'un désert
curiers qu
à essuyer
maux de
& dans la
étoit cou
& même

Ce ter
plus d'ar
autres pa
re frapp
zards,
& d'In
l'activité
général
tous les
cipes de
doute r
de P. d
tre con
ce derr
Un fol
ses pla
surface
tiviteu
mes &
dans le
altérat
leur in
nus te
& pa
grés,
tardis

(*)
(***)
(****)

terre ou hérissée de montagnes en pic, ou couverte de forêts & de marécages, offroit l'aspect d'un désert stérile & immense. Les premiers aventuriers qui y firent des établissemens, eurent tous à essuyer les horreurs de la famine, ou les derniers maux de la disette. Dans les parties méridionales, & dans la plûpart des Isles de l'Amérique, la terre étoit couverte d'eaux corrompues, malfaisantes, & même mortelles.

Ce terrain fétide & marécageux faisoit végéter plus d'arbres vénémeux qu'il n'en croît dans les trois autres parties de notre Globe--la surface de la terre frappée de putrefaction y étoit inondée de Lézards, de Couleuvres, de Serpens, de Reptiles & d'Insectes monstrueux par leur grandeur & l'activité de leur poison. Enfin un abatardissement général avoit atteint, dans cette partie du monde, tous les quadrupèdes, jusqu'aux premiers principes de l'existence de la génération. (*) C'est sans doute un spectacle grand & terrible, ajoute Mr. de P. de voir que la Nature ait tout donné à notre continent pour l'ôter à l'autre, & que dans ce dernier tout y soit dégénéré ou monstrueux. Un sol aride dans ses montagnes, marécageux dans ses plaines, stérile par sa Nature dans toute sa surface, trompant toujours l'espérance de ses cultivateurs les plus laborieux. Tout jusqu'aux hommes & aux animaux conduits de l'ancien Monde dans le nouveau, a essuyé sans exception (**) une altération sensible, soit dans leurs forces, soit dans leur instinct. Comme les végétaux, ils y sont venus tout rabougris, leur taille s'est dégradée [***]; & par un contraste singulier, les Ours, les Tigres, les Lions Américains sont entièrement abatardis, petits, pusillanimes & moins dangereux

(*) Tom. I, p. 6.

(**) *Ibid.* p. 10. Tom. II, p. 139.

(***) Tom. I, p. 9.

mille fois que ceux de l'Asie & de l'Afrique.

C'est principalement au climat de l'Amérique que l'on doit attribuer les causes qui ont vicié leurs qualités essentielles, & fait dégénérer la nature humaine. [*] Il résulte des expériences faites sur les Créoles, qu'ils donnent dans leur tendre jeunesse, ainsi que les Américains, quelques marques de pénétration, qui s'éteint au sortir de l'adolescence. Ils deviennent hébétés, nonchalants inapliqués & n'atteignent à la perfection d'aucune science, ni d'aucun art. Aussi dit-on par forme de proverbe, qu'ils sont déjà aveugles, quand les autres hommes commencent à voir.

Nous n'avons considéré jusqu'à présent, [**] continue cet Auteur, les peuples de l'Amérique, que du côté de leurs facultés physiques, qui étant essentiellement viciées, avoient entraîné la perte des facultés morales. La dégénération avoit atteint leurs sens, & leurs organes; leur ame avoit perdu à proportion de leur corps. La Nature ayant tout ôté à un Hémisphère de ce Globe, pour le donner à l'autre, n'avoit placé, en Amérique que des enfants, dont on n'a encore pu faire des hommes.

Une insensibilité stupide fait le fond du caractère de tous les Américains; leur paresse les empêche d'être attentifs aux instructions; aucune passion n'a assez de pouvoir pour ébranler leur ame, & l'élever au-dessus d'elle-même. Supérieurs aux animaux, parce qu'ils ont l'usage des mains & de la langue, ils sont réellement inférieurs au moindre des Européans: privés à la fois d'intelligence & de perfectibilité, ils n'obéissent qu'aux impulsions de leur instinct: aucun motif de gloire ne peut pénétrer dans leur cœur: leur

(*) Tom. II, p. 139.

(**) Tom. I, p. 134.

lâcheté
où elle
dont i
vrais I
idées:
moire.

Si n
core M
ont t
espèce
puissa
sans é
hideu
donne
qui s
toire
ne pe
de P
dans
entra
avec
amer
écha
ferm

T
de f
a p
pos
dée
voi
par
rop
4
pei
de

lâcheté impardonnable les retient dans l'esclavage, où elle les a plongés, ou dans la vie sauvage, dont ils n'ont pas le courage de sortir — les vrais Indiens occidentaux n'enchaînent point leurs idées: ils ne méditent point & manquent de mémoire. (*)

Si nous avons dépeint les Américains, dit encore M. de P., comme une race d'hommes, qui ont tous les défauts des enfants, comme une espèce dégénérée du genre-humain, lâche, impuissante, sans force physique, sans vigueur, sans élévation dans l'esprit; quelque révoltante & hideuse que soit cette image, nous n'avons rien donné à l'imagination en faisant ce portrait (**), qui surprendra par sa nouveauté, parce que l'histoire de l'homme naturel a été plus négligée qu'on ne pense. Enfin l'Amérique est aux yeux de M. de P. une terre que la Nature semble avoir faite dans sa colère, pour laquelle elle n'a que des entrailles de Marâtre, & sur laquelle elle a versé avec complaisance tous les maux; toutes les amertumes de la boîte de Pandore, sans y laisser échapper la moindre portion des biens qu'elle renfermoit.

Telle est l'esquisse du portrait de l'Amérique & de ses habitants que M. de P. nous présente. Il a puisé ses couleurs, dit-il, autant qu'il a été possible, dans les Auteurs contemporains de la découverte du nouveau Monde, qui ont pu le voir avant qu'il eût été entièrement bouleversé par la cruauté, l'avarice & l'insatiabilité des Européens.

A ce portrait, où l'on croiroit aisément que le peintre a trempé son pinceau dans l'humeur noire de la mélancolie & délayé ses couleurs dans le fiel.

(*) Tom. I, p. 217.

(**) Discours Préliminaire.

de l'envie ; dont tous les traits semblent avoir été placés & conduits , non par la philosophie qu'il annonce avoir présidé à son ouvrage , mais par un amour-propre offensé ; par un parti pris d'humilier la nature humaine ; me seroit-il permis , Messieurs , de vous en présenter un des mêmes objets , qui pour être plus riant & plus flatteur , n'en sera pas moins ressemblant.

Si M. de P. avoit voyagé en Amérique , & l'eût parcourue en personne , il l'auroit vraisemblablement considérée & observée avec d'autres yeux. Il n'auroit pas fait son livre , à moins que ce ne fût un parti pris de déguiser le vrai , de le trahir quelquefois , & de le contredire par-tout où il le trouveroit. Oseroit-on faire ce reproche à M. de P. ? à lui , dont l'Ouvrage paroît être le fruit de tant de veilles ; de lectures & de réflexions ? non , je n'oserois le penser ; mais ne pourroit-on pas le soupçonner d'avoir fait beaucoup de lectures trop précipitées , d'avoir lû & vû les choses avec des yeux mal prévenus , mal affectés ; de n'avoir extrait & ramassé que ce qu'il a trouvé de propre à étayer une hypothèse enfantée par une imagination un peu trop enivrée de tendresse pour notre Hémisphère & pour ses habitants. Il ne doit pas se croire assez privilégié pour être exempt des préjugés de l'éducation , qui présentent tant d'obstacles à la vraie philosophie. La prévention croît avec l'âge ; l'éducation nous inspire des erreurs ; elle nous donne des goûts , qui se fortifient de plus en plus ; nous nous habittons à des usages ; ils nous plaisent , & influent tellement sur notre façon de voir & de penser , que nous croyons voir par les yeux de la philosophie , lorsque nous ne voyons que par ceux de l'éducation : nous ne trouvons bons & beaux les usages des autres pays , que quand ils ont au moins quelque conformité avec les nôtres. Le pain , le vin , nos mêts & leurs apprêts sont de si bonnes choses ! n'est-ce pas être imbécile , stupide

que de
fruits ,
de poit
notre
Cepen
tout ce
cien M
phiqu
pas tou
contr
des Sa
des a
leurs
vif &
grain
où les
façon
& de
nos
maud
male
désen
four
par
que
Si
des
les
froi
& f
tête
gla
ble
cha
ou
no
de
&
d'

que de s'en tenir à la cassave, au chica, à des fruits, à des patates, à des chairs d'animaux, & de poissons boucannés? Nous faisons parler ainsi notre éducation sous le nom de la philosophie. Cependant à considérer notre Hémisphère, ou tout ce que renferme ce que nous appellons l'ancien Monde, avec des yeux vraiment philosophiques, M. de P. y auroit vû que la Nature n'a pas tout ôté à l'Amérique pour le donner à notre continent. Il auroit vû dans celui-ci des Lapons, des Samoyedes, des Tarrares, occupés de la chasse des animaux pour trouver leur nourriture & leurs vêtements; un climat livré au froid le plus vif & le plus vigoureux, où les fruits ni les grains, ni les arbres mêmes ne peuvent germer; où les hommes mille fois plus misérables, à notre façon de penser, que ne le sont les trois quarts & demi des peuples de l'Amérique, n'offrent à nos yeux que le spectacle effrayant d'une terre maudite, & la nature humaine ainti que l'animale absolument dégradée. D'un autre côté les déserts sablonneux & brûlants de l'Afrique, ce fourneau où les hommes énervés semblent être par leur couleur, la victime & la proie du feu que la Nature y entretient toujours allumé.

Si je considère nos climats tempérés, j'y trouve des montagnes arides, toujours ou brûlées par les rayons du soleil, ou livrées à la fureur des froids aquilons; leurs sommets menacer le ciel, & se plaindre de n'avoir pas encore vû leurs têtes altières débarrassées de l'immense fardeau des glaces & des neiges qui les couvrent.

J'y vois à la vérité des plaines riantes & agréables, où le doux murmure des ruisseaux s'unit au chant ravissant des oiseaux pour flatter notre ouïe, pendant que notre odorat est charmé & nos yeux enchantés d'y voir ces plaines émaillées de fleurs, couvertes de grains, d'arbres fruitiers, & de troupeaux. Mais que produiroient-elles d'elles-mêmes? des ronces & des épines, quel-

ques fruits agrestes, dont la saveur révoltante les feroit abandonner à des animaux, qui les dédaigneroient. Sont-ce là ces pays de l'Amérique exposés sous les mêmes parallèles que les nôtres, ces pays où les fleurs les plus suaves naissent sans cesse sous vos pas, & où les fruits les plus excellents croissent dans la plus grande abondance, & sans culture ?

Quel privilège a donc notre continent sur celui de l'Amérique ? celui d'être habité par des hommes condamnés à un travail sans relâche ; obligés pour satisfaire leurs besoins les plus pressants, de manger le pain même le moins ragoutant, d'arroser sans cesse de leur sueur & de leurs pleurs cette terre, le jouet d'un climat inconstant, cette terre qui ne trompe que trop souvent leurs espérances, & dont la beauté riante est l'effet non d'une nature empressée, comme en Amérique, de satisfaire les desirs de ses enfants ; mais d'une nature forcée de rire d'une grimace convulsive, dont notre orgueil & notre amour-propre ont su nous apprendre à nous contenter, qui plus est, à la trouver belle.

Ce ne sont pas ces hommes vêtus d'or & de pourpre, dont l'indolence mollement étendu sur le duvet, nargue les injures de l'air sous des lambris d'or & d'azur ; qui n'ouvrent les yeux que pour être éblouis par l'éclat du luxe dont ils sont environnés, & ne tendent les mains qu'à des mets apprêtés pour irriter leur appetit émouffé, ou pour satisfaire leur sensualité, aux dépens de la vie & du travail de ces hommes qui gémissent sous le poids de leur cruelle tyrannie ; ce sont ceux-ci qu'il faut consulter : à eux appartient de comparer l'état du sol de l'Amérique & de ses habitants avec l'état & la valeur de notre Continent. Croyez-vous, Messieurs, que s'ils en étoient parfaitement instruits, ils diroient avec M. de P. que la Nature les a privilégiés ; qu'elle a tout été à l'Amérique pour le donner à la terre qu'ils habitent :

habitent
portrait
après su
que j'ai
suite av
de M.
gnols a
ce table
n'est qu
xagérat
futer,
qui veu
les, qu
si l'on

Il n'
deffère
mêmes
temps
la sur
Europ
pays s
vivre &
quitté
chang
tumes
& leu
quand
une b
par d
que c
vérité
assez
ce qu
de rep
extra
l'Am
J'a

habitent. Le penserez-vous vous-mêmes sur le portrait naïf, sincère que je vous en tracerai ci-après sur le rapport d'Auteurs vrais, & sur ce que j'ai vû moi-même ? Vous pourrez dire ensuite avec moi du tableau prétendu philosophique de M. de P. ce qu'il dit (*) des Historiens Espagnols au sujet du Pérou ; malheureusement tout ce tableau, lorsqu'on l'examine avec attention, n'est qu'une fiction, un tissu de faussetés & d'exagérations, que nous avons entrepris de réfuter, pour nous conformer aux loix de l'histoire, qui veut que l'on détruise toutes les erreurs spécieuses, qui pourroient devenir des vérités historiques, si l'on continuoit de les adopter aveuglément.

Il n'est pas surprenant de trouver des relations différentes entr'elles sur le même pays, & sur les mêmes peuples : elles ont été écrites en différents temps ; les usages avoient pu changer, ainsi que la superficie du sol, par la fréquentation des Européens, qui s'y sont établis. Les naturels du pays se sont souvent accommodés des façons de vivre & d'agir de leurs nouveaux hôtes ; ils ont ou quitté tout-à-fait leurs anciens usages, ou les ont changés en partie : ainsi pour les anciennes coutumes, il faut s'en tenir aux anciennes relations, & leur donner la préférence sur les nouvelles, quand elles ont les trois conditions requises pour une bonne histoire ; qu'elles ayent été composées par des Auteurs désintéressés dans leurs récits ; que ces Auteurs n'ont point voulu se jouer de la vérité ; & qu'à une bonne mémoire ils joignoient assez d'intelligence & d'esprit pour bien raconter ce qu'ils ont vû. Ceux que je citerai sont exempts de reproches à cet égard ; on peut compter sur les extraits qui formeront le contraste du tableau de l'Amérique, que nous a présenté M. de P.

J'accorde à cet Auteur qu'il peut y avoir de

[*] Tom. II, p. 143.
Tome II.

l'exagération dans quelques récits des Historiens Espagnols au sujet de l'Amérique ; que si tout ce qu'ils disent de l'état politique du Pérou avant l'arrivée de Pizarro , étoit vrai , on seroit forcé d'avouer qu'il y avoit dans cette partie du nouveau Continent une infinité de Villes spacieuses, ornées d'édifices superbes ; de campagnes fertiles, peuplées de bestiaux & de cultivateurs , plongés dans l'abondance , des loix admirables ; & ce qui est plus rare encore , des loix respectées ; que si l'on en croyoit à tous ces écrivains , à peine eût-on trouvé un peuple qui eût joui d'une aussi grande félicité que les Péruviens , sous le gouvernement des Incas.

Mais quelque mortifiant qu'il soit pour l'amour-propre , & la vanité des Européens , de trouver dans un nouveau Monde des hommes qui les valent à beaucoup d'égards , faut-il que parce qu'ils se croient les plus éclairés , les plus ingénieux , les plus spirituels & les plus raisonnables des hommes , ce préjugé les aveugle au point de nier tout , & de dire contre l'évidence avec M. de P. (*) Si les Espagnols avoient trouvé tant de Villes dans ce pays-la , il en resteroit les noms , mais on n'y apperçoit les débris d'aucune cité bâtie sous les Incas — quant à Cusco leur résidence ordinaire , il est très-vraisemblable qu'elle méritoit à peine le nom de Bourgade dans le temps de sa plus grande splendeur — le reste de l'Amérique n'étoit peuplé que de familles éparées qui n'avoient point de demeure fixe , & qui dans les hordes composées de quelques cabanes , traînoient la vie la plus misérable.

Lorsque M. de P. s'exprimoit à peu près dans les termes ci-dessus , il avoit lû le mémoire de M. de la Condamine sur quelques anciens monuments du Pérou , inséré dans les mémoires de cette Académie de l'année 1746. M. de P. le cite.

[*] Tom. II , p. 134.

(*) Mai
porter l
celui-ci
Vous en
de ce m

» San
» ces pe
» damin
» différe
» en di
» ples
» aucun
» veu d
» moye
» avec
» produ
» Le P
» masse
» & di
» de T
» long
» y en
qu'ils
à mon
ques
que M
habile
cution
ne dé
force
craffe
dolein
propri
parler
savan
sance
déscri
de C

[*]

(*) Mais il s'est bien donné de garde d'en rapporter le texte , trop opposé au projet formé par celui-ci , de décrier l'Amérique & ses habitants. Vous en jugerez , Messieurs , par le court extrait de ce mémoire que je vais vous lire.

» Sans s'arrêter à un récit , dont les circonstances peuvent être exagérées , dit M. de la Condamine , on ne peut nier à la vûe des ruines différentes qu'on rencontre encore aujourd'hui en différents endroits du Pérou , que ces peuples quoiqu'ils n'eussent ni l'usage du fer , ni aucunes connoissances des mécaniques , de l'aveu de tous les Historiens , n'eussent trouvé le moyen de transporter , d'élever & d'assembler , avec beaucoup d'art , des pierres d'une grosseur prodigieuse , & souvent de figure irrégulière. Le P. Acofta , témoin oculaire , assure que ces masses ne peuvent être vûes sans étonnement ; & dit avoir mesuré lui-même dans les ruines de Traguanaco , une pierre de 38 pieds de long , sur 18 de large & 6 d'épaisseur , & qu'il y en avoit de beaucoup plus grandes. » Dire qu'ils ont fait tout cela avec *beaucoup d'art* , c'est à mon avis , avouer que les Péruviens avoient quelques connoissances des mécaniques. Les preuves que M. de la Condamine donne ensuite de leur habileté dans les arts , de leur adresse dans l'exécution des piéces de sculpture , d'orfèvreries , &c. ne détruisent pas moins l'idée que M. de P. s'efforce en vain de nous inspirer de l'ignorance crasse , de la mal-adresse , de l'ineptie & de l'indolence étrange des Américains. C'est d'après ses propres yeux que M. de la Condamine va vous parler. Je crois devoir prévenir le lecteur , dit ce savant , dont la sincérité égale les vastes connoissances ; je crois devoir prévenir le lecteur que la description que je vais faire des ruines voisines de Cannar , peut bien donner une idée de la na-

[*] *Ibid.* p. 151.

ture, de la forme, & peut-être de la solidité des Palais & des Temples bâtis par les Incas, mais non de leur étendue ni de leur magnificence.

Il y avoit donc au Pérou, des Villes, des Palais, des Temples, dont les matériaux avoient été transportés, élevés, assemblés avec beaucoup d'art; des Palais & des Temples de la magnificence desquels la description de M. de la Condamine même ne peut donner l'idée; des cités d'une vaste étendue, dont les noms & les ruines subsistent en partie, dont une extrémité est encore occupée par les Indiens, suivant le rapport du Pere Feuillé, & de Frézier; je ne donnerai pas ici la description de M. de la Condamine, on peut la lire dans le mémoire même. On y verra que M. de P. est un peu trop difficile; & que plus des trois-quarts & demi des grandes Villes du monde ne seroient au sentiment de M. de P., qu'un assemblage de misérables cabanes, qui mériteroient à peine le nom de Bourgades.

Les Auteurs que j'ai cités les ont vues sans doute au microscope; car comment des hommes stupides, indolents, dégénérés de la nature humaine, à qui il n'en restoit que la figure, & à qui la Nature par grace & par pitié avoit bien voulu laisser l'instinct; comment ces animaux qui n'étoient supérieurs aux autres que par l'usage de la langue & des mains, auroient-ils pû avoir l'idée de se bâtir d'autres habitations que des tannieres, ou tout au plus des cabanes, pour se mettre à l'abri des injures de l'air & de la voracité cruelle des bêtes féroces? aussi M. de la Condamine & tant d'autres ont-ils été saisis d'admiration à la vue des productions de cet instinct, qui avoit d'aussi belles choses que l'industrie & l'adresse de nos meilleurs ouvriers. Car pour donner cette convexité régulière & uniforme à toutes ces pierres, dit M. de la Condamine, & pour polir si parfaitement les faces intérieures par où elles se touchent, quel travail, quelle industrie ont dû sup-

pléer
n'avoit
tailler
vec d
les u
pierr
cun e
du fe
Ils on
Le p
qu'ac
fort
& ré
les s
de fé
ficile
ont
de c
tom
& s
M
M.
à fa
Cep
riau
fait
dir
sur
pou
un
ple
I
tis
de
de
qu
pu
bâ
fi
m

pléer à nos instrumens, chez des peuples qui n'avoient aucun outil de fer, & qui ne pouvoient tailler des pierres plus dures que le marbre qu'avec des haches de caillou, ni les aplatis qu'en les usant mutuellement par le frottement? Ces pierres sont une espèce de granit, & il n'y a aucun ciment dans les joints. On sent que le défaut du fer & de l'acier a dû souvent les arrêter — Ils ont heureusement surmonté ces obstacles — Le plus habile tailleur de pierre d'Europe, quelque adresse qu'on lui suppose, seroit sans doute fort embarrassé à creuser ainsi un canal courbe & régulier dans l'épaisseur d'un granit avec tous les secours de l'art & les meilleurs instrumens de fer & d'acier: à plus forte raison sera-t-il difficile d'imaginer comment les anciens Péruviens ont pu y réussir avec leurs haches de pierre ou de cuivre, telles qu'on a trouvé dans les anciens tombeaux, ou avec d'autres outils équivalents, & sans équerre ni compas.

Mais cet instinct, si nous en voulions croire M. de P. n'avoit pas même montré aux Américains à faire de la brique, & à en bâtir leurs maisons. Cependant dans le Pérou & dans le Chili les matériaux ordinaires des bâtimens particuliers étoient faits de ce qu'ils appellent des *Adoves*, c'est-à-dire, des briques d'environ deux pieds de long sur un de large, & de quatre pouces d'épaisseur pour le Chili: celles du Pérou étoient formées dans un plus petit moule, à cause, dit Frézier, qu'il n'y pleut jamais.

Il est vrai que quelques ruines des édifices bâtis par les Indiens présentent des murs bâtis avec de la terre battue entre deux planches en forme de grandes briques, manière d'élever des murs qui n'étoit point en usage dans l'Amérique seule, puisque Viturve nous apprend que les Romains bâtissoient ainsi. C'est encore la pratique de plusieurs provinces de France, où l'on appelle ces murs, des murs de *Piset*. On y a recours aussi

dans beaucoup d'autres pays d'Europe, lorsque la pierre & la brique y sont rares, ou que l'on y veut bâtir à moins de frais.

Frézier n'admiroit pas moins cet instinct dans les ouvrages des anciens peuples de l'Amérique, (*) ces hommes stupides aux yeux de Mr. de P. étoient à ceux de Frézier des gens, dit-il extrêmement industrieux à conduire les eaux des rivières à leurs habitations. On voit encore en 1713. des aqueducs de pierres seches, & de terre, menés & détournés ingénieusement le long des côtes par une infinité de replis & de détours; ce qui fait voir que ces peuples tout grossiers qu'ils étoient, entendoient très-bien l'art du nivellement. On peut voir encore ce que le P. Feuillée & Mr. Ulloa disent des ruines des anciennes Villes du Pérou.

Je n'apporterai pas en preuves les relations des anciens Auteurs Espagnols, Mr. de P. récuseroit leur témoignage. Mais je ne crois pas qu'il en fasse de même de celui de Mr. Bristock, Gentilhomme Anglois. Ceux de cette nation n'ont pas coutume de flatter dans leurs relations. Les Américains connus sous le nom d'Apalachites n'étoient pas plus abrutis ni plus stupides que ceux du Pérou. Mr. de P. eût admiré, dit-il, le gouvernement, les loix des Incas & la félicité des Péruviens, si tout cela eût existé, qu'il l'admire donc chez les Apalachites. Mr. Bristock étoit dans leur pays en 1653. & y est resté assez long-temps pour se mettre au fait de leurs anciens & de leurs nouveaux usages. Sa relation forme les chapitres 7. & 8. du second livre de l'histoire naturelle & morale des Isles Antilles par le Chevalier de Rochefort. Il nous apprend que le Pérou & le Mexique n'étoient pas les seuls pays du nouveau Continent où il y eût anciennement des villes. Celui des

des Ap
lité. Il é
chacune
grande
de Mr.
sur le n
compos
de Méli
deux m
sa résid
teurs d
de & sp
deux c
l'Orien
ce de l
est une
La vo
dedans
tout d
le roc
On
monta
Roist
leve u
Les
de pou
& liée
de fe
font
l'Eur
endu
la pl
y mé
veille
appa
les d
leurs
bres
peau
figu

des Apalachites étoit habité par un peuple civilisé. Il étoit alors partagé en six provinces, dans chacune desquelles il y avoit rarement plus d'une grande ville, mais beaucoup de petites. Du temps de Mr. de Bristock, les choses étoient encore sur le même pied. Quelques-unes, dit-il, sont composées de plus de huit cents maisons : celle de Méliot, qui en est la capitale, en a plus de deux mille. Le Roi des Apalachites y fait encore sa résidence. Le Temple où les Jouas Sacrificateurs du soleil font leurs cérémonies, est une grande & spacieuse caverne, ovale, longue d'environ deux cents pieds, large à proportion, située à l'Orient de la montagne d'Olaymy, en la Province de *Bémarin*, à une lieue de Méliot. Au milieu est une grande lanterne, par où il reçoit le jour. La voute est parfaitement blanche, ainsi que le dedans. Le pavé est uni comme du marbre poli tout d'une piece; le tout ayant été creusé dans le roc.

On voit encore aujourd'hui au pied de cette montagne, les tombeaux de plusieurs de leurs Rois taillés dans le roc, au-devant de chacun s'élève un beau cedre pour en indiquer la place.

Les maisons des Apalachites sont toutes bâties de poutres, ou pieces de boistrès bien assemblées, & liées les unes aux autres. Les couvertures sont de feuilles de roseaux, ou de jonc, comme le sont de chaume celles de beaucoup d'endroits de l'Europe. Celles des chefs, & des principaux sont enduites & encroûtées d'un mastic, qui résiste à la pluie. Le pavé est fait du même ciment. Ils y mêlent un sable doré qui produit un effet merveilleux, & y donne un éclat admirable. Leurs appartements sont tapissés de nattes tissées de feuilles de palmier & de jonc, teints de diverses couleurs, & arrangés par compartiments. Les chambres des chefs sont tapissées de fourures, ou de peaux de cerfs peintes, & représentant diverses figures. Quelques-unes sont décorées de plumes.

d'oiseaux très-industrieusement arrangées en forme de broderie.

Voilà donc au moins trois pays très-considérables de l'Amérique, où les naturels ne vivoient pas par hordes de familles éparées & vagabondes. Une colonie françoise fut s'établir chez les Apalachites, sous la conduite du Capitaine Ribaut & sous les Auspices de Charles IX. C'est pourquoi elle nomma Caroline l'espece de forteresse qu'elle y éleva. Ribaut donna aux ports & aux rivieres de ce pays-là, les noms des ports & des rivieres de France, qu'ils ont encore aujourd'hui. Cette colonie trouva les Apalachites tels que va vous les dépeindre M. Bristock.

Tout ce pays est divisé en six provinces, dont trois, *Bémarin*, *Amani* & *Matiqué*, occupent une des plus belles & spacieuses vallées entourée des montagnes d'Apalates. Les trois autres sont *Schama*, *Méraco*, & *Achalaques* qui s'étendent dans les montagnes. Les habitants de celles-ci ne vivent presque que de chasse. La vallée a soixante lieues de long & dix de large. Les villes & villages sont bâtis sur les petites éminences; le pays abonde en bois de toutes sortes, en fruits, légumes, herbes potageres, mil, maïs, lentilles, pois, &c. Quadrupèdes, oiseaux de toutes sortes. Les hommes y sont de grande stature, bien faits, ils composent un peuple, dont les mœurs sont douces, vivant en société dans des villes & des bourgades & dans la plus grande union. Tous les immeubles sont communs parmi eux, excepté leurs maisons & leurs jardins. Comme ils cultivent leurs champs en commun, ils en partagent les fruits, après les avoir déposés dans des greniers publics placés au milieu de chaque ville & village. Ceux qui sont préposés pour la distribution, la font au renouvellement de chaque lune, & donnent à chaque famille suivant le nombre des personnes dont elle est composée, autant qu'il en faut pour son nécessaire.

L'un
dans la
fants.
général
quelquefois
mable
gers,
présen
grands
plaisir
talité c
mériq
pour
chose
la don
que tr
Amér
Les
que &
monie
espec
reux
singul
tes le
pour
Le
diens
parfa
fions
niqu
sons
leil,
le r
pétu
P
son
qu'i
n'os
leur
Leu

L'union est si grande parmi eux, qu'on voit dans la même maison un vieillard avec ses enfants, & ses petits enfants, jusqu'à la quatrième génération, au nombre de cent personnes & quelquefois davantage. Ils sont d'un naturel fort aimable, ne sachant quelles caresses faire aux étrangers, quand ils les reconnoissent pour amis, & présentant tout ce qu'ils ont, à la manière des grands Tartares, & des Circassiens, pour le seul plaisir d'obliger. On trouve le même esprit d'hospitalité chez presque toutes les autres nations de l'Amérique, même chez les Brésiliens, qui ont passé pour être les moins humains. C'est encore une chose que la Nature n'a pas ôtée à l'Amérique pour la donner à l'Europe; car nous n'avons que le masque très-imparfait de la véritable hospitalité, & les Américains en ont la réalité dans toute son étendue.

Les Apalachites aiment passionnément la musique & les instruments, qui rendent quelque harmonie. Presque tous jouent de la flûte, & d'une espèce de haut-bois. Ils sont éperdument amoureux de la danse, & y prennent mille postures singulières, dans l'idée que cet exercice dissipe toutes les humeurs, leur donne une grande souplesse pour la chasse, & beaucoup d'agilité pour la course.

Leur voix est douce, belle, flexible. Ils s'étudient à imiter le chant des oiseaux & y réussissent parfaitement. Leur langage est doux, leurs expressions énergiques & précises, leurs périodes laconiques. Dès le bas âge ils apprennent des chansons composées par les Jotas en l'honneur du soleil, comme pere de la Nature, & y font entrer le recit des exploits de leurs chefs, pour en perpétuer la mémoire.

Plusieurs familles Espagnoles & Angloises se sont établies parmi les Apalachites; mais quoi qu'ils se fréquentent depuis long-temps, ceux-ci n'ont rien changé de leur manière de vivre, de leurs usages, ni de la forme de leurs habillemens. Leurs lits sont élevés, d'un pied & demi de terre

couverts de peaux apprêtées, douces comme un chamois. Ils y neignent des fleurs, des fruits & des grotesque, rehaussées de couleurs si vives, qu'on les prendroit de loin pour des tapis de haute-lisse. Les chefs couchent sur des matelats faits d'une espèce de duvet aussi doux que de la soye, ils le tirent d'une plante. Les lits du commun sont faits de feuilles de fougere, parce qu'ils prétendent qu'elles ont la propriété de délasser le corps, & de réparer ses forces épuisées par la chasse ou par le travail.

Ceux de la plaine & des vallées alloient anciennement nus de la ceinture en haut pendant l'Été, & porroient des manteaux fourrés pendant l'Hiver. Aujourd'hui la plupart ont en Été, des habits d'une toile légère de coton, ou d'une herbe apprêtée & filée comme le lin. Ordinairement les hommes & les femmes ne portent qu'une casaque sans manches sur un petit habit de chamois très-fin, cette casaque descend jusqu'au gras de la jambe aux hommes, & jusqu'à la cheville du pied des femmes. Elle est assujettie sur les reins par une ceinture de peau ou cuir, travaillée & ornée d'un petit ouvrage en forme de broderie. Les chefs de famille mettent par-dessus un manteau qui ne leur couvre que les épaules, le dos & les bras; mais qui aboutit par derrière en une pointe allongée jusqu'à terre, & fait à peu près l'effet des écharpes que nos Dames françoises porroient encore au commencement de ce siècle. On leur a fait succéder les capes dans quelques pays, & le mantelet dans d'autres. Hommes & femmes Apalachites tous sont curieux d'entretenir leur chevelure toujours nette & joliment tressée. Les femmes l'arrangent en forme de guirlande sur le sommet de la tête; les hommes se couvrent de bonnets de peaux de loutres noires & luisantes, découpés en pointe sur le devant, ornés par derrière de belles plumes d'oïseaux, arrangées de maniere qu'une partie de ces

te pana
se perce
de crist
l'émera
bracelet
ce, ain
font au

Pour
souvent
l'odeur
Floren
de la so
cir la p
fier tou
jointes
fanté f
due dé
Améri

Quo
Apalac
re; m
sance,
Le may
droit p
de l'Ar
d'être
horreu
Le ten
sé, tou
du cot
Ils fab
font d
leurs,
ment;
& plu
leuse.

Cu
sent
Oran
mes,

te panache descend sur les épaules. Les femmes se percent les oreilles, & y mettent des pendants de cristal, ou d'une pierre verte, qui a l'éclat de l'émeraude. Elles en font aussi des colliers & des bracelets, pour les porter les jours de réjouissance, ainsi que de corail & d'ambre jaune dont elles font aujourd'hui grand cas.

Pour se garantir de la vermine, ils s'oignent souvent tout le corps avec le suc d'une racine, dont l'odeur est aussi suave que l'est celle de l'Iris de Florence. Ce suc a encore la propriété de donner de la souplesse aux nerfs & aux muscles, d'adoucir la peau, de lui donner de l'éclat, & de fortifier tous les membres. L'exercice & ces onctions jointes à une grande sobriété, leur procurent une santé ferme & vigoureuse, qui dément la prétendue dégradation que M. de P. attribue à tous les Américains.

Quoique la vigne croisse naturellement chez les Apalachites, leur boisson ordinaire est de l'eau pure; mais dans les festins de pompes & de réjouissance, ils boivent d'une espèce de bière faite avec le mays, ou d'un hydromel si bon, qu'on le prendroit pour du vin d'Espagne. Quelques peuples de l'Amérique Septentrionale, ont la réputation d'être fort paresseux: mais les Apalachites ont en horreur l'oïsveté; le travail y produit l'abondance. Le temps des semailles & des moissons est-il passé, tous les hommes & femmes s'occupent à filer du coton, de la laine, ou l'herbe dont j'ai parlé. Ils fabriquent des toiles, & des étoffes. D'autres font de la poterie de terre émaillée de diverses couleurs, & des vases de bois, qu'ils peignent joliment; d'autres enfin font des corbeilles, des paniers & plusieurs ouvrages avec une dextérité merveilleuse.

Outre les Chataigniers & les Noyers, qui croissent naturellement dans ce pays-là, on y voit des Orangers, des Citronniers, diverses espèces de Pommes, des Cerises, des abricots, que les Anglois

y ont portés, & qui s'y sont tellement multipliés, qu'ils y foisonnent, pour prouver, ce semble, à M. de P... que tout ne dégénere pas dans le sol de l'Amérique, & qu'il n'est pas si ingrat qu'il voudroit nous le faire croire.

Les François revenus de la Louisiane lui prouveroient aussi par leur propre expérience, que ce pays-là est des plus sains, des plus fertiles, & des plus beaux du monde. C'est le témoignage que nombre d'entr'eux m'ont rendu, en gémissant de ce que la France l'a cédée à l'Espagne. Ces regrets sont vraisemblablement un des motifs qui ont déterminé les François qui y sont restés, à faire tous leurs efforts pour secouer le joug de la domination Espagnole, & rentrer sous celle de France.

Voilà donc, Messieurs, un peuple civilisé en Amérique, vivant dans des villes & dans des villages avant l'arrivée des Européans; des villes dont on a non-seulement conservé les noms, mais qui existoient encore en 1653, lorsque Bristock y faisoit son séjour. J'aimerois mieux croire que M. de P. n'ayant pas tout lu, ni tout vu, en a ignoré l'existence, que de penser qu'il ait voulu, contre la vérité, en anéantir jusqu'à la mémoire. Celles du Mexique & du Pérou sont disparues à ses yeux: il n'a vu dans leurs ruines que des chaumières. Le pere Feuillée ou avoit de meilleurs yeux, ou n'avoit pas le talent de M. de P. pour les faire disparaître à son approche. Il nous apprend qu'il y avoit encore de son temps (en 1739) sur le chemin de Callao à Lima, dans les belles plaines qui le bordent, des vestiges d'une ancienne ville Indienne, que les Espagnols ont détruite, & qui avoit jusqu'à cinq lieues de longueur; qu'un petit nombre d'Indiens occupoient encore une des extrémités. Si un terrain de cinq lieues de long, couvert de maisons, mérite à peine le nom de bourgade, au sentiment de M. de P... Nanquin, qui, dit-on, occupe près de quinze lieues, sera donc

peut-être
le nom d

Le po
lachites,
revenir d
a tenté c
tans nat
Royaum
tiere libe
des Indi
& n'en

Dira-t-il
tion de
faussetés
les (alor
nier tou
ridiques
Louisian
puiges d
Peganc
nijme h

Après
n'ont-in
de chie
de cet

Pern
yeux qu
suspec
distrib
aura p
rique;
ques; l
tants;
nature

peut-être la seule, à qui il fera la grace de donner le nom de Ville.

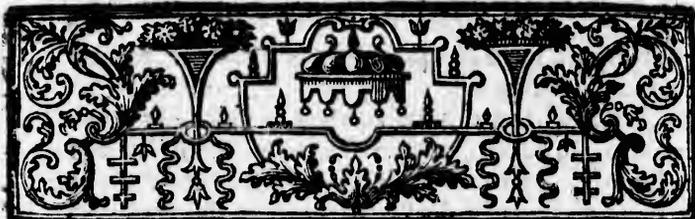
Le portrait que nous venons de faire des Apalachites, & de leur pays, est bien capable de faire revenir de l'idée défavantageuse que cet Auteur a tenté de donner de l'Amérique & de ses habitans naturels. Cette espece de République ou de Royaume des Apalachites, où regne une entière liberté, paroît même bien supérieure à celle des Indiens asservis par les Jesuites au Paraguai, & n'en paroîtra que plus chimérique à M. de P. Dira-t-il, pour soutenir son assertion, que la relation de M. Bristock est une table, un tissu de faussetés, comme il l'a dit des relations Espagnoles (alors je lui répondrai ce qu'il dit lui-même: *) *nier tout ce qu'on lit dans les relations les plus véridiques ou les moins suspectes, des Ata-apas de la Louisiane, des anciens Caraïbes des Isles, des Tapuiges du Brésil, des Cristinaux, des Pampas, des Peganchez, des Moxes, ce seroit établir un Pyrrhonisme historique insensé.*

Après un tel aveu, ceux qui ont vu ces relations n'ont-ils pas lieu d'être surpris de les voir traitées de chimères & de faussetés dans tout l'Ouvrage de cet Auteur ?

Permettez, Messieurs, que je mette devant vos yeux quelques extraits succints de ces relations non suspectes. Pour y mettre un certain ordre, je les distribuerai en quatre paragraphes. Le premier aura pour objet la qualité du sol de l'Amérique; le second les qualités personnelles physiques; le troisieme les qualités morales de ses habitans; & le quatrieme celles des animaux, soit naturels au pays, soit transportés d'Europe.

(*) [Tom. I, pag. 233.]





DISSERTATION

SUR

L'AMÉRIQUE,

ET

LES NATURELS

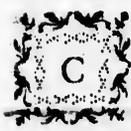
DE CETTE PARTIE

DU MONDE.

SECONDE PARTIE.

§. I.

Du Sol de l'Amérique.

 E Pays que la Nature a pris en aversion, à qui elle ne dispense qu'à regret quelques - uns de ses dons, si nous en voulions croire M. de P. est le même dont le Pere Feuillée parle dans les termes suivants. (*)

(*) Pag. 578.

U
faire
cette
que
faire
chef
avoir
M.
& je
mûr
men
deux
Mef
dit a
son
deo
d'un
Poir
Noy
avoir
gés d
étoie
supp
gran
auG
retra
où i
conf
perfi
quat
dam
La fa
firs a
C
maï
noie

(**
(**

Une disposition si admirable du terrain me fit faire plusieurs réflexions sur les avantages que cette partie du monde a sur les autres. Il semble que la Nature se soit étudiée à la rendre plus parfaite, & que c'est-là où elle a voulu faire ses chef-d'œuvres. Avouons, Messieurs, que c'est en avoir une opinion bien différente de celle qu'en a M. de P. J'ai vu au Pérou, ajoute le Pere Feuillée, & je n'ai pas vu sans étonnement, des oranges mûres & encore sur l'arbre, renfermer des semences, qui avoient germé & dont le germe avoit deux pouces six lignes de longueur. [*] J'ai vu, Messieurs, au Paraguai ce que le Pere Feuillée dit avoir vu au Pérou, [**] j'ai vu dans la maison de campagne du Gouverneur de Monte video, un Verger, qu'il appelloit *Bois*, de près d'une lieue de longueur, tout planté de Pommiers, Poiriers, Pêchers & autres arbres fruitiers à Noyaux, transportés d'Europe. Ces arbres y avoient si bien réussi, que tous y étoient surchargés de fruits, au point que la plupart des branches étoient rompues pour n'avoir pas eu la force d'en supporter le poids. Fâché de voir perdre une si grande quantité de fruits excellents, je conseillai au Gouverneur, d'en étayer les branches, ou de retrancher une partie de ces fruits dans la saison où ils commencent à grossir, pour favoriser la conservation & la maturité des autres. Peine superflue, me dit-il, il en reste encore une si grande quantité tous les ans, que ce bois en fournit abondamment à toute la ville, pour en manger dans la saison & pour en conserver de secs, & de confits au sucre.

Ce même Gouverneur avoit dans la cour de sa maison de ville, une treille, où les raisins venoient en abondance & très-bons. Il avoit essayé

[*] Pag. 499.

[**] Pag. 573.

de planter une vigne dans sa campagne : mais les fourmis s'y rendoient en si grande abondance , dans le temps qu'elle étoit en fleur , & en maturité , qu'il n'avoit pu réussir à recueillir assez de vin pour le dédommager tant soit peu des peines de la culture.

Le froment & le seigle y venoient si bien , que nous y avons mangé du pain à un prix aussi modique qu'en France , dans les meilleures années ; & nous y fîmes une copieuse provision d'excellente farine , à très-bon marché. M. de P. est-il croyable quand il nous assure que le froment & le seigle n'ont pu réussir qu'en quelque cantons de l'Amérique Septentrionale , & que les arbres fruitiers d'Europe n'ont prospéré que dans l'Isle de Juan Fernandez ? j'ai vû aussi de mes propres yeux , dans le jardin du Gouverneur de l'Isle de Sainte Catherine , au Bresil , des Amandiers surchargés de fruits. Frézier , témoin oculaire par un séjour de deux ans , parle du Chili dans ces termes : les arbres qu'on y a transportés d'Europe (aux environs de Valparaiso) réussissent parfaitement dans ces contrées. Le Climat y est si fertile , quand la terre y est arrosée , que les fruits y poussent toute l'année. J'ai vû sur le même Pommier ce que l'on voit ici (en France) sur les Orangers , du fruit de tous les âges en fleurs , noués , des pommes formées , des pommes à demi-grosses , & des pommes en maturité tout en semble. (*) J'étois charmé d'y voir une si grande quantité de si beaux fruits , qui y viennent à merveille , particulièrement des pêches , dont il se trouve des petits bois , qu'on ne cultive pas ; & où l'on ne prend d'autres soins que celui de faire couler de petits ruisseaux aux pieds des arbres. Aux environs de la Ville de Moquaquos , dans

(*) Pag. 104.

dans un terrain très-petit on recueille tous les ans 100000 botiches de vin qui font plus de trois millions deux cents pintes, mesure de Paris, qui, à vingt-cinq réaux la botiche, donnent quatre cens mille piaftres, c'est-à-dire, à présent un million six cent mille livres, monnoye de France.

M. de P. avoit lû les relations du Pere Fueillée, & de M. Frézier, puisqu'il les cite; mais il n'a pas vû les pays dont ils parlent, avec des yeux aussi désintéressés. Ses réflexions, qui auroient pu être un peu plus philosophiques, lui ont fait oublier ce qu'il avoit lû dans les relations de ces Auteurs, & l'ont malheureusement déterminé à parler contre la vérité.

Que M. de P. se donne la peine d'aller voir de ses propres yeux les pays dont ces Auteurs font la description. Enchanté & dans une espede d'enthousiasme, il changera d'opinion; il dira avec Frézier: (*) ce seroit peu pour un si bon pays, si la terre étoit cultivée: elle est très-fertile, & si facile à labourer, qu'on ne fait que la gratter avec une charrue faite le plus souvent, d'une seule branche d'arbre crochue, tirée par deux bœufs: & quoique le grain soit à peine couvert, il ne rend gueres moins du centuple. Ils ne cultivent pas les vignes avec plus de soins, pour avoir du bon vin... Cette fertilité & l'abondance de toutes choses, dont on jouit à Lima, ne contribue pas peu au tempérament amoureux, qui y regne. On n'y éprouve jamais l'intempérie de l'air, qui conserve toujours un juste milieu entre le froid de la nuit, & la chaleur du jour. Les nuages y couvrent ordinairement le ciel, pour garantir cet heureux climat des rayons que le soleil y darderoit perpendiculairement. Ces nuages ne se changent jamais en pluye, qui puisse y troubler la

(*) Pag. 70.
Tom. II.

promenade, ni les plaisirs de la vie. Ils s'abaissent seulement quelquefois en brouillards, pour rafraîchir la surface de la terre; de sorte que l'on y est toujours assuré du temps qu'il doit faire le lendemain. Si le plaisir de vivre dans un air toujours également tempéré, n'étoit troublé par les fréquents tremblements de terre, je ne crois pas qu'il y ait de lieu au monde plus propre que celui-là, à nous donner une idée du Paradis terrestre; car la terre y est encore fertile en toutes sortes de fruits. (*)

Voilà, Messieurs, un des cantons de ce pays si abandonné de la Nature, & si peu favorisé d'elle; & de combien d'autres pourroit-on avec raison, faire les mêmes éloges, s'ils nous étoient connus? écoutons encore Frezier, lorsqu'il parle de *Cochimbo*, ou la *Serena*, éloigné de *Lima* d'une très-grande distance.

On y jouit toujours d'un ciel doux & serein, dit cet Auteur. Ce pays semble avoir conservé les délices de l'âge d'or. Les Hyvers y sont tièdes; les rigoureux aquillons n'y soufflent jamais; l'ardeur de l'Été y est toujours tempérée par des Zéphirs rafraîchissants, qui viennent adoucir l'air, vers le milieu du jour. Ainsi toute l'année n'est qu'un heureux Hymen du Printemps & de l'automne, qui semblent se donner la main pour y régner ensemble, & joindre les fleurs avec les fruits: de sorte qu'on peut dire avec plus de vérité ce que Virgile dit autrefois d'une province d'Italie.

*Hic ver assiduum, atque alienis mensibus Æstas,
Bis gravidæ pecudes, bis Pomis utilis arbos.*

*At rabidæ Tigres absunt & sæva Leonum
semina. (**)*

GEORG. L. 2.

[*] Pag. 208.

[**] Ce dernier article convient seulement aux pays les plus méridionaux & les plus septentrionaux de l'Amérique.

Ces extraits pourroient suffire pour convaincre M. de P. du tort qu'il a eu de décrier l'Amérique, comme il l'a fait. Mais il ne s'est pas lassé d'insister là-dessus, & diroit peut-être, que quelques cantons exceptés ne prouvent pas assez contre son assertion. Voyons donc si M. de P. est mieux fondé à l'égard des autres pays du nouveau Continent.

En parlant du terrain des Isles Antilles, le Chevalier de Rochefort qui nous en donne une relation très-circonscanciée, sous le titre d'*Histoire Naturelle & morale de ces Isles*, nous assure (*) que sans vouloir faire tort aux autres pays du monde, les Antilles possèdent sans contredit (**) tous les rares avantages des autres pays; elles ne fournissent pas simplement une agréable variété de fruits excellents, de racines, d'herbages, de légumes, de gibiers, de poissons & d'autres délices, pour couvrir les tables de ses habitants, elles abondent encore en un grand nombre d'excellents remèdes. La racine de maniot, dont on y fait la cassave, qui leur tient lieu de pain, est si féconde dans tous les lieux de l'Amérique, où on la cultive, qu'un arpent de terre qui en est planté, nourrira plus de personnes que sixensemencés en Europe, du meilleur froment.

La terre, ajoute cet Auteur, y est aussi belle, aussi riche & aussi capable de produire qu'en aucun endroit de France; la vigne vient fort bien en ces Isles & donne d'excellents raisins; mais le vin qu'on en feroit ne seroit pas de garde. Le froment qui demande à être hyverné n'y forme que des épis; l'orge y viendroit à merveille. Mais quand tous ces grans y viendroient en parfaite maturité, les habitants qui ont presque sans peine le maniot, les patates, le may & diverses especes

[*] Pag. 76.

(**) Il ne prévoyoit pas qu'il prendroit envie à Mr. de P. d'assurer le contraire.

de légumes, ne voudroient pas prendre la peine & le soin qu'il faut pour cultiver les grains. L'air y est tempéré, les chaleurs n'y sont pas plus grandes qu'en France; & depuis huit heures du matin, jusqu'à quatre heures du soir, il y regne un vent doux & frais, qui tempère la chaleur & la rend très-supportable.

*Et jamais en ces bords de verdure embellis,
L'hiver ne s'y montra, qu'en la neige des lys.*

Cette terre si ingrate dans l'opinion de M. de P. a cependant sur la nôtre l'avantage de produire le *Pa-Payer*, le Coqs & beaucoup d'autres, qui donnent des fruits tous les mois de l'année, [*] & d'un goût exquis. Avons-nous dans nos climats des arbres naturels au pays, qui exhalent une odeur aussi suave que les feuilles du bois d'Inde, que le sassafras & tant d'autres? Les feuilles du bois d'Inde donnent à la viande avec laquelle on les fait cuire, un goût si relevé, qu'on l'attribuerait plutôt à un mélange de plusieurs sortes d'épices, qu'à une simple feuille d'arbre. Je suis toujours surpris qu'on ne s'avise pas d'en transporter en Europe, pour suppléer aux épices des Indes orientales. (**)

A la Cayenne & à la Guyanne la terre est très-bonne, facile à cultiver, & si fertile, dit Biet (***) que les végétaux & les arbres, qu'on y a transportés, y poussent en six mois autant que nos bois taillis en six ou sept ans. Les fruits de toutes espèces se succèdent toute l'année. [****] La chasse est si facile & si abondante, que, fournissant aux na-

(*) Hist. Nat. des Antilles, p. 59.

(**) L'écorce de Winter du détroit de Magellan y suppléeroit également.

(***) Voyage de la France équinoxiale par Biet, pag. 334.

(****) *Ibid.* 337.

turels du pays , tout ce qui leur est nécessaire à la vie , ils ne veulent s'affujettir à apprivoiser aucune espece d'animaux — on y trouve une quantité prodigieuse d'oiseaux ; presque tous ont le plumage d'une beauté ravissante. Les perdrix y sont grises , mais grosses comme de bons chapons , bien charnues & de bon goût. Ceux qui révoquent tout en doute , auront de la peine à croire ce que je dirai de la pêche , si prodigieuse dans ce pays-là , qu'il faut le voir pour le croire. Le poisson y est si excellent , ajoute cet auteur , que je puis dire avec vérité , qu'il surpasse de beaucoup en bonté celui de nos côtes de France. [*] Jugez donc , dit Biet , si ce pays est si mauvais , & s'il n'y a pas moyen d'y bien vivre & d'y bien subsister.

Biet avoit fait un long séjour dans ce pays-là , lorsqu'il en parloit ainsi ; si Mr. de P. l'eût vû autrement que dans les Cartes , il en eût rendu le même témoignage. J'ai vu moi-même au Brésil , la terre produire sans culture toutes sortes de fruits les plus beaux & les plus excellents. J'ai vû ses habitans passer leurs jours , par cette raison , dans la plus grande oisiveté , ne se croyant pas sans doute issus d'Adam , & condamnés avec la race , à manger leur pain à la sueur de leur front.

Si nous consultons l'Atlas historique de Guedeville , nous trouverons , T. VI p.86. que si la navigation pouvoit être libre depuis Quebec jusqu'au lac Erié , qui a deux cents trente lieues de tour , on en feroit le plus fertile Royaume du monde ; parce que , outre les beautés naturelles qui y sont , on trouve aussi des mines d'argent à vingt lieues dans les terres. Le climat en est très-beau , ajoute cet Auteur , les bords de ce lac sont plantés par-tout de chênes , d'ormeaux , de cha-

(*) Voyage de la France équinoxiale par Biet , p. 334.
251.

taigniers, de noyers, de pommiers & de Treilles, qui portent leurs grapes jusq'au sommet des arbres, sur un terrain agréable & uni. Les bois & les vastes prairies qu'on découvre du côté du Sud, sont remplis d'une quantité prodigieuse de bêtes fauves & de poules d'inde. Les bœufs sauvages se trouvent sur les bords de deux belles rivières, qui se déchargent au fond du lac.

L'Acadie, suivant le même auteur, est un pays fertile, très-beau, son climat assez tempéré: l'air y est pur & sain, les eaux claires & légères.

Trouvons-nous en Europe comme au Mexique, un arbre comme le Maquéi ou Maguai, qui vaut lui seul une petite métairie; puisqu'il fournit à la fois du vin, du vinaigre, du miel, du fil, des aiguilles, des toiles, & du bois propre à bâtir & à brûler. Il ne lui manque que le pain, auquel les habitants suppléent par le cacao, le mays; & mille autres grains ou fruits. Les brébis, les truyes, les chèvres multiplient deux fois l'an dans ce beau pays, & tous les quadrupèdes y foisonnent en si grande quantité, qu'on est obligé d'en tuer, pour le commerce des peaux, & des cuirs, & l'on y abandonne, comme au Paraguai, les animaux écorchés aux bêtes & aux oiseaux de proie (f).

Je pourrois ajouter ici, ce que Marggraf, Pison & tant d'autres ont dit du Mexique, du Brésil, de la Louisiane & des autres pays de l'Amérique septentrionale; mais ces temoignages quoique non suspects, deviendroient superflus. Je laisse aux personnes instruites des qualités du terrain de différents pays, à en faire la comparaison avec ce qu'en a dit Mr. de P.

Est-il mieus fondé à nous présenter les Américains, comme une race d'hommes dégénérés & dégradés de la nature humaine? Est-il plus croyable, lorsqu'il parle des animaux, peut-être

dira-t-il que les exemples que je citerai, font tout au plus une exception à la règle, qu'il a voulu établir, pour preuve de la supériorité des trois autres parties du Monde, sur celle de l'Amérique. Alors il faudra donc mettre au nombre des faveurs de la Nature pour notre Europe, que les Pigeons n'y pondent & couvent que deux œufs à chaque fois, pendant qu'au Pérou, ces mêmes Pigeons y font jusqu'à six à sept pontes en autant de jours de suite, les couvent, & qu'il en naît autant de petits qu'il y avoit d'œufs (*). Ne seroit-ce pas aussi par un semblable privilège, que nos raves ne croissent en Europe que de la grosseur du pouce, ou environ, tandis qu'au Pérou elles viennent grosses comme la jambe (**)?

Mr. de P. est-il plus heureux dans les conséquences qu'il tire de ses réflexions Philosophiques? on en pourra juger par celle-ci. La plupart, dit-il, (***) des végétaux qui ne sont que tendres & herbacés dans nos climats, ont été trouvés en Amérique, sous la forme ligneuse des sous-arbustes. Les chenilles, les papillons, les mille-pieds, les scarabées, les araignées, les grenouilles, les chauve-souris, y étoient pour la plupart d'une taille gigantesque dans leur espèce, & multipliés au-delà de l'imagination. Mr. Dumont dit dans ses mémoires sur la Louisiane, qu'on y voit des grenouilles, qui pèsent jusqu'à trente-cinq livres, & dont les cris imitent le beuglement des veaux. Mr. de P. en conclut l'ingratitude de leur terre natale & un abâtardissement général, qui avoit atteint jusqu'au premier principe de l'existence & de la génération, (****) je me serois donc bien trompé, en tirant une conséquence toute opposée. J'aurois cru raisonner philosophiquement en

(*) Feuillée, pag. 439.

(**) *Ibid.* pag. 441.

[***] Tom: I, pag. 4.

(****) *Ibid.* pag. 6.

concluant de cette quantité prodigieuse d'êtres vivants, & qui plus est d'une taille gigantesque, que le principe de vie est dans ce pays-là, bien plus fécond & beaucoup plus actif que dans le nôtre, où tous ces animaux n'ont, ce semble, à l'égard de ceux de l'Amérique, de la même espèce, qu'une demi-vie, & des corps à demi perfectionnés, puisqu'on les trouve ailleurs bien supérieurs en grosseur & en qualités. Il me semble cependant que raisonner ainsi, c'est raisonner conséquemment aux idées que nous avons adoptées de la perfection des êtres, de penser qu'un végétal, qui au lieu de continuer de ramper, de garder la foiblesse de sa nature molle, tendre herbacée, s'éleve à celle d'arbusste : qu'un arbr. gros, droit, bien venu & qui élevant sa tête altière au-dessus des arbres petits, menus, foibles & rabougris de même espèce; qu'un géant enfin, ou un Européan bien fait & de la plus grande taille, on: un degré de perfection au-dessus des Lapons, des Grœenlandois, & des Nains, à qui la Nature semble avoir regretté la matiere & la forme. Heureusement Mr. de P. n'est pas chargé de procuration de la part de l'Europe pour fixer notre jugement & nos idées sur l'Amérique & ses habitants, ni pour exprimer nos sentiments de gratitude envers le nouveau Monde. Si on l'en croyoit sur sa parole, il faudroit regarder ce pays-là avec l'œil du plus vil mépris, comme une terre maudite, que l'on devroit abandonner à son malheureux sort. Mais la conduite journaliere des Européans dément tout ce qu'en débite Mr. de P. Nous continuerons d'y aller chercher le Sucre, le Cacao, & le Caffé, pour flatter notre goût, & satisfaire notre sensualité, la Cochenille, les bois de teinture & de placage pour notre luxe & nos fantaisies; les baumes du Pérou, de Copaliba, le Quinquina, le Gayac, le Saffras, l'Hypécacuana & mille autres drogues pour guérir nos maladies; l'or, l'argent, ces Dieux des Chrétiens,

tiens
les p
vétir
si abo
l'ôtes
& ta
son p

La
féren
suiva
on p
devil
men
de p
que
nairo
force
vaut
faite
dans
pays
oblig
veni
mes
gaye
men
si stu
four
égar
d'ho
vigu
les p

(*
*)

I

tiens, comme le disent très-bien les Sauvages; les pierres, les pelleteries & le coton, pour nous vêtir. L'Europe, cette terre si riche, si fertile, si abondante, à qui la Nature a tout donné pour l'ôter à l'autre, va cependant y chercher tout cela, & tant d'autres choses, qu'elle ne trouve pas dans son propre terrain.

La situation de l'Amérique sous trois Zones différentes, y cause une grande diversité de climat, suivant les contrées, l'air y est chaud ou froid, on peut cependant dire en général avec Mr. Guedeville [*] que le nouveau Monde est extrêmement fertile. Il a tout ce que nous avons, & abonde de plus en beaucoup de belles & bonnes choses que l'on ne trouve pas en Europe; que les originaires du pays ne manquent ni de génie, ni de force, ni d'agilité, & que le bon chez eux prévaut sur le mauvais. Ces peuples le sentent parfaitement, ils savoient bien dire aux Espagnols dans le temps de leur invasion: il faut que votre pays soit bien stérile & bien mauvais, pour vous obliger à courir tant de risques & de dangers pour venir envahir le nôtre, ou que vous soyez des hommes bien méchants pour venir nous persécuter de gayeté de cœur, & nous en chasser (**). Ce raisonnement ne paroît pas trop être celui d'un homme si stupide que Mr. de P. le donne à penser. Je lui fournirai de quoi se guérir de sa prévention à cet égard, après lui avoir prouvé que cette race d'hommes n'est pas une race sans force & sans vigueur, une race énermée & viciée jusques dans les principes mêmes du Physique & du moral.

(*) Atlas Hist. Tom. VI, pag. 81.

(**) Feuillée, pag. 336.



§ II.

DES qualités Physiques des Américains.

En lisant l'Ouvrage de Mr. de P. il me semble entendre parler les peuples du Tyrol, & des pays montagneux circonvoisins qui trouvent un trait de beauté dans leurs goëtres énormes, & se rient de ceux qui n'en ont point. Le plus foible Européan, le plus imbécile est très-supérieur à tous les Américains, même créoles, au sentiment de cet Auteur. [*] Enervés, hébétés, ce sont de véritables automates, qu'aucune passion ne peut émouvoir, & qui n'obéissent qu'à l'impulsion de leur instinct. Ils sont viciés dans leurs qualités essentielles & dans leur constitution physique, puisqu'on ne trouve chez eux ni bossus, ni boiteux, ni borgnes, sinon par accident; & qu'en Europe on en rencontre à chaque pas.

Mr. de P. a eu sans doute des mémoires particuliers sur l'Amérique; car je ne connois aucune relation qui nous présente les Américains tels qu'il nous les dépeint. Écoutons ce qu'elles en disent; les Auteurs que je citerai n'avoient aucun intérêt de trahir la vérité, pour flatter le portrait de ces peuples. J'ai lu quelques histoires du Canada, dit le Baron de la Hontan, [**] les Religieux qui les ont écrites, ont fait quelques descriptions assez simples, & assez exactes des pays, qui leur étoient connus; mais ils se sont grossièrement trompés dans le récit qu'ils font des mœurs, des manières des sauvages. Les Recollets & les Jésuites en ont parlé d'une manière toute opposée; ils avoient leurs raisons pour en agir ainsi. Si je n'avois pas entendu la langue des

(*) Tom. II. p. 130 & 140.

(**) Ibid. pag. 91.

Sauvages, j'aurois pu croire tout ce qu'on en a écrit ; mais depuis que j'ai raisonné avec ces peuples, je me suis entièrement défabusé. Ceux qui ont dépeint les sauvages velus comme des Ours n'en avoient jamais vû, [*] car il ne leur paroît ni barbe, ni poil en nul endroit du corps. Ils sont généralement bien faits, de belle taille & mieux proportionnés pour les Américains, que les Européans.

Les Iroquois sont plus grands, plus vaillans & plus rusés que les autres; mais moins agiles, & moins adroits à la guerre qu'à la chasse, où ils ne vont jamais qu'en grand nombre. Les Illinois, les Oumanis, les Outagamis & quelques autres nations sont d'une taille médiocre, courant comme des lievres, s'il m'est permis de faire cette comparaison. Les Outaouas & la plûpart des sauvages du Nord, à la réserve des Sauteurs & des Cliflinos, sont poltrons, laids & mal faits. Les Hurons sont braves, entreprenans & spirituels: ils ressemblent aux Iroquois pour la taille & le visage. Les sauvages sont tous sanguins, & de couleur presque olivâtre; sont beaux en général, aussi bien que leur taille. Il est très-rare d'en voir de boiteux, de borgnes, de bossus, d'aveugles, de muets: s'il y en a quelqu'un, c'est par accident. Ne seroit-ce pas encore une faveur de la Nature pour l'Europe, d'y trouver si communément des personnes affectées de quelque une de ces infirmités? Mais continuons le portrait de cette race d'hommes, le rebut de la Nature au sentiment de Mr. de P. bien différent cependant aux yeux du Baron de la Hontan, de Mr. de Bougainville, la Ronde de St. Simon, qui a été élevé parmi eux & y a vécu vingtans, & de plusieurs autres Officiers François, qui ont fait la dernière guerre avec eux.

[*] Tom, II, p. 63.

Les sauvages ont les yeux gros, noirs, ainsi que les cheveux, les dents bien fournies, blanches comme l'ivoire, & l'air qui sort de leur bouche est aussi pur, dit le Baron de la Hontan, que celui qu'ils respirent, quoiqu'ils ne mangent presque jamais de pain. Ils ne sont ni si forts, ni si vigoureux que quelques-uns de nos François pour porter de grosses charges, ou pour lever un fardeau & le charger sur les épaules; mais en récompense, ils sont infatigables, endurcis au mal, bravant le froid & le chaud, sans en être incommodés, étant toujours en exercice à la chasse, ou à la pêche, toujours dansant & jouant à certain jeu de pelotes, où les jambes sont fort nécessaires.

Les femmes sont d'une taille qui passe la médiocre, belles autant qu'on le puisse imaginer; mais si grasses, si pesantes & si mal faites, qu'elles ne peuvent tenter que des Sauvages. Soit par l'exercice, soit par la constitution de leur tempérament, ils sont fort sains, exempts de paralysie, d'hydropisie, de goutte, d'hétyisie, d'asthme, de gravelle, de pierre; maladies dont la Nature qui a tant donné à notre continent, a bien encore voulu nous favoriser. Elle avoit cependant laissé la pleurésie au Canada; & nous leur avons porté la petite vérole. Les Américains nous ont communiqué la leur par droit d'échange & de commerce.

Quand un sauvage Apalachite, ou des pays de l'Amérique septentrionale jusqu'à la terre de Labrador, meurt naturellement à l'âge de soixante ans, ils disent qu'il meurt jeune, parce qu'ils vivent ordinairement jusqu'à quatre-vingt & cent ans. On en voit même plusieurs qui passent ce terme. Où est donc ce vice si essentiellement répandu sur toute la race humaine du nouveau Monde, de manière que la dégénération ait atteint ses sens, ses organes, & toutes ses facultés physiques? M. de P. trouvera-t-il chez les autres

peuples
qu'il affi
ge? no
leurs-p
& dans
belle d
toutes
portion
veux lo
douce
sont tr
belles o
ce que
des Ca
même
de la C
que de
visage
à leur
un air
ches la
point.
meubl
voit a
fectue
accidé
Si la
de dif
ques-
sur la
capric
platiss
tinues
qu'ell
donn
fants.

peuples du nouveau Continent cette dégradation, qu'il assure y être, à chaque page de son Ouvrage? non, & il ne faut qu'ouvrir les relations de leurs pays, pour y voir le contraire. A Cayenne, & dans la Guyanne les naturels ont tous une très-belle disposition de corps [*], les membres & toutes les parties en étant parfaitement bien proportionnées; belle taille, beau visage, les cheveux longs & noirs; ayant la peau basannée, mais douce au toucher comme le satin. Les femmes y sont très-bien faites, & l'on y en voit d'aussi belles qu'en Europe. Bristock dit des Apalachites, ce que Biet vient de nous rapporter des naturels des Cayenne. Le Chevalier de Rochefort rend le même témoignage sur les habitants de la Floride, de la Caroline & sur les Caraïbes, tant des Isles que de la terre ferme, non quant à la beauté du visage, mais quant aux proportions du corps, & à leur taille. Ils sont, dit-il, bien faits, [**] ayant un air riant & agréable, les épaules & les hanches larges & tous communément assez d'embonpoint. Leur bouche est médiocrement fendue, meublée de dents blanches & très-ferrées. On n'y voit aucun borgne, ni bossu, ni chauve, ou défectueux par quelqu'autre difformité, sinon par accident.

Si la plupart de ces peuples ont quelque chose de difforme à nos yeux, le nez applati, & quelques-uns le front; il ne faut pas rejeter la faute sur la Nature; elle ne les a pas faits tels; mais le caprice & le préjugé des meres; qui, les leur applatissent; après les avoir mis au monde, & continuent de les leur presser pendant tout le temps qu'elles les allaitent, parce qu'elles s'imaginent donner par-là, un trait de beauté à leurs enfants.

(*) Voyage de la France équinoxiale par Biet, pag. 351.

(**) *Ibid.* pag. 382.

On peut faire ce reproche aux peuples de notre continent sur des préjugés de cette espece. J'en dirai deux mots, quand je parlerai du génie & des usages des Américains.

Si nous remontons du septentrion jusqu'à l'extrémité méridionale du nouveau Continent, tous les peuples que nous rencontrerons sur notre route, offrent des hommes bien constitués. Tels sont, si nous en croyons Vincent le Blanc, & les autres Voyageurs, les Mexicains, les Brésiliens, les Péruviens, ceux du Paraguai, du Chili & enfin les Patagons. Rapporter ici les témoignages de Marggraf, de Pison & des autres Auteurs non suspects, ce seroit tomber dans des répétitions déjà trop ennuyeuses, M. de P. les a cités lui-même; mais il n'en a extrait que ce qu'il a cru pouvoir étayer sa fausse hypothese. je dirai seulement d'après Frézier [*] que ceux du Chili, & les autres peuples de l'Amérique méridionale sont de bonne taille, ont les membres gros, l'estomac, la poitrine & le visage larges: que malgré leurs débauches, ils vivent des Siècles sans infirmités, tant ils sont robustes & faits aux injures de l'air, supportent long-temps la faim, la soif, dans la guerre & dans les voyages, & que personne n'en approche pour soutenir la fatigue.

Quand M. de P. auroit eu quelques mémoires sur des Cantons particuliers, inconnus aux Auteurs des relations répandues dans le public, auroit-il dû en faire la base de son Ouvrage & conclure du particulier au général, contre toutes les regles? qu'il me permette de lui dire, ce qu'il a dit du célèbre M. le Cat de Rouen (***) quel que soit le respect que nous avons pour les vastes connoissances de M. de P. nous osons lui marquer notre surprise de ce qu'il lui ait pris envie de resusciter d'anciens paradoxes ou d'en établir de

(*) Pag. 56.

(**) Tom. II, pag. 12.

nouveaux ; qu'il ait adopté une opinion , & soutenu une hypothèse aussi contraire à ses lumières , & à la vérité , pour laquelle l'on diroit qu'il a ranimé son zèle , & protesté qu'il a entrepris de réfuter les faussetés & les exagérations des Historiens Espagnols. (*)

Je ne conçois pas comment M. de P. a entrepris d'anéantir l'existence des Patagons Géants. En raisonnant suivant sa méthode philosophique , rien n'étoit plus capable que cette existence , de prouver à ses yeux , la dégradation & la dégénération de la race humaine en Amérique. Pour prouver la stérilité & l'ingratitude du sol , ainsi que la dégradation des végétaux dans le nouveau Monde , il dit que les plantes tendres , molles & herbacées de notre Continent , ont été trouvées en Amérique beaucoup plus grandes , plus nourries , plus fortes , sous la forme de sous-arbustes , c'est-à-dire , des Géants dans leurs especes parmi les végétaux.

Je rends justice à M. de P. : il ne s'étaye pas toujours de preuves de cette espece. Il a très-bien senti que l'existence des Patagons Géants étoit capable de détruire son assertion de la dégradation de la race humaine dans le nouveau Continent. Aussi a-t-il fait tous ses efforts pour les anéantir. Mais pour réussir à détruire des Géants , il faut les foudres de Jupiter & M. de P. ne les avoit pas en sa disposition. Ces Colosses ont peut-être disparu aux yeux éblouis par le spécieux de ses raisonnements. Les citations qu'il a rapportées pour la contredire , sont avec celles dont il s'étaye , un cahos , mais un cahos , qui n'est difficile à débrouiller qu'à ceux qui n'ont pas lu les relations dans les Auteurs mêmes. Quand on l'examine de près , c'est un nuage d'autant plus aisé à dissiper , que la vérité triomphera toujours , lorsqu'on ne

[*] Tom. II. pag. 144.

la combattra qu'avec des tas de preuves négatives. Telles sont celles qu'apporte M. de P. & qui font le fondement du préjugé de ceux qui rejettent sans beaucoup d'examen, tout ce qui a un air de merveilleux.

L'amour de ce merveilleux, dit M. de P., éblouit les observateurs prévenus, & l'amour-propre leur fait défendre leurs illusions avec opiniâtreté. Cet Auteur seroit-il lui-même dans ce cas-là ? c'est au lecteur à le décider. Mais je ne pense pas que l'on puisse avec raison, faire le même reproche à MM. Chenard de la Gyraudais, & Alexandre Guyot, dont j'apporterai les journaux en témoignage. J'ai fait avec eux un voyage assez long pour avoir le temps de les bien connoître, je les ai reconnus ennemis de ce merveilleux éblouissant ; je les ai trouvés capables de voir avec de bons yeux, & de rapporter avec la dernière franchise, les choses comme ils les ont vûes.

Frézier ne dit pas comme les deux Navigateurs dont je viens de parler, qu'il a bû & mangé avec ces Géants ; mais M. de P. étant le seul qui l'accuse d'avoir été trop crédule, je puis employer le témoignage de ce savant Professeur, puisqu'il entreprit son voyage de la mer du Sud par ordre du Ministère, qui le jugea capable de faire de bonnes observations. Frézier dit, (*) que pendant son séjour au Chili, les Indiens des environs de Chiloé, qui se nomment *Chonos*, lui confirmèrent l'existence des Géants Patagons, qu'ils appellent *Chaucahues* ; qu'ils en étoient amis, & qu'il en venoit quelquefois avec eux jusqu'aux habitations Espagnoles du Chiloé. Dom Pedro Molina, ci-devant Gouverneur de cette Isle & quelques autres témoins oculaires, ajoute Frézier, m'ont dit que ces Géants avoient approchant de quatre varres de haut, c'est-à-dire, de neuf à dix

[*] Pag. 78.

pieds, ce sont ceux que l'on appelle *Patagons* qui habitent la côte de l'Est de la terre déserte, dont les anciennes relations ont parlé, ce que l'on a ensuite traité de fables; parce que l'on a vû dans le détroit de Magellan des Indiens d'une taille ordinaire à celles des autres hommes.

Ce recit de Frézier s'accorde parfaitement avec ce qui est rapporté dans les journaux des deux Capitaines Français, que j'ai nommés. Quand ils descendirent en 1766. à la Baye Boucaut, vers l'Est du détroit de Magellan, ils ignoroient si le Capitaine Biron Anglais, y avoit vû l'année précédente des hommes d'une taille gigantesque. Leur esprit étoit d'autant moins prévenu & moins susceptible d'illusion à cet égard, qu'avec tant d'autres, ils regardoient peut-être l'existence des Géants comme une fable. M. de la Gyraudais devoit être d'autant mieux fondé dans cette opinion, que M. Guyot n'avoit vû l'année d'auparavant, sur la côte méridionale du détroit, que des hommes de la taille ordinaire des Européens. Ces deux navigateurs arrivent dans cette Baye, voyent sur la côte des hommes à cheval, qui leur font signe de venir à eux: ils abordent, descendent & trouvent des hommes dont la grandeur & la grosseur énormes les frappent d'étonnement. Ils donnent dans leurs journaux le détail de cette visite, qui dura près de cinq heures, cette première fois; & il suffit de les lire sans prévention, pour juger que la vérité seule a dicté leur recit. J'ai lû, j'ai copié mot pour mot, ces journaux en original écrits & communiqués de leur propre main. J'en ai donné un extrait fidèle à la fin du journal du voyage que j'ai fait avec eux, aux Isles malouines, & je puis assurer n'y avoir rien ajouté. Je n'y ai point vû ces mots que M. de P. cite (*), d'après le journal des savants de 1767. *Il y ren-*

[*]. Tom. I, pag. 261.

contra des habitants du pays , dont plusieurs avoient environ six pieds de haut. Je ne pense même pas que l'on trouve dans ces journaux rien d'équivalent ; M. de P. auroit pu ne pas s'en tenir à un discours aussi vague , pour asseoir son jugement , & décider aussi affirmativement qu'il le fait , la non existence de ces Patagons. L'Auteur du journal des savants aura déterminé de son chef , cette prétendue hauteur d'environ six pieds.

M. Guyot s'étant avancé dans le détroit plus que M. de la Gyraudais , & y ayant séjourné près de trois semaines de plus , trouva les Patagons de taille ordinaire , qu'il avoit vû l'année précédente , sur l'Isle Sainte Anne , & aux environs : mais il a soin de faire remarquer la différence , qu'il y a entre ceux-ci , & ceux de la Baye Boucaut & du Cap Grégoire (*). Les sept qui se présentèrent à eux , la première fois qu'ils y aborderent , dont le plus petit avoit *au moins cinq pieds sept pouces* du pied de Roi Français , n'étoient qu'un échantillon de ceux que M. de la Gyraudais y vit un mois après.

A ceux de l'Isle Sainte Anne peut convenir la qualification de *peuple plus que misérable* que leur donne M. de P. , ils vivent de coquillages , boivent de l'huile de Loups marins pour regal , & se vêtissent de la peau de ces Amphibies. Réunis vraisemblablement par familles , dans de méchantes cabanes , on peut dire sans se tromper , qu'ils affichent la misère ; mais ceux du Cap Grégoire ne parurent pas tels à nos deux Capitaines. A la vérité vêtus de peaux , mais de peaux de Guanacos & de Vigognes , dont nous sommes si curieux , que nous allons les chercher chez eux pour servir à notre luxe ; vivant & de la chair de ces animaux & de fruits.

Ces grands Patagons se présentèrent à M. de la

[*] Journal du voyage aux isles malouines , pag. 660.

Gyraudais au nombre d'environ trois cents , y compris les femmes & les enfants. Ce nombre augmenta beaucoup dans la journée. A cette éti-quette croira-t-on sur la parole de M. de P. , que c'est un peuple peu nombreux , errant dans les sables Magellaniques , où la misere les harcele & les poursuit sans relache ?

Les recits de nos deux Capitaines Francois prouvent la vérité de ce qu'on avoit dit à M. Frézier dans l'isle de Chiloe. Il paroît , dit M. Guyot , (*) qu'ils ont traité avec les Espagnols ; car ils ont une espece de sabre ou grand couteau à deux tranchants , très-minces , & leurs guêtres sont faites comme celles des Indiens du Chili. Ils prononcèrent quelques mots Espagnols , ou qui tiennent de cette langue. En montrant celui qui paroissoit être leur Chef, ils le nommerent *Capitan*. Pour demander du Tabac à fumer , ils ont dit *Chupan*. Ils fument aussi à la Chilienne , perdant la fumée par les narines. En fumant ils se frapportoient doucement la poitrine & disoient *buenos* , ils paroissent rusés & hardis.

M. de la Gyraudais nous les dépeint (**) d'une quarrure plus que de proportion ; ayant les membres gros & nerveux , la taille fort au-dessus de celle des plus grands Européans , la face large , le front épais , le nez épatté , les joues grosses , les dents très-blanches , & bien fournies , les cheveux noirs. Si cette race d'hommes de quatre varres de hauts , les mêmes avec lesquels les équipages des Navires Français ont mangé & couché , n'est pas une race de Géants , au moins prouve-t-elle que la race humaine n'est pas si dégénérée en Amérique , que M. de P. voudroit nous le persuader.

Toutes les preuves de cet Auteur contre l'existence des Patagons Géants , se réduisent à dire ;

(*) Journal du voyage aux isles malouines , pag. 662.

(**) *Ibid.* 693.

que les Navigateurs qu'il cite à son avantage, ne les ayant pas vûs, lorsqu'ils ont été au détroit de Magellan, ceux qui disent les y avoir vûs, nous ont conté des fables & des faussetés; conséquemment que cette race d'hommes gigantesques n'existe pas & n'a pas existé.

La Logique de M. de P. me paroît en défaut sur cet article, comme elle l'est sur bien d'autres. M. de Bougainville ne vit pas ces Colosses au premier voyage qu'il fit au détroit de Magellan en 1765, lorsqu'il s'y trouva avec le Capitaine Biron, qui assure les y avoir vûs; donc celui-ci nous en impose. Le même Navire & le même équipage de M. de Bougainville, lui excepté, y retourna en 1766 avec un autre Navire français, ignorant l'un & l'autre l'existence de ces Patagons Géants. Ils les y trouvent, boivent & mangent, couchent avec eux. Mais qu'en conclura M. de P. ? qu'ils ont rêvé & qu'ils se sont imaginé voir en réalité des hommes qu'ils n'ont vûs qu'en songe; ou qu'ils sont des fourbes, que l'idée du merveilleux a éblouis, & qui s'opiniâtrent à soutenir leur illusion. (*)

M. de P. eût eu bien beau jeu, si, (ce qui pouvoit aisément arriver) M. Guyot avoit continué sa route au lieu de mouiller dans la Baye Boucaut avec M. de la Gyraudais, & qu'au retour il eût également passé devant, comme il le fit, sans s'y arrêter. M. de la Gyraudais auroit plus qu'inutilement assuré avoir vû, bû & mangé avec ces Titans; M. Guyot auroit été en droit, au sentiment de M. de P., de lui dire: vous avez rêvé. Vous nous contez une fable. J'y étois avec vous; j'ai passé deux fois devant l'endroit où vous dites leur avoir parlé, j'y ai vû de loin des hommes montés sur des chevaux; mais dois-je en conclure que ce sont des Géants? c'est une illusion de votre part.

(*) Discours Préliminaire.

Examinons les relations des autres Navigateurs, qui disent avoir vû, ou n'avoir pas vû cette race gigantesque: voyons en quoi elles sont d'accord, & en quoi elles se contredisent. Je n'examinerai que celle dont parle M. de P.

Pigafetta monté sur le vaisseau la Victoire, commandé par Magellan, dit avoir vû en 1519, au port St. Julien, sur la côte orientale des Patagons, des hommes hauts de huit pieds; qu'ils en emmenerent deux à bord, où l'un mourut pour avoir refusé de prendre aucune nourriture, & l'autre perit du scorbut, sur la côte de la mer du Sud. Ces hommes étoient vêtus de peaux, & portoient des especes de guêtres ou brodequins faits aussi de peaux de bêtes avec leur poil; & Magellan les nomma Patagons, parce que cet accoutrement rendoit leurs pieds semblables à des pattes d'animaux. De ce récit de Pigafetta M. de P. conclut que ce seroit faire tort à ses propres lumieres que d'accorder la moindre confiance à des fables si grossieres. (*) Ce qui les rend cependant vraisemblables, c'est que les habitants du port St. Julien & de toute cette contrée, sont encore aujourd'hui connus sous le nom de Patagons que Magellan leur donna alors.

Quiros naviga aux terres Magellaniques en 1524, & n'y vit point de Géants. Dans trois voyages faits au détroit de Magellan, par les Espagnols, depuis 1525. jusqu'en 1540. ils n'y trouverent pas cette race de Colosses, quoique l'équipage du Camargo fût contraint d'hiverner dans le port de Las-Zorras. Drake n'y en vit point en 1578, non plus que le Capitaine Winter, qui commandoit un vaisseau de son Escadre. Sarmiento, au rapport de son Historien Argensola, trouva en 1579. à la pointe méridionale de l'Amérique, des hommes hauts de douze pieds,

(*) Tom. I, pag. 245.

& bâtit Philippe-Ville dans l'endroit du détroit de Magellan, connu sous le nom de *Baye famine*. La relation faite par Pretty, du voyage de Cændisch, au même détroit en 1586. ne dit pas un mot de ces grands Patagons. Mais dans un second entrepris en 1592. Knivet dit avoir trouvé au Port désiré, sur la côte de l'Est, non loin du port St. Julien, des Patagons, dont la taille équivaloit à seize palmes. Il mesura deux cadavres nouvellement enterrés sur le rivage, & les trouva de quatorze emfans. Il ajoute avoir vû au Brésil un de ces Patagons, qu'Alonzo Dias avoit pris au port St. Julien : & quoiqu'il fût encore jeune, il avoit déjà treize palmes de haut. Mais, ajoute M. de P. il est impossible que la relation de Knivet puisse faire impression, même sur les lecteurs crédules.

Chidley ne vit en 1590. sur la côte du détroit de Magellan, que des hommes de taille ordinaire; qui assommerent sept personnes de son équipage. Richard Hawkins trouva au port St. Julien, en 1593 nombre d'Américains de si grande taille, qu'on les prit pour des Géants. Sébald de Wert & Simon de Cordes, rencontrèrent à la Baye verte, des sauvages de dix à douze pieds de haut, dont ils tuèrent quelques-uns. Mais Jantzson, Auteur de cette relation auroit dû se cacher de honte, dit M. de P. d'avoir écrit des fables si insipides. La relation du voyage du fameux Olivier de Nort, nous apprend que les gens de son équipage apperçurent au Port désiré des hommes de grande stature; qu'ils tuèrent ensuite vingt-trois Patagons de taille ordinaire; & qu'ayant enlevé de l'Isle Nassau deux filles & quatre jeunes garçons; dont les proportions ne paroissent pas gigantesques, l'un de ces garçons, après avoir appris la langue Hollandaise, leur dit, que dans un pays nommé *Coin*, il existoit une race de Géants qu'il appelloit *Tirimenen*, hauts de douze pieds.

Y
de M
qu'il
le jud
ront q
de Co
Sp
1614
terre
ne v
Mag
du R
jectu
onze
Navi
se re
rer
faits
bre
parl
L
voy
rou
dan
mur
gon
Eur
feau
mit
PH
y fa
il n
V
167
dan
gr
des
16
ho

Y a-t-il une faute d'impression dans l'Ouvrage de M. de P., ou avoit-il oublié son objet, lorsqu'il ajoute : *ceux qui étudient la Géographie dans le judicieux Dictionnaire de la Martiniere, y verront que rien n'est plus vrai, ni plus réel que ce pays de Coïn, & ces Géants Tiremenen ?*

Spilberg, suivant Corneille de Maye, ne vit en 1614 que des hommes de taille ordinaire, sur la terre Delfuego. En 1615 le Maire & Schouten ne virent point de Géants vivans sur les côtes Magellaniques; mais en creusant vis-à-vis l'Isle du Roi, on déterra des ossemens, qui firent conjecturer que les habitans devoient avoir au moins onze pieds de haut. Après leur retour ces deux Navigateurs qui avoient fait le voyage ensemble, se reprocherent mutuellement d'avoir fait insérer dans la relation de leur commis Aris, des faits controvés, mais ils ne mettent pas de ce nombre celui des ossemens exhumés, dont je viens de parler.

Le Pilote du Navire de Garcias de Nodal, envoyé par l'Espagne en 1618 pour apprendre la route du détroit découvert par le Maire, raconte dans sa relation, que Jean de Moore avoit communiqué avec des Sauvages de la côte des Patagons, qui sont de toute la tête plus hauts que nos Européens. Decker, Capitaine sur un des vaisseaux confis par les Hollandois à Jacques l'Hermite, pour faire la conquête du Pérou, a donné l'Histoire de cette expédition. Dans le détail qu'il y fait des habitans de l'extrémité de l'Amérique, il ne dit pas un mot de ces Titans.

Wood & Narborough n'y en virent point en 1670, si nous en croyons M. de P. Mais ils disent dans leurs relations, avoir vû à huit ou dix degrés plus au Nord que le détroit de Magellan, des hommes d'une taille extraordinaire.

Messieurs de Gennes & Beau-Chêne-Gouin en 1696 & 1699, ne virent dans ce détroit que des hommes d'une taille ordinaire, qui se peignoient

de rouge le visage & tout le corps, & qui n'avoient que les épaules couvertes de manteaux fourrés.

M. Frézier se trouva au Chili en 1711. Il dit des Patagons Géants ce que j'en ai rapporté d'après lui. M. de P. l'accuse d'avoir transporté la patrie des Patagons de la côte Orientale de l'Amérique à la côte d'Occident, & d'avoir dit qu'ils habitent entre l'Isle de Chiloé & l'embouchure du détroit; (*) mais si M. de P. n'est pas plus fidele dans ses autres extraits, qu'il l'est dans celui-ci, il est à craindre pour lui, que ceux qui les vérifieront, ne l'accusent lui-même de n'avoir pas toujours eu la vérité assez à cœur. Quant à l'article présent, M. Frézier dit expressément que ceux de Chiloé lui ont dit, que ces Patagons, Géants avec lesquels ils communiquoient, faisoient leur séjour ordinaire sur la côte orientale de la terre déserte des Patagons; & que les Chiliens ou *Chonos* les nomment *Chaucahues*. Il ne dit pas un mot de leur séjour entre l'Isle de Chiloé & l'embouchure du détroit de Magellan.

Seroient-ils les mêmes que les Tyrimenens de la terre de Coïn, que le jeune Patagon enlevé par les gens de l'équipage de Noort leur dit être des Géants? je n'ait pas le judicieux Dictionnaire de la Martiniere, pour vérifier la position de cette terre.

M. de P. n'a pas jugé à propos de citer les autres relations rapportées par M. Frézier. Quelques vaisseaux, ajoute celui-ci, ont vû les Patagons de taille ordinaire, & les Patagons Géants. En 1704, au mois de Juillet, les gens du Jaques de St. malo, que commandoit Harinton, virent sept de ces Géants dans la Baye Grégoire. L'équipage du St. Pierre de Marseille, commandé par Carman de St. Malo, en virent six, parmi lesquels un portoit quelques

[*] Pag. 78.

ques
rama
d'oïse
Leur
leur o
refu
leurs
en vi
rivag
Le
parle
autou
lettre
nille
nom
sur u
hom
avoit

En
cha a
l'Occ
qu'el
taille
ger d
le riv
dépei
concl
dit q
dont
la rel
Ce
seau
tra d
de n
décha
taille
M

[*]
7

ques marqués de distinction. Ses cheveux étoient ramassés sous une coëffe de filets, faits de boyaux d'oiseaux, & ornés de plumes tout autour de la tête. Leur habit étoit de peaux, le poil en dedans. On leur offrit du pain, du vin & de l'eau-de-vie qu'ils refuserent; mais ils firent en revanche présent de leurs carquois garnis de flèches. Le lendemain on en vit d'abord plus de deux cents attroupés sur le rivage.

Le Capitaine Shelvosk est le dernier Auteur, qui parle des Patagons, dans la relation de son voyage autour du monde en 1719. Enfin l'Auteur de la lettre au Docteur Maty, dit qu'en passant à Manille, un vieux Capitaine de vaisseau marchand nommé Rainaud l'a assuré avoir vû en 1712, sur une côte voisine du détroit de Magellan, des hommes d'environ neuf pieds de haut; qu'il les avoit mesurés lui-même.

En 1741 la fameux Chef d'escadre Anson relâcha aux côtes des Patagons tant à l'Orient qu'à l'Occident, sans y découvrir le moindre indice qu'elles soient habitées par une race d'hommes de taille colossale. Huit Matelots du vaisseau le *Wager* de l'escadre de cet Amiral, abandonnés sur le rivage, y furent pris par des Patagons, qu'ils dépeignent de taille ordinaire. Sur quoi Mr. de P. conclut ainsi: (*) on peut juger après cela du crédit que mérite le Journal du Commodore Biron, dont le moindre Matelot n'auroit pas osé publier la relation.

Ce Capitaine, ajoute Mr. de P. dit que son vaisseau relâcha à la terre Delfuego; qu'il y rencontra des hommes horriblement gros; hauts de plus de neuf pieds, montés sur des chevaux défaits, décharnés & qui n'avoient pas treize paumes de taille.

Mr. de P. n'est pas heureux dans ces citations;

[*] Tom. I, p. 258.

il a lu sans doute trop précipitamment les Auteurs qu'il cite, & ne s'est pas donné la peine ni le temps de faire sur ses lectures, des réflexions aussi philosophiques qu'il voudroit nous le persuader. Il se trouve encore ici en défaut, la relation du Capitaine Biron non-seulement ne dit pas qu'il relâcha à la terre Delfuego; mais qu'étant dans le détroit, il vit cette terre à quatre ou cinq lieues de distance. (*) A huit heures, dit l'Auteur de cette relation, nous découvrîmes de la fumée, qui s'élevoit de différents endroits; & en approchant de plus près, nous vîmes distinctement certain nombre de personnes à cheval. A dix heures nous jettâmes l'ancre sur la côte septentrionale du détroit, à quatorze brasses d'eau: nous étions à environ un mille de terre; & nous n'y eûmes pas plutôt mis l'ancre, que les hommes que nous avions vûs sur la côte, nous firent des signes avec leurs mains. Sur le champ nous mîmes dehors nos canots, & nous les arrimâmes.

En approchant de la côte, des marques sensibles de frayeur se manifestèrent sur le visage de nos gens qui étoient dans le canot, lorsqu'ils virent des hommes d'une taille prodigieuse. Nous voyions le Cap de la Vierge à l'Est-Nord-Est, & la pointe de sa possession à l'Ouest quart de Sud. A vingt verges du rivage, nous remarquâmes qu'un grand nombre de ces Géants environnoient la plage, & témoignoiient par leur contenance, un grand desir de nous voir descendre à terre. Dès que nous y fumes descendus, les Sauvages accoururent autour de nous, au nombre d'environ deux cents, nous regardant avec l'air de la plus grande surprise, & souriant à ce qu'il paroïssoit, en observant la disproportion de notre taille avec la leur. Leur grandeur

(*) Pag. 73.

est si
pres
(le C
tribu
colif
petit
cou
à se
fem
faite
Leur
huit
taille
hom
les b
à le
O
men
alter
peu
se p
juge
on p
"
" va
" es
" d
" le
" ba
" et
" el
" di
" fi
" m
" q
" p
" p

est si extraordinaire, que même assis, ils étoient presque aussi haut que le Commodore debout, (le Commodore a six pieds de haut.) Il leur distribua des colliers de grains, des rubans & autres colifichets. Ces Patagons furent si charmés de ces petits présents, qu'ils regardoient pendus à leur cou, que le Commodore eut beaucoup de peine à se dérober à leurs caresses; sur-tout à celles des femmes, dont les traits du visage répondent parfaitement à l'énorme grandeur de leur corps. Leur taille moyenne nous paroît être d'environ huit pieds, & la plus haute de neuf pieds. La taille des femmes est aussi étonnante que celle des hommes. Nous vîmes aussi quelques enfants dans les bras de leurs meres, & leurs traits relativement à leur âge, avoient la même proportion.

On voit par cette relation abrégée, mais fidèlement extraite, que M. de P. l'a considérablement altérée, & qu'il fait dire à ce Capitaine ce qu'il n'a peut-être pas même pensé. Pour qu'on ne m'accuse pas de faire à tort ce reproche à M. de P. on en jugera sur ses propres expressions; les voici (*), on peut les comparer avec la relation ci-dessus.

» Aussi-tôt que ces Géants montés sur des che-
 » vaux nains, enrent apperçu le Commodore & son
 » escorte, ils mirent pied à terre, vinrent au devant
 » de lui, l'enleverent dans leurs bras énormes, &
 » le caresserent beaucoup en lui donnant des
 » baisers âcres; les femmes lui firent, de leur côté,
 » essuyer des politesses encore plus expressives:
 » elles badinèrent si sérieusement avec lui, que j'eus,
 » dit-il, beaucoup de peine à m'en débarrasser. Elles
 » firent aussi amitié au Lieutenant Cumens, & lui
 » mirent la main sur l'épaule pour le flatter, ce
 » qui le fit tellement souffrir, qu'il en ressentit
 » pendant huit jours des douleurs aiguës dans cette
 » partie blessée par le poids de la main robuste des

(*) Tom. I, pag. 258.

» sauvages. Ce conte de Gargantua, ajoute M.
 » de P., fut débité à Londres en 1766. Le Doc-
 » teur Maty, si connu par sa petite taille & par
 » son journal britannique, se hâta extrêmement
 » d'y ajouter foi, & de divulguer cette fable dans
 » les pays étrangers. » Voici comme il s'exprime
 dans sa lettre à M. de la Lande.

» L'existence des Patagons est donc confirmée,
 » on en a vû & *manié* plusieurs centaines. Le ter-
 » roir de l'Amérique peut donc produire des Co-
 » losses; & la puissance génératrice n'y est donc
 » pas dans l'enfance. »

Si M. de P. en écrivant ainsi, a eu simplement
 dessein d'égayer son lecteur après s'être égayé lui-
 même, on pourroit le lui pardonner. Il pouvoit
 le faire aux dépens de l'existence des Patagons.
 Géants: à lui permis de contredire l'évidence mê-
 me, d'exercer son talent & d'étaler toute sa vaste
 érudition pour mieux réussir dans son objet. Mais
 le public qu'il n'en a pas prévenu, lui pardonnera-
 t-il de faire parler les Auteurs, qu'il donne
 pour ses garants, autrement qu'ils ne parlent? Je
 doute que quelqu'Amateur que l'on soit de criti-
 que & de raillerie, on soit d'humeur à lui passer
 ce ton railleur & méprisant, avec ce ridicule dont
 il s'efforce de couvrir le récit des Auteurs qui lui
 sont contraires.

Mais loin que M. de P. ait voulu que le public
 prît tout ce qu'il dit pour un badinage, il annonce
 positivement, qu'il ne parle que d'après les Auteurs,
 & les cite. Malheureusement pour lui on trouve
 dans leurs écrits, ce qu'il dit ne pas y être; & l'on
 n'y voit pas ce qu'il dit en avoir extrait.

Que M. de P. moins timide que M. de Buffon,
 veuille soutenir avec lui, que la Nature ne s'est
 organisée que depuis peu au nouveau monde;
 que l'organisation n'y est pas encore achevée de
 nos jours, c'est une opinion qu'il peut s'opiniâ-
 trer de défendre tant qu'il lui plaira; on ne sera pas
 obligé de l'en croire sur sa parole; puisque les faits

Néposé
 de Bu
 these d
 P. veu
 en gé
 ce qu'i
 font p
 argum
 dicule
 voulo
 ment

M.
 extra
 pitain
 donne
 journa
 gons
 substi
 ce qu
 taille
 qu'av
 ci for
 Géant
 mais
 erreur
 Guyo
 la Gy
 Guyo
 ordin
 impos
 pitain
 troit.

» que
 » mêm
 » vari
 » gon

Néposent contre lui. Mais qu'il enchérisse sur M. de Buffon, qui ne comprend dans son hypothèse que les plantes & les animaux, & que M. de P. veuille l'étendre sur toutes les races d'hommes en général Américains, alors on pourra dire de lui ce qu'il dit du Docteur Mary : (*) vos réflexions ne sont pas heureuses; on pourra même ajouter: vos arguments sont bien foibles; & le comble du ridicule est de fermer les yeux à l'évidence, & de vouloir s'appuyer de phénomènes incontestablement faux.

M. de P. n'a pas plus respecté la vérité dans les extraits qu'il rapporte des journaux des deux Capitaines François M. de la Gyraudais & Guyot. Il donne le change à ses lecteurs, en supprimant du journal de ce dernier, tout ce qu'il y dit des Patagons Géants qu'il a vû au détroit de Magellan. Il substitue à cette relation une partie seulement de ce que M. Guyot y rapporte des Patagons, de taille ordinaire, avec lesquels il a plus séjourné qu'avec les autres. M. de P. en conclut dans ce cas-ci fort raisonnablement: *ce n'étoit donc pas des Géants comparables à ceux du Commodore Biron*; mais M. de P. avoit dessein d'induire le lecteur en erreur, en faisant contraster la relation de M. Guyot avec celles des Commodore Biron & M. de la Gyraudais: en donnant à entendre que M. Guyot n'a vû d'autres Patagons que ceux de taille ordinaire, & que M. de la Gyraudais nous en a imposé, ainsi que M. Biron; puisque les deux Capitaines François étoient ensemble dans le Détroit. » N'est-il pas surprenant, ajoute M. de P., » que deux observateurs, qui se trouvent dans le » même lieu, la même année, & au même mois, » varient d'un demi pied sur la taille des Patagons? » Il me paroît encore plus surprenant,

(*) Tom. 1, pag. 259.

que M. de P. ou l'Auteur du journal des savans; qu'il donne pour son garant, ayent imaginé cette différence. Qu'on lise les relations de ces deux Capitaines, on les trouvera parfaitement conformes, à quelques détails près, qui confirment même l'existence des Patagons Géants.

De toutes ces relations que j'ai citées, quelques-uns disent n'avoir pas vû cette race de Titans, ou n'en font aucune mention; toutes les autres assurent les avoir vûs, & leur avoir parlé. Dire avec M. de P. aux Auteurs des derniers, qu'ils nous ont conté des fables, qu'ils nous en ont imposé, l'assertion paroît un peu hasardée. On ne nie pas poliment des faits. Quant aux relations qui disent n'avoir pas vû ces Patagons, outre que cette preuve négative de leur existence n'est pas préponderante avec la preuve affirmative des autres, il est très-aisé de les concilier. Cette race d'hommes gigantesques a été vue au Port S. Julien par les uns, au Port désiré par d'autres, au Cap Grégoire & à la Baye Boucaut, & ailleurs, encore par d'autres Navigateurs. On a descendu dans ces mêmes lieux & on ne les y a pas trouvés. Faudra-t-il en conclure qu'ils n'existent pas? non, la conséquence n'est pas philosophique. Vous avez une, deux, ou trois maisons à la ville, & à la campagne, j'ai été & même plus d'une fois pour vous y voir, je n'ai jamais eu le bonheur de vous y trouver; d'autres ont été plus heureux que moi; j'en conclurai que votre existence n'est pas un conte, que les plaisirs que vous avez procurés à ceux qui vous ont vû, le détail des fêtes que vous leur avez données, ne sont pas des fables: j'en conclurai que vous ne faites pas votre demeure habituelle dans une de ces maisons; que vous en changez suivant les saisons, & que j'ai mal pris mon temps pour vous y trouver. L'homme sage, le philosophe doute, quand il ne pense pas avoir des preuves suffisantes pour admettre une chose, sur-tout lorsqu'elle est extraordinaire;

mais
nie t
se do
air de
confo
thou
ter le

L'e
de ce
zième
le dét
conte
avoir
de le
mes
qui c
se so
jusqu
Guy
de ce
à M.
Fran
leque
L'exi
enco
nes.
diffic
nos
parc
long
qu'il
envir
qu'il
com
phes
rech
devi
du n
gard
qui

mais il ne nie pas. Une seconde espece d'hommes nie tout ce qui a un air de merveilleux , pour se donner un relief de philosophie. Il est du bel air de n'être pas si crédule. On ne veut pas être confondu avec le peuple ignorant , toujours enthousiasmé du nouveau , toujours disposé à adopter les choses les plus extraordinaires.

L'existence d'une race humaine gigantesque est de ce nombre. Depuis le commencement du seizième siècle on nous débite l'avoir trouvée vers le détroit de Magellan : des Navigateurs nous racontent avoir vu ces Géants , leur avoir parlé , avoir bû & mangé avec eux , font la description de leurs vêtements , de leur figure , de leurs armes , qu'ils ont apportés & montrés à tous ceux qui ont été curieux de les voir. Ces témoignages se sont renouvelés successivement depuis 1519. jusqu'à nos jours , que M. de la Gyraudais & Guyot ont porté à Paris des habits & des armes de ces Colosses , ont fait présent de quelques-uns à M. Darboulin , fermier général des Postes de France , chez qui je les ai vus & mesurés ; & chez lequel vraisemblablement on peut encore les voir. L'existence de ces Patagons Géants est cependant encore un problème pour beaucoup de personnes. Comment le résoudre ? la solution n'est pas difficile. Que quelques Philosophes accrédités de nos jours se transportent sur les lieux ; qu'ils parcourent le pays , & y fassent un séjour assez long pour le visiter dans les différentes saisons ; qu'ils s'informent des habitants du Chiloe & des environs , du terrain qu'occupent ces hommes qu'ils appellent *Chaucahués* , avec lesquels ils communiquent de temps à autre. Si ces philosophes à leur retour , nous disent que toutes leurs recherches ont été vaines , l'existence de ces Géants deviendra pour lors plus que douteuse : on sera du moins fondé , en quelque façon , pour la regarder comme une fiction , malgré les preuves qui subsistent du contraire , que l'on trouve dans

les relations des plus célèbres Navigateurs. En attendant le retour de ces Philosophes d'un voyage au moins aussi intéressant que tant d'autres, on peut, ce me semble croire, sans être trop crédule, qu'il y a dans cette partie de l'Amérique une race d'hommes d'une grandeur beaucoup au-dessus de la nôtre. Le détail du temps & des lieux, le nom que Magellan leur a donné & qu'ils conservent encore parmi nous; toutes les circonstances qui accompagnent ce qu'on en dit, semblent porter un caractère de vérité suffisant pour vaincre la prévention naturelle qu'on a pour le contraire, & prouver à M. de P. que la race humaine n'est pas si dégénérée dans l'Amérique qu'il voudroit nous le persuader. La rareté du spectacle a peut-être causé quelque exagération dans les mesures de la taille de ces Colosses; mais si l'on doit les regarder comme estimées, & non prises à la rigueur, on verra qu'elles diffèrent peu entre elles.

Pour nous convaincre de cette existence, M. de P. dit qu'on auroit dû nous amener quelques-uns, ou du moins nous apporter en Europe quelques squelettes de ces Géants; M. Guyot que j'ai cité, ainsi qu'un autre Capitaine Malouin, m'a dit dans le courant de notre voyage aux Isles Malouines, qu'en revenant du Pérou, un peu avant la guerre dernière, une tempête l'obligea de relâcher à la côte des terres Magellaniques; qu'il y trouva un squelette entier, à la grandeur duquel on jugea que l'homme de qui étoit ce squelette devoit avoir eu dans son vivant, au moins douze à treize pieds de haut. Qu'étonné de cette grandeur énorme, il avoit mis ce squelette dans une caisse, l'avoit porté à son bord, pour le montrer en Europe. Mais que quelques jours après, son vaisseau ayant été assailli d'une nouvelle tempête plus violente que la première, l'Archêvêque de Lima, passager sur son Navire, pour retourner en Espagne, persuada l'équipage que les osse-

ments.

ments de ce Payen , que M. Guyot avoit mis dans son vaisseau , étoient cause que Dieu les punissoit par cette tempête , & qu'il falloit contraindre le Capitaine de les jeter à la mer : ce qui fut exécuté malgré toutes les raisons de M. Guyot. Deux jours après l'Archevêque tomba malade , mourut presque subitement , & fut aussi jetté à la mer. M. Guyot prit occasion de cette mort , qu'il dit aux Espagnols être une punition du ciel , de ce que l'Archevêque avoit soulevé contre lui Capitaine de l'équipage du Navire , pour un squelette , qu'il n'y a mis que pour satisfaire la curiosité des Européens , & convaincre les incrédules de l'existence de cette race gigantesque. Ce fait prouve encore contre M. de P. non-seulement la réalité des Patagons Géants ; mais que les Espagnols ne sont pas même aujourd'hui guéris du préjugé qu'un cadavre , ou un squelette humain , gardé dans un navire , traîne avec lui la tempête & le mauvais temps.

Mais quand M. Guyot , ou quelque'autre Navigateur auroit apporté un ou deux squelettes entiers de Géants , ou même en eussent amené de vivants , en auroit-on été moins incrédules sur l'existence d'une race composée d'hommes de cette espèce ? non , on auroit dit en les voyant , ce sont des Géants ; mais tels que la Nature en fait naître quelquefois en Europe , & dont l'existence ne prouve pas une race d'hommes gigantesque dans notre Continent.

Quelque convaincante que puisse être une race d'hommes plus grands , plus gros , & plus robustes que ceux de notre Continent , pour prouver que la nature humaine n'est pas dégradée , ni dégénérée en Amérique , les incrédules à cet égard exigent d'autres preuves que celles de l'existence des Géants ; puisqu'elle est encore au moins un problème pour eux. Ces preuves seront fondées sur le rapport , je puis dire unanime des Auteurs ,

64 *Dissertation sur l'Amérique.*
qui nous ont donné des relations des peuples du
nouveau Monde.

En montrant contre M. de P. la bonté, la beauté
& la fertilité du Sol de l'Amérique, nous l'avons
suivi du Nord au Sud; retournons sur nos pas,
& voyons si les Voyageurs ont vû les peuples de
ce pays-là par les yeux de cet Auteur; s'ils ont
trouvé la race humaine essentiellement viciée dans
toutes ses facultés physiques; si la dégénération
avoit atteint les sens & les organes des hommes;
si ces hommes sont encore aujourd'hui une espece
dégénérée, lâche, impuissante, sans force, sans
vigueur, sans élévation dans l'esprit, sans mé-
moire, incapable d'enchaîner ses idées & supé-
rieure enfin aux animaux, mais seulement par
l'usage de la langue & des mains, inférieure d'ail-
leurs au plus foible, & au moins spirituel des Eu-
ropéens.

Les Américains du Chili sont de bonne taille,
dit Frézier; [*] ils ont les membres gros, l'esto-
mac & le visage larges, sans barbe; les cheveux
gros comme du crin, plats & noirs. On ne voit
gueres d'hommes dans les autres parties du mon-
de, qui en approchent pour la legereté, pour la
force à soutenir la fatigue, & pour l'adresse à
monter un cheval. Malgré leurs fréquentes débau-
ches, ils vivent des siècles sans infirmités, tant ils
sont robustes.

Leur couleur naturelle est bazanée, tirant sur
celle du cuivre rouge. Cette couleur est générale
dans toute l'Amérique, tant méridionale que sep-
tentrionale. Sur quoi il faut remarquer que ce
n'est point un effet de la qualité de l'air qu'on y
respire, mais d'une affection particuliere du sang,
car les descendants des Espagnols, qui s'y sont
établis & mariés avec des Européanes, & conser-
vés sans mélange avec les Chiliennes, sont d'un

[*] Pag. 61 & suiv.

blanc
ceux
ris à
alaités.

On
rouge
au cli
tous l
Monde
pique
en rie
confé

So
chauc
deça
dans
sçai
dans
deça
& Al
Horn
trale
pour
traire
de ce
foixa
n'y a
qu'e

Le
Mal
y on
Gyr
mois
égale
déré
sur
assez
du p

[*]

blanc & d'un sang plus beau & plus frais que ceux d'Europe, quoique nés dans le Chili, nourris à peu près de même maniere & ordinairement allaités par les naturels du pays.

On ne peut pas attribuer cette couleur de cuivre rouge bazanée, naturelle à la peau des Chiliens, au climat du Chili, puisqu'elle est commune à tous les habitants des deux extrémités du nouveau Monde, & à ceux qui vivent entre les deux Tropiques. Le froid & le chaud n'y contribuent donc en rien, & les observations de M. de P. portent par conséquent à faux ?

Sont-elles plus exactes par rapport au degré de chaud & de froid si différent en Amérique en deça de l'Equateur, & sous le même parallèle dans notre Continent [*] ? il l'ignore. Mais je sçai qu'il n'est pas vrai que le froid soit plus vif dans l'Hémisphere Austral, au même degré qu'en deça de l'Equateur. Les deux freres Pierre Duclos, & Alexandre Guyot ont doublé deux fois le Cap Horn au cinquante-sixieme degré de latitude Australe, au milieu de l'Hyver du pays ; & même pour éviter les courants violents, & les vents contraires, que l'on rencontre ordinairement près de ce Cap, ils furent obligés de s'élever jusqu'au soixantieme degré, ou environ. Ils m'ont assuré n'y avoir pas ressenti la même rigueur de froid qu'en Europe au quarante-huitieme.

Les François que nous avons établis aux Isles Malouines, sous le cinquante-deuxième parallèle, y ont passé trois Hyvers consécutifs. MM. de la Gyraudais & Guyot ont relâché pendant deux mois d'Hyver au détroit de Magellan. Ils m'ont également assuré que le froid y avoit été très-moderé, & même si doux aux Isles Malouines, que sur les eaux dormantes, la glace n'avoit pas été assez forte pour porter, sans se fendre, une pierre du poids de deux ou trois livres.

[*] Tom. I, pag. 8.

Au Chili comme dans presque toute l'Amérique, le Sexe a une si bonne constitution de corps, qu'il ne semble pas avoir été compris dans la punition portée contre la gourmandise & la défobéissance de la première mere du genre-humain. Les Américains se délivrent du fardeau naturel sans le secours des sages-femmes, & mettent leurs enfants au monde avec une facilité que nos Européens auroient peine à concevoir. Le temps même de leurs couches ne dure que deux ou trois jours. (*) Si c'est là une preuve de la dégradation de la race humaine, les infirmités & la foiblesse seroient donc une perfection : alors M. de P. aura raison d'avancer que nous pouvons nous flatter d'être mille fois plus parfaits que les Américains.

Ils élèvent leurs enfants de maniere qu'on les voit marcher sans appui dès l'âge de six mois ; & l'on ne trouve gueres parmi eux de ces âges abrégés que l'on rencontre si communément chez nous. La durée de leur vie passe ordinairement le terme de la nôtre ; leur vieillesse est extrêmement vigoureuse ; [**] à quatre-vingt-dix ans les hommes engendrent encore.

Laet nous assure même avoir vû des sauvagesse fécondes encore à quatre-vingt.

Les Caraïbes vivent cent cinquante ans & quelquefois davantage. M. Laudonniere & les sept François qui échapperent dans la Floride, aux cruautés & des Espagnols, furent accueillis par le Roitelet *Saturiova* âgé de plus de cent cinquante ans, & qui avoit chez lui ses petits fils jusqu'à la cinquieme génération inclusivement. [***] Vincent le Blanc donne une vie aussi longue aux Canadiens & à ceux du Royaume Cafubi. Pirard dit la même chose des Brésiliens, d'autres des Péru-

[*] La Hontan, p. 138.

[**] Hist. Nat. des Antilles.

[***] *Ibid.*

viens
cette d
bonne
gnore
vaincr

Des q

Le
nime
cœur
la bon
vû q
trouv
d'une
preuv
présé
viciée
même
ment
moin
nouv
ajou
sinag

Ce
avec
qu'il
adon
moi
tion
de la
ils e
à la
L
silla

U

viens , & des autres peuples de l'Amérique. Si cette durée de la vie n'est pas une preuve d'une bonne constitution corporelle , j'avoue que j'ignore ce qu'il faut à M. de P. pour l'en convaincre.

§. I I I.

Des qualités du cœur & de l'esprit des Américains.

Le sentiment des Auteurs n'est pas moins unanime sur les qualités du génie , de l'esprit & du cœur des naturels de l'Amérique , qu'il l'est sur la bonne constitution de leurs corps. Nous avons vû qu'en quelque canton que l'on aille , l'on y trouve des hommes bien faits , de belle taille & d'une constitution si robuste , qu'elle est à l'épreuve de tout. M. de P. nous les avoit cependant présentés comme une race d'homme énervée , & viciée jusques dans ses principes. Il nous dit avec la même assurance , mais avec aussi peu de fondement , que les facultés de leur ame ne le sont pas moins. Peut-être a-t-il jugé de tous les peuples du nouveau Continent par les Péruviens qui habitent aujourd'hui avec les Espagnols , ou dans leur voisinage , mais il se feroit bien trompé.

Ce que les naturels du Pérou ont de commun avec ceux du Chili & de quelques autres , c'est qu'ils ne sont pas moins yvrognes , ni moins adonnés aux femmes , (*) & qu'ils vivent néanmoins des siècles. Ils sont également sans ambition pour les richesses qu'ils tirent des entrailles de la terre , pour satisfaire notre cupidité. Mais ils en diffèrent beaucoup quant à la bravoure & à la hardiesse.

Les Péruviens d'aujourd'hui sont timides , pusillanimes , au reste malins , dissimulés & fournois ;

[*] Frezier , p. 56 & 76.

c'est l'appanage de la foiblesse, & des ames subjuguées. Les Espagnols en ont toujours agi, & agissent encore avec ces indiens comme avec des vaincus opiniâtres, contre lesquels on employe la force supérieure que l'on a sur eux, & avec une barbarie tyrannique, qui égale la plus grande inhumanité. Cette barbarie toujours soutenue par les mauvais traitements que les Péruviens en essuyent, les rend craintifs : la timidité est toujours lâche & sans cœur. Mais les peuples des Andes, du Chili, des environs de la Guyanne & du Mexique ont conservé leur ancienne bravoure qui les a soustrait jusqu'à présent à la domination Espagnole.

M. de P. l'ignoroit peut-être, ainsi que le courage, la bravoure & la liberté dont jouissent encore tous les peuples de l'Amérique septentrionale, & d'une partie de la méridionale, lorsqu'il a dit qu'ils n'avoient eu ni le courage de s'opposer à l'esclavage, ni celui de travailler à s'y soustraire.

On ne doit pas être surpris s'il y a aujourd'hui si peu d'Indiens au Pérou, malgré le nombre prodigieux d'habitants de ce grand Empire avant la conquête qu'en firent les Espagnols. Le travail des mines en a diminué extraordinairement le nombre. Les cruautés des Curés & des Corrégidors en ont engagé beaucoup à fuir chez les nations voisines, qui ne sont pas conquises.... Ceux-ci savent très-bien s'accorder sur leurs intérêts communs. C'est par leur bravoure, & leur bonne conduite qu'ils ont autrefois empêché les Incas du Pérou de pénétrer chez eux, & qu'ils ont borné les conquêtes des Espagnols à la rivière de *Biobio* & aux montagnes de la Cordiliere, où l'on trouve une infinité de mines de toutes sortes de métaux & de minéraux, le fer excepté. Mais on y supplée dans ce pays-là par la fonte [*] & le cuivre. Ce dernier s'y trouve même pur, & en masses si considéra-

[*] Frezier, *ibid.*

bles, q
plus de
donné
le tire
poids d
dant m
(*) à
de ball

Ces
l'Ouvr
rein de
élevée
oublie
monta
des Au
unani
de tou
observ
Ce ser
suivan
ancien
Amér
fance
nous
facult
n'a p
re de
ceux
man
re [
qu'il
touj
que
défer
N

[*]
[*]
[*]

Bles, qu'on y a vû des *Pepites*, ou morceaux de plus de cent quintaux. Don Juan de mélandes a donné le nom de St. Joseph à la montagne d'où on le tire. Il en montra à M. *Frézier* un morceau du poids de quarante quintaux, qu'il employoit pendant mon séjour à la Conception, dit cet Auteur, (*) à faire six Canons de campagne de six livres de balle.

Ces montagnes me rappellent d'avoir lû dans l'Ouvrage de M. de P. (**) que l'élévation du terrain de la Tartarie orientale forme la bossé la plus élevée, & la plus énorme de notre Globe. Il avoit oublié sans doute, que depuis qu'on a mesuré les montagnes de *Cimboraco*, la hauteur & l'étendue des Andes ou Cordilleres, elles ont été reconnues unanimement pour les montagnes les plus élevées de toute la terre. Il l'avoit dit lui-même d'après les observations de MM. de la Condamine & Bouguer. Ce seroit donc en Amérique, & non en Tartarie, suivant son système, qu'il faudroit chercher les plus anciens peuples de l'Univers: il traite cependant les Américains de peuple nouveau & encore dans l'enfance. Pour appuyer cette hypothèse M. de P. nous les représente comme des hommes dont les facultés sont encore tellement engourdies, qu'on n'a pu jusqu'à présent les développer pour en faire des hommes. Si nous en croyons cependant ceux qui ont vécu long-temps avec eux, ils ne manquent pas d'esprit, & il n'a besoin que de culture [***] Ils raisonnent fort bien, & ne font rien qu'ils n'y ayent mûrement pensé. Ils consultent toujours entr'eux avant que d'entreprendre quoi que ce soit, prennent l'avis des anciens, auquel ils déferent beaucoup, à cause de leur expérience.

Nous reconnoissons la bonté de leur esprit, dit

[*] *Frézier, ibid.*

[**] Tom. II, p. 284.

[***] Voyage de la France équinoxiale, p. 351. & suiv.

le Baron de la Hontan, dans leur façon de traiter avec nous, & sur-tout dans leurs ruses de guerre. Ils sont même dissimulés; & souvent lorsqu'ils vous caressent le plus, c'est alors qu'il faut s'en défier. Ils ont naturellement du penchant pour la gravité, ce qui les rend très-circonspects dans leurs paroles & dans leurs actions; (*) cependant ils gardent un certain milieu entre la gayeté & la mélancolie; mais les jeunes gens sont gais, & trouvent les manières françoises assez de leur goût.

Lorsqu'ils sont avec des amis sans témoins, ils raisonnent très-bien, & avec autant de hardiesse que lorsqu'ils sont dans le conseil. Ce qui paroît extraordinaire aux personnes qui ne les connoissent pas sous d'autres idées que celles de *Sauvages*, c'est que n'ayant pas d'études, & suivant les pures lumières de la Nature, ils soient capables de fournir à des conversations souvent de plus de trois heures, sur toutes sortes de matières, & dont ils se tirent si bien, qu'on ne regrette jamais le temps que l'on a passé avec ces philosophes rustiques.

Les Mexicains sont bien partagés du côté de l'esprit; [**] ont du génie pour la musique instrumentale, & pour la peinture. Ils font de très-jolis tableaux avec les plumes de leur admirable oiseau *Cincon*; & ils excellent en ciselure d'orfèvrerie, comme les Chiliens en broderie d'or & d'argent: leurs ouvrages sont admirés des connoisseurs.

Quoique les Sauvages n'aient pas appris la Géographie, ils font les Cartes les plus exactes des pays qu'ils connoissent. Il n'y manque que la latitude & la longitude des lieux. Ils y marquent le vrai Nord, suivant l'étoile polaire, les ports, les havres, les anses, les rivières, les côtes des lacs, les montagnes, les bois, les marais, les chemins, les prairies, &c. en comptant les distances par

(*) Pag. 303 & suiv.

[**] Atlas & Dissert. de Guedeville, tom. VI, p. 102. & suiv.

journées
journée
phiques
d'arbres.
ce qui e
noissanc
raisonne
cent lie
ment l'H
le temp
étoiles.
qu'ils su
l'herbe
conven
n'ayent
parfaite
nations

Sans
Caraïbe
pecten
attenti
& se ré
ment f
les tem
d'amit
les ont
justice
chez e
liberti
prend
& aux
cés co
voit c
valoir
de tro
fausse

jours, demi-jours de guerriers ; chaque journée valant cinq lieues. Ces Cartes chorographiques particulières sont faites sur des écorces d'arbres. [*] Ils ont une idée merveilleuse de tout ce qui est à leur portée, ayant acquis leurs connoissances par une longue expérience, & par le raisonnement. On les voit traverser des forêts de cent lieues sans s'égarer ; & connoissent exactement l'heure du jour & de la nuit, lors même que le temps est couvert à ne voir ni le soleil, ni les étoiles. Leur vue est si bonne & leur odorat si fin, qu'ils suivent la piste des hommes ou des bêtes sur l'herbe & sur les feuilles. On ne sauroit donc disconvenir, continue *la Hontan*, que les Sauvages n'ayent beaucoup d'esprit, & qu'ils n'entendent parfaitement bien leurs intérêts & ceux de leurs nations. (**)

Sans avoir de Licurgues pour législateurs, les Caraïbes, & en général tous les Américains respectent infiniment les vieillards, les écoutent avec attention, déferent aux sentiments des anciens, & se régient sur leurs volontés. Ils sont naturellement francs, véridiques, & ont donné dans tous les temps de marques de candeur, de courtoisie, d'amitié, de générosité, & de gratitude. Ceux qui les ont pratiqués long-temps leur rendent plus de justice que M. de P. Si l'on trouve aujourd'hui chez eux le mensonge, la perfidie, la trahison, le libertinage, & plusieurs autres vices, on doit s'en prendre aux pernicioeux exemples des Européens, & aux mauvais traitements que ceux-ci ont exercés contre eux. A chaque page des relations, on voit combien ceux de l'ancien Continent ont fait valoir dans le nouveau, l'art qu'ils savent si bien, de tromper vilainement. On y voit la foi promise, faussée lâchement dans toutes les occasions ; les :

[*] *La Hontan*, p. 203.

[**] *Ibid.* p. 112.

Européans toujours pillant , brûlans impitoyablement les maisons & les villages des Américains , violant leurs femmes & leurs filles , & se laissant emporter à mille autres excès inconnus à ces peuples avant que les Européans les eussent fréquentés.

Mr. de P. accuse les naturels du nouveau monde d'une indifférence hébétée à l'égard de tout , & d'une insensibilité stupide , qui font , dit-il , le fond de leur caractère , au point qu'aucune passion n'a assez de pouvoir sur eux , pour ébranler leur ame , (*) que c'est un vice de Nature , une foiblesse d'esprit & de corps. Mais l'en croira-t'on plutôt que ceux qui les ont fréquentés long-temps ? Il est vrai qu'ils ne sont pas jaloux , & se moquent des Européans à cet égard. On ne voit jamais parmi eux cette fureur aveugle que nous appellons amour. Leur amitié , leur tendresse , quoique vive & animée , ne les entraîne jamais dans ces emportemens & ne les portent pas à ces excès que l'amour inspire à ceux qui en sont possédés. Jamais femmes ni filles n'ont occasionné de désordres chez eux. Les femmes sont sages & les maris aussi , non par indifférence , mais par l'idée de la liberté qu'ils ont de dénouer , quand ils veulent , le lien du mariage. Les filles sont libres , maîtresses de leurs corps & de leurs volontés ; ainsi que les garçons , elles usent de cette liberté , comme bon leur semble ; sans que pere , mere , frere ni sœur ayent droit de leur faire des reproches à ce sujet (**).

Mais les Américains ne sont pas indifférens sur la gloire ; ils se piquent même de valeur. Quand Mr. de P. a parlé d'eux comme il l'a fait , il ignoroit leur amour pour la gloire , & que leur vanité est le vrai mobile de presque toutes leurs actions.

L'aventure du Pere Feuillée prouve bien que ces peuples ne sont pas si insensibles que le dit

(*) Tom. II , pag. 44.

(**) La Hontan , pag. 113.

Mr. de P.
manqua
cette Pia
Indienne

» pas ac
» (*) qu
» se jeta
» de plu
» mille
» Indien
» cruaut
» exercé
» & le
» ne de
» que je
» traint
» prend
» venir
» diens
» tit co
» dans
» mes.
» se co
» par o
» enter
» Je la
» né de
» & m
» trou
» main

Cet
Mr. d
d'émo
loux c
ambit
ments
Antill
ment

Mr. de P. un seul mot, le terme de *pauvre femme* manqua à lui couter la vie. Recevez *pauvre femme*, cette Piastre, dit le Pere Feuillée, à une vieille Indienne, qu'il croyoit dans la misere. » Je n'eus » pas achevé de prononcer ces paroles, dit-il, » (*) que s'élevant de rage sur ses pieds, elle » se jetta sur moi avec furie, prête à m'égorger ; » de plus elle m'accabla de mille injure, & de » mille différentes malédictions dont la langue » Indienne est toute remplie, me reprocha les » cruautés atroces que les Européans avoient » exercées sur eux, en ravissant leurs biens, » & leurs trésors ; elle me fit sentir que je » ne devois pas la traiter de *pauvre femme*, disant » que je n'étois moi-même qu'un gueux, con- » traint d'abandonner mon pays, & d'entre- » prendre de si longs & de si pénibles voyages pour » venir enlever leurs trésors ; qu'au reste les In- » diens possédoient plus de richesses dans un pe- » tit coin de leur Empire, que les Européans » dans toute l'étendue de leurs plus grands Royau- » mes. Les deux Indiens qui étoient avec elle, » se contenterent de me chasser de cette cabane, » par ordre de cette megere, qui ne voulut jamais » entendre raison ; & me jetta ma piastre au nez. » Je la ramassai, quoiqu'assez mortifié d'avoir don- » né de l'argent pour me faire accabler d'injures, » & me voir même exposé à perdre la vie. Je me » trouvai fort heureux d'être échappé de leurs » mains à si bon marché.

Cet exemple entre mille autres prouve combien Mr. de P. a tort de dire que rien n'est capable d'émouvoir leur ame. D'ailleurs ils sont très-jaloux de passer pour vaillants & courageux. Cette ambition les porte à souffrir les plus cruels tourments sans se plaindre. Aussi les naturels des Isles Antilles & de la terre ferme qui les avoisine, aiment à être appellés *Caraiïbes* ; parce qu'en leur lan-

que ce terme signifie *braves & belliqueux*. Ils ne sont cruels qu'envers leurs ennemis reconnus; par la douceur & les bonnes manieres on gagne tout sur eux. J'admire la réflexion de Mr. de P. à cet égard. Est-elle bien philosophique, quand il en conclut que les Américains n'en sont que plus stupides & par-là se rapprochent davantage des enfants & des animaux que l'on aprivoise par la douceur? Pense-t-il donc que pour être homme, on doit être inaccessible aux sentiments d'honneur, aux impressions de la douceur & de l'humanité; ou que tous les hommes sont du caractère des Nègres & de quelques autres nations, qui veulent être menés rudement & à force de coups, sans quoi ils deviennent insolens, paresseux & infideles? Ce seroit par-là même qu'ils ressembleroient bien mieux aux ânes & autres animaux domestiques qu'on ne fait obéir qu'à coups de bâton.

Non, non les Américains sont des hommes; & des hommes susceptibles de sentiments de gratitude. Ils sentent le bien qu'on leur fait, ne l'oublient pas dès qu'ils n'ont plus besoin de vous, comme la plupart des peuples civilisés de notre Continent, & ils se conduisent par principes d'honneur & de reconnoissance.

Les richesses ne les tentent pas; ils n'ont pas l'ambition d'accumuler de l'or & de l'argent; mais si en conséquence de leur indifférence à cet égard Mr. de P. a raison de les traiter de stupides, nous avons donc été jusqu'à présent des sots admirateurs de Bias & de ces autres Grecs à qui nous avons donné les titres de *sages & de philosophes*. Ceux-ci méprisoient les richesses, & ceux qui avoient l'ambition d'en amasser. Les Américains reprochent à tous propos aux Européens leur avarice & l'ambition qu'ils ont d'accumuler des biens pour eux, qui n'en jouissent pas, & pour leurs enfants, qui les prodiguent ensuite. Ils se mocquent de nous, dit l'Auteur de l'Histoire na-

turelle de nous capable mes, ils nature. Au ils libre à la vie seins, sans ch & l'arg jugés d me des ils sont ignore flues, & qu vidité flexion les su souha de me l'amb mom heure dit Fr heur avec Il turel le m déce ve pa auta les n veri abat clon me néce ple

turelle & morale des Antilles, ils se moquent de nous, & disent que, puisque la terre est si capable de fournir la nourriture à tous les hommes, ils devroient s'occuper simplement de sa culture. Aussi ajoute le Chevalier de Rochefort, sont-ils libres des soucis des choses qui appartiennent à la vie, & incomparablement plus robustes, plus sains, plus gras que les Européens. Ils vivent sans chagrins, sans inquiétudes, méprisant l'or & l'argent, comme les Lacédémoniens. Les préjugés de l'éducation nous les font regarder comme des hommes réduits à la dernière misère; mais ils sont effectivement plus heureux que nous. Ils ignorent les curiosités & les commodités superflues, qui deviennent des besoins pour nous, & que l'on recherche en Europe avec tant d'avidité & de peines. Ils s'en passent, & avec réflexion. Leur tranquillité n'est point troublée par les subsides & l'inégalité des conditions. Ils ne souhaitent pas cette magnificence de logements, de meubles, d'équipages qui ne font qu'irriter l'ambition sans la satisfaire, & flattent quelques moments la vanité, sans rendre l'homme plus heureux. Ce qui est encore plus remarquable, dit Frézier, c'est qu'ils sentent très-bien leur bonheur, quand ils nous voyent chercher de l'argent avec tant de fatigues.

Il faut peu de chose pour ranimer leur fierté naturelle; & comme ils sont fort orgueilleux, ajoute le même Auteur, ils souffrent avec peine la vanité de ceux qui veulent les commander. Mais l'on trouve parmi ces peuples que nous appelons *Sauvages*, autant de police & plus de bonne foi que chez les nations les plus éclairées, & les mieux gouvernées. S'ils vont à la chasse ou à la pêche; s'ils abattent des arbres pour faire des maisons, ou clore un jardin, ils le font autant par divertissement que par le besoin de nourriture, & par la nécessité de se garantir des bêtes féroces. Ces peuples ne peuvent revenir de l'étonnement que leur

cause la préférence que les Européans donnent à l'or & à l'argent sur le verre & le cristal, qui ont, disent-ils, bien plus d'éclat & de brillant. Ils montrent aux Chrétiens une piécé d'or en leur disant : voilà le Dieu des Chrétiens. Pour ceci ils quittent leurs pays ; pour ceci ils viennent nous persécuter, nous chasser de nos habitations ; pour ceci ils se tuent ; pour ceci ils sont toujours dans l'inquiétude & les soucis. Quand ils voyent un Européan triste & pensif, ils lui en font doucement la guerre, & lui disent : Compere, (terme d'amitié) Compere tu es bien misérable d'exposer ta personne à de si pénibles voyages, de te laisser ronger à tant de soucis. La passion des richesses te fait endurer toutes ces peines. Tu appréhendes continuellement que quelqu'un ne te vole en ton pays, ou dans celui-ci, ou que tes marchandises ne soient englouties par la mer : ainsi tu vieillis en peu de temps ; tes cheveux blanchissent, ton front se ride, mille incommodités te tourmentent ; & au lieu d'être gai & content, ton cœur rongé par le chagrin te fait courir à grande hâte au tombeau. Tu viens nous chasser de notre pays, & tu nous menaces sans cesse de nous ôter le peu qui nous en reste ; que veux-tu donc que devienne le pauvre Caraïbe ? faudra-t-il qu'il aille habiter la mer avec les poissons ? ta terre est donc bien mauvaise, puisque tu la quittes pour venir prendre la mienne, où tu as bien de la malice de venir ainsi de gaieté de cœur me persécuter ! (*)

Cette plainte, ce doux reproche sont-ils d'un stupide & d'un hébété ? je le demande à M. de P. & à ceux qui adoptent son opinion : ou plutôt n'est-ce pas une leçon donnée à des gens qui ont en effet besoin d'aller à l'école de la raison & du bon sens ? Oui les naturels de l'Amérique en ont beaucoup.

[*] Histoire naturelle & morale des Îles Antilles.

Ils aiment
autres. O
en Europ
vation de
sirs? plus
me Socra
forti d'A
les boiter
villes que

Nos a
tourne la
philosop
indiffère
devroier
elle est d
cains, o
fournit
est de n
nous ne
& de tr
ceron,

Ces
fait mé
ignore
tes à la
tes les
parmi
cès par
& les f
caston
cultur
nom c
font c
peupl
rence

(*)
mis S
immo

Ils aiment & estiment leur pays plus que celui des autres. Ont-ils tort ? que viendroient-ils chercher en Europe pour les besoins de la vie, & la conservation de leur existence, unique objet de leurs desirs ? plus sensés, plus sages que nous, ils sont comme Socrate, de qui Platon disoit qu'il étoit moins sorti d'Athènes pour voyager, que les aveugles & les boiteux : qu'il ne desira jamais de voir d'autres villes que la sienne, ni de vivre sous d'autres loix.

Nos ambitieux à qui la passion des richesses tourne la tête, & leur ôte la faculté de réfléchir philosophiquement, taxent, avec Mr. de P. cette indifférence de foiblesse d'esprit & de corps. Ne devoient-ils pas la regarder comme une vertu ? elle est d'autant moins étonnante chez les Américains, que le Sol des pays qu'ils habitent, leur fournit de lui-même, non-seulement tout ce qui est de nécessité, mais encore mille agréments, dont nous ne jouissons chez nous qu'à force de peines & de travaux. Ulysse le plus sage des Grecs, dit Cicéron, (*) préféra Ithaque à l'immortalité.

Ces peuples, qu'un orgueil fort mal placé nous fait mépriser, sont heureux au moins en ce qu'ils ignorent le *tien* & le *mien*, ces deux mots si funestes à la Société, & desquels ont pris naissance toutes les divisions, toutes les querelles qui s'élevent parmi les hommes. L'intérêt ne cause point de procès parmi eux. Tout ce qui est à l'un est à l'autre ; & les secours mutuels qu'ils se prêtent en toutes occasions, font voir que, si leurs mœurs manquent de culture, & de ce qu'il nous plaît d'appeller du beau nom de *politesse*, les principes naturels d'humanité sont encore plus entiers parmi eux, que chez les peuples civilisés, qui les méprisent. Cette indifférence des Américains pour les richesses n'a pas la

(*) *Tant vis patriæ est, ut Ithacæ dumtaxat asperri-
mis Sæculis ea quàm modicum affixum sapientissimus vir
immortalitati anteponeret.* Cic. Lib. I. de Orat.

religion pour principe, puisqu'on convient presque unanimement qu'ils n'ont aucun culte, & que l'on ne trouve pas même dans leurs langues un terme pour exprimer la Divinité. C'est une vraie philosophie naturelle, & non une apathie générale pour tout. Extrêmement ambitieux de gloire, quand il faut aller à la guerre, les chefs les exhortent tous à se bien comporter. Ils leur remontrent la gloire qu'ils recevront, s'ils se font remarquer par des actions de courage & de bravoure; & au contraire l'infamie éternelle qui les attend, s'ils sont lâches & poltrons.

On ne voit parmi eux d'autres honneurs héréditaires, que celui d'être respecté comme anciens à cause de leur expérience. Le Chef ou Capitaine ne doit le choix que l'on fait de lui qu'à son courage, sa bravoure, sa bonne conduite & ses belles actions. Anciennement, celui qui aspirait à cette dignité, étoit obligé de passer par des épreuves capables d'en faire perdre l'envie au plus intrépide: Il devoit tout endurer, sans faire paroître le moindre signe de douleur. On peut voir, le détail de ces épreuves dans les relations de Laet, de Léry, de Bier, dans les dissertations de Guedeville, &c. aujourd'hui presque toutes les nations du nouveau Monde choisissent pour chef ceux qui se sont acquis beaucoup de réputation de force, de bravoure, & de courage dans les guerres qu'ils ont soutenues contre leurs ennemis.

Mais le Chef ou Cacique n'a d'autres fonctions que de marcher à la tête de ses Camarades pour le temps de la guerre; d'en exposer le sujet, après avoir convoqué l'assemblée; de prescrire les jours de pompe & de réjouissance: mais il n'a aucun pouvoir sur ceux de la nation.

Ces peuples si idiots, suivant nous, conservent cependant un tel sentiment de liberté, qu'ils traitent les Européens de vils esclaves sur ce qu'ils se soumettent aveuglément aux volontés d'un seul homme, qui dispose d'eux comme d'un troupeau

de

de mout
son gré.Où M
due lâche
guerre p
on ne s
d'emplo
Ignoroi
quirat?
jours de
Mexica

surpris

[*] co

mourir

laisser p

milieu

leur fai

ennem

Icaque

arriver

leur d

somm

Les

queux

n'en o

rer la

tant de

vasion

ont la

mand

sentir

vent

qui n

trouv

Une

ment

[*]
[*]

7

de moutons & de marionnettes qu'il fait mouvoir à son gré.

Où Mr. de P. trouvera-t-il donc cette prétendue lâcheté des Américains ? en ce qu'ils font la guerre par surprise : comme si parmi les Européens on ne se fait pas encore aujourd'hui un mérite d'employer la ruse pour surprendre son ennemi. Ignoroit-il l'axiôme *virtus an dolus quis in hoste requirat* ? La ruse & la surprise ne sont donc pas toujours des preuves de lâcheté. Les Canadiens, les Mexicains, les Caraïbes font, il est vrai, la guerre par surprise ; mais tout le monde sçait qu'ils sont braves : [*] courageux, qu'ils veulent toujours vaincre ou mourir ; & se font plutôt hacher en pièces que se laisser prendre. Ils se jettent même avec fureur au milieu des ennemis ; pour culbuter tout ce qui leur fait résistance, & pour arracher des mains des ennemis leurs camarades blessés ou prisonniers. Les Icaques s'estimeroient deshonorés ; si, lorsqu'ils arrivent sur le territoire de leurs ennemis ; ils ne leur donnoient avis de leur arrivée [***] & ne les sommoient de prendre les armes pour se défendre.

Les Américains voisins du Chili, peuple belliqueux, qui ont souvent vaincu les Espagnols, & n'en ont pu encore être subjugués, leur font déclarer la guerre & leur dire : *nous irons te trouver dans tant de lunes*. Les Incas faisoient de même avant l'invasion des Espagnols. Presque tous ces peuples ont la gloire & la bravoure en si grande recommandation, que pour en recueillir & nourrir les sentiments dans le cœur de la jeunesse, ils ne peuvent se marier qu'au retour de la guerre. Ceux qui ne s'y sont pas comportés vaillamment, ne trouvent point de filles qui veuillent les épouser. Une femme est le prix du courage & des sentiments généreux. Chez les Brésiliens il faut avoir

[*] Hist. Nat. des Antilles.

[**] Garcilasso. Lib. 5. Chap. 12.

tué quelques ennemis, & en montrer les dépoñilles; cet usage est encore en vigueur dans quelques Cantons de la Tartarie & de la Carmanie. [*] Qui ne sçait que Saul exigea de David les têtes de cent Philistins, comme une condition préalable pour lui accorder sa fille en mariage?

Non, il n'est pas vrai que les naturels de l'Amérique soient tous une race d'hommes lâches, pusillanimes, sans force & sans vigueur de corps & d'esprit. Les Anglois en firent une triste expérience dans la dernière guerre du Canada. Ceux-ci renfermés dans le Fort Edouard, ne purent résister à l'assaut qu'y donnerent les Iroquois, très-inférieurs en nombre aux Anglois. Mr. de Moncalm, pour ménager ces braves Américains, peu au fait de l'attaque d'un Fort, vouloit la confier aux François qu'il commandoit; & laisser les Sauvages pour le camp de réserve. Ceux-ci l'ayant appris, sentirent leur amour-propre très-mortifié: leur orgueil se réveilla, ils se crurent méprisés. Dans cette idée ils vont trouver Mr. de Moncalm, lui demandent d'être commandés pour l'attaque du Fort, & d'y donner l'assaut, ou qu'ils se retireroient chez eux. Pour ne pas les rebuter Mr. de Moncalm y consentit, les Iroquois donnerent l'assaut & emportèrent le Fort, malgré la vigoureuse résistance des Anglois.

Seroit-ce par lâcheté que les Péruviens & les Mexicains se sont laissés subjugués par une poignée d'Espagnols? j'ai de la peine à le croire d'après les relations des Espagnols mêmes. Ceux-ci employèrent tout ce que la fourberie, la trahison & l'inhumanité furent capables de leur inspirer contre des peuples remplis de bonne foi, qui loin de se défier des Espagnols, les reçurent dans leurs Villes & dans leurs Palais; leur firent l'accueil le

(*) Vincent le Blanc. I. Part. Chap. 30. & Alexandre d'Alexandre Liv. I. Chap. 24.

plus grand
me à de
avoient
mirent e
mes Ind
aux Me
les souf

Les E
sentent
connus
éclairc
effets. I
leur pe
cains,
me adm
a-t-il d
lâcheté
sont p
pas su
contra

L'ac
pas s
nullen
tion,
de no
ces b
rendu
faisis
naires
d'idées
sont
que M
pitude
crédu
elles
L'
de,

[*]

plus gracieux, leur donnerent des présents, comme à des amis; leur montrèrent tout ce qu'ils avoient de plus riche & de plus superbe, & ne se mirent en défense que quand la trahison des femmes Indiennes ne permit plus aux Péruviens & aux Mexicains de faire une résistance capable de les soustraire à l'esclavage.

Les Espagnols arrivent en Amérique, s'y présentent comme des Centaures qui leur étoient inconnus, précédés d'instruments qui imitent les éclairs & le tonnerre, & en produisent les tristes effets. Le ciel & la terre paroissent avoir conjuré leur perte. Avec la même simplicité des Américains, quel Européan n'eût pas été saisi de la même admiration & de la même crainte? Mr. de P. a-t-il donc raison d'en conclure que c'est par une lâcheté impardonnable & par stupidité qu'ils se sont plongés dans l'esclavage? (*) ceux qui n'ont pas subi le joug des Européans, nous prouvent le contraire.

L'admiration étant fille de l'ignorance, il n'est pas surprenant que les naturels de l'Amérique nullement au fait des arts, enfants de notre ambition, de notre convoitise, de notre méchanceté & de notre luxe, & connoissant peu ou point du tout ces belles choses que l'étude & l'expérience ont rendu familières aux nations civilisées, ayent été saisis d'étonnement à la vue d'objets extraordinaires, & de mille choses dont ils n'avoient point d'idées? La simplicité dans laquelle ils étoient, & sont encore élevés, en est la véritable cause. Lorsque Mr. de P. nous la donne pour une vraie stupidité, y avoit-il bien réfléchi? la simplicité rend crédule; l'ignorance fait prendre le change; mais elles n'ont ni la mémoire, ni le bon sens.

L'imagination en est, il est vrai: moins féconde, moins variée, faute d'une mémoire exercée &

[*] Tom. II. pag. 136.

meublée d'images infiniment différentes, d'où pullulent une prodigieuse quantité d'idées; mais en a-t-on moins la faculté de lier celles que l'on a?

Les idées des peuples du nouveau Monde se bornent presque à leurs besoins. Comme ils sont en petit nombre, parce qu'ils se réduisent à ce qui peut contribuer agréablement à la conservation de leur être; l'ambition, l'avarice, la sensualité, le luxe & tout ce qui en est une suite, ne les dominant point, leur esprit ne se donne pas l'effort & ne s'exerce pas à trouver des moyens de satisfaire des besoins qu'ils ignorent, & qui ne sont devenus réels pour nous que par l'habitude & les abus de notre éducation.

Il y a bien loin de cette simplicité Américaine à la stupidité! Par la première ils sont étonnés, ils admirent; hé combien n'en voyons-nous pas au milieu de nous, qui nous prouvent à ce prix que tous les Américains ne sont pas en Amérique!

Par la stupidité on est incapable de suivre la connexion des idées, d'en combiner les rapports. Ce n'est pas par où pèchent les naturels du nouveau Continent, malgré le ton affirmatif avec lequel M. de P. nous l'assure. Si l'ignorance de nos sciences & de nos arts les prive de beaucoup de commodités & de plaisirs, ils sont en revanche exempts de beaucoup de soucis, de beaucoup de peines, qui se multiplient chez nous à proportion de nos connoissances, & de notre ambition. Nous sentons très-bien quel bonheur ce seroit de nous rapprocher de cette simplicité; puisque nous nous plaignons sans cesse de ce que notre état & nos besoins fictices nous obligent de nous en éloigner. Nous prêchons sans relâche ce bonheur que nous reconnoissons dans la médiocrité; nous sommes des hypocrites, avouons-le de bonne foi, nous sommes des fourbes qui agissons en Européens & pensons en Américains. N'y a-t-il pas

plus d
corps
de noc
ainsi c
misère
prit.
réduit
croire
les Am
des ho
manq
prisan
& ne
Un pe
timere

Si l
que n
pas be
limite
ter les
secou
ploys
aller
quelle
qu'ell
de la t
pays
d'env
courr
parab
y pa
caban
sur d
qu'il
souci
bles
dité,
l'or
brille
parce

plus de stupidité à se tourmenter l'esprit & le corps, pour satisfaire des besoins fictices, fruits de notre imagination déréglée, qu'à les ignorer, ainsi que l'art & l'industrie de les satisfaire ? La misère, la gêne donnent de l'industrie & de l'esprit. *Vexatio dat intellectum.* Voilà où en sont réduits les Européens, & ils ont la folie de se croire au milieu de la misère plus heureux que les Américains. Il me semble de voir le plus vil des hommes, un mendiant Espagnol à qui tout manque, marcher encore d'un pas grave & méprisant, croire & dire que toute la terre est à lui, & ne reconnoître au-dessus de lui que la Divinité. Un peu moins d'orgueil & de vanité, & nous estimerons mieux les choses ce qu'elles valent.

Si les Américains ignorent la Géométrie, c'est que ne connoissant ni le *tien* ni le *mien*, ils n'ont pas besoin de placer des bornes pour marquer les limites des usurpations. Ils savent très-bien compter les années & les mois par les astres, sans le secours de cette Astronomie, que nous employons à diriger la route de nos vaisseaux, pour aller envahir un or qu'ils méprisent, & sans laquelle ils prennent comme nous les saisons telles qu'elles se présentent, sement & cueillent les fruits de la terre dans leur maturité. Ainsi contents de leur pays & de ses productions, ils ne sont ni curieux d'envahir celui des autres, ni assez fous pour aller courir les dangers & les risques de la vie, inséparables des voyages qu'il faut entreprendre pour y parvenir. Couchés tranquillement dans leurs cabanes, étendus sur des peaux d'animaux, ou sur des nattes, le sommeil vient à eux aussi-tôt qu'ils le désirent : pendant qu'ennemi juré des soucis & des inquiétudes, compagnons inséparables de l'ambition, de la mollesse, & de la cupidité, Morphée fuit loin de ces appartements où l'or enlevé à ces philosophes rustiques, éclate, brille, éblouit de toutes parts. Toujours libres, parce que ces enfants de la Nature sentent mieux

que nous les prérogatives & les droits de l'humanité; ils ne savent ce que c'est que de se donner des fers forgés par l'ambition, fabriqués par la vanité & stupidement portés par la foiblesse. Ces idiots Américains savent défendre leur vie, sans avoir l'idée d'arracher les hommes du sein de leur famille & de la culture des terres, pour leur apprendre l'art inhumain & cruel de s'entretuer méthodiquement, & pour en faire, pendant que l'ambition sommeille, des esclaves fainéants dans certain pays, & dans d'autres des marionnettes misérables.

Autre preuve de la stupidité des peuples de l'Amérique, suivant M. de P., mais aussi peu concluante que celles dont nous avons parlé. Ils ne sauroient, dit-il, compter au-delà de vingt; & sont réduits pour exprimer ce nombre, à montrer tous les doigts de leurs pieds & de leurs mains.

Ce sentiment est celui de quelques Auteurs & adopté un peu trop légèrement par M. de P. lui qui réfléchit si philosophiquement, a-t-il pu se persuader que ces Peuples ne sauroient réellement compter au-delà du nombre vingtième? ils se trouvent souvent dans le cas de faire des calculs plus étendus: ils le font; comment donc s'y prennent-ils? ils ont donc une manière de les faire, une Arithmétique inconnue à M. de P. & aux Auteurs qu'il cite pour ses garants.

Quand les Caraïbes se proposent de faire une chose au bout d'un temps dont le terme est très-éloigné, ils mettent dans une callebasse la quantité de pois ou de petits cailloux qui exprime le nombre des jours au bout desquels ils doivent faire la chose proposée: à la fin de chaque jour, ils ôtent un pois de la Callebasse, le dernier pois ôté, ils font ce qu'ils avoient dessein de faire.

D'autres peuples font à une ficelle autant de nœuds ou sur un petit bâton, autant de crans qu'il doit s'écouler de jours jusqu'à celui qu'ils ont en vûe. Tous les jours ils dénouent un nœud

ou effa-
partent
calcul,

Dans
des Aut
qui ex
mais p
nous e
deux fo
comme
Quand
des mo
mal qu
nombre
deux fo
nombre

Pour
réuni le
main:
bre. cir
celui d
nombre
l'additi
compte
sçu fais

N'y
cours à
qui ne
uns &
caracte
miné c
ques.

Qua
calcul
doigts
mains.
l'idée d
tous le
Ils qu
expriu

ou effacent un cran, jusqu'au dernier : alors ils partent pour la guerre, si c'étoit l'objet de leur calcul, ou font ce qu'ils s'étoient proposé.

Dans leurs langues, je l'avoue sur la bonne foi des Auteurs, nous ne connoissons point de termes qui expriment des nombres au-delà de vingt : mais parce qu'il nous sont inconnus, devons-nous en conclure qu'il n'y en a pas ? chez nous deux fois dix ou vingt sont des termes équivalents comme trois fois dix est le synonyme de trente. Quand nous n'aurions pas enrichi notre langue des mots vingt, trente, on en concludroit fort mal que nous ne sçavons pas compter jusqu'à ces nombres, puisque nous pourrions y suppléer par deux fois dix ou trois fois dix, & ainsi des autres nombres supérieurs.

Pour calculer jusqu'à dix, les Américains ont réuni les deux nombres cinq des doigts de chaque main : ils avoient donc l'idée de doubler ce nombre cinq, qui leur étoit connu, & d'en former celui de dix : ils connoissent donc également les nombres depuis un jusqu'à dix, savoient en faire l'addition, & même le répéter comme nous pour compter jusqu'à vingt : pourquoi ne l'auroient-ils sçu faire jusqu'à trente & au-delà ?

N'ayant pas l'usage de l'écriture, ils ont eu recours à leurs doigts, comme le font nos Européens qui ne sçavent pas écrire. Les doigts sont pour les uns & pour les autres des signes distinctifs, des caractères mémoratifs, dont le nombre est déterminé comme celui de nos caractères arithmétiques.

Quand les Américains ont voulu pousser leur calcul au delà de dix, ils ont ajouté le nombre des doigts de leurs pieds à celui des doigts de leurs mains. Pour exprimer quinze, par exemple, ils ont l'idée de trois fois cinq, & l'expriment en montrant tous les doigts des deux mains, & ceux d'un pied. Ils quadruplent ensuite ce nombre de cinq & en expriment l'idée qu'ils ont du nombre vingt, en

montrant tous les doigts des mains & des pieds.

Mais, dira-t'on, n'ayant que vingt doigts, ils ne sçauraient donc exprimer tel nombre supérieur à celui-là. Pourquoi ne le feroient-ils pas ? nous n'avons que neuf chiffres & le zero ; nous exprimons bien avec eux, tous les nombres possibles : en doublant, triplant, quadruplant, &c. nous exprimons ces nombres par la répétition de ces mêmes dix caracteres ; & nous parvenons à fixer nos idées de calcul, soit pour nous servir de mémorial, soit pour communiquer ces idées à nos semblables. Les muets de notre Continent en montrant trois fois les dix doigts de leurs mains, nous communiquent l'idée qu'ils ont du nombre trente ; qui doutera que les Américains n'en puissent faire autant ? d'ailleurs l'emploi qu'ils font d'une quantité précise de pois ou de cailloux ou de nœuds, prouve clairement qu'ils ont l'idée de ce nombre déterminé, lors même qu'il passe vingt. Le nombre de jours, après lesquels ils se proposent de faire quelque chose, equivaut souvent à celui de deux ou trois de nos mois ; il est donc constant qu'ils ont l'idée des nombres soixante & quatre vingt-dix, ou quatre-vingt-onze. S'ils sçavent pousser leur calcul jusques-là, j'ai droit d'en conclure qu'ils le poussent bien plus loin, que leur Arithmétique nous est inconnue, & qu'elle leur suffit pour leur usage.

Quelques-uns de ces peuples font leurs nœuds à des ficelles de différentes couleurs, & font à chaque ficelle le nombre de nœuds nécessaire pour exprimer leurs idées. Pourquoi ces ficelles de couleurs différentes ? ne seroit-ce pas que les nœuds d'une ficelle expriment des nombres différents de ceux qui sont exprimés par les nœuds d'une autre, & que chaque nœud a sa valeur déterminée ? Ceux de la ficelle blanche, par exemple, pourroient être des unités ; les nœuds de la rouge, signifieroient des dizaines ; à la bleue seroient des centaines & ainsi des autres. L'Arith-

métique.

métique
avec d
gueur
gnes,
des Sa
culs au
petites
enfilés
coquil
Parmi
Ma
suppo
que p
le cas
de vin
d'affir
delà.

En
gers &
mémo
des ho
fendu
leur ca
clure
au-del

M.
dité d
pas sç
avoie
étoit s
lent p
C'est
nourr
les pl
condu
de cet

(*)
[**]
To

métique palpable de M. Anderson, qu'il exerçoit avec des épingles de différentes grosseur & longueur, fichées dans une table, sur différentes lignes, étoit une Arithmétique dans le goût de celle des Sauvages. Les Apalachites faisoient leurs calculs au moyen de petits coquillages noirs ou de petites parties détachées des uns & des autres, enfilés comme des grains de pate-notres; & ces coquillages leur tenoient aussi lieu de monnoye. Parmi nous on calcule bien avec des Jettons.

Mais sans entrer dans le détail des différentes suppositions de cette espece, on ne sauroit nier que puisque les naturels de l'Amérique sont dans le cas de faire des calculs dût. ruinés fort au-dessus de vingt, & qu'ils les font en effet, on a eu tort d'assurer qu'ils ne sauroient pousser le leur au-delà.

En France & dans d'autres pays, les Boulangers & Bouchers, emploient dans leur calcul mémorial, la méthode des Sauvages, en faisant des hoches ou crans de trois sortes, sur un bâton fendu. Avec le secours de ces crans ils pousseroient leur calcul à des millions. Auroit-on raison de conclure de leur usage, qu'ils ne sauroient compter au-delà de vingt?

M. de P. (*) trouve une autre preuve de stupidité dans les Américains, en ce qu'ils n'ont pas sçu faire usage du fer forgé, & ils n'en avoient point; & celui de la monnoie, qui leur étoit si inutile, qu'actuellement encore ils ne veulent presque pas toucher les métaux monnoyés. C'est, disent-ils, un serpent que les Européens nourrissent dans leur sein; qui empoisonne tous les plaisir, leur ronge le cœur peu à peu, & les conduit promptement au tombeau (**). Il s'en suit de cette preuve, dit M. de P. que les peuples du

(*) Tom. II, pag. 157.

[**] Atlas historique de Guedeville. Tom. VI. p. 8.

nouveau Monde sont inférieurs en sagacité & en industrie aux nations les plus grossières de notre Continent.

Lorsqu'il s'exprimoit ainsi , avoit-il fait réflexion que la terre leur fournissant d'elle-même les grains & les fruits , & la chasse les animaux pour se nourrir & se vêtir , la monnoye leur étoit plus que superflue ; puisqu'elle n'a qu'une valeur arbitraire ; qu'elle n'a été imaginée que comme un moyen pour faciliter l'échange , dans les pays où le tien & le mien causent tant de désordres , où les hommes sacrifient à l'ambition & à la fortune jusqu'à leur propre repos ; où la soif des richesses altère jusqu'à ceux qui sont préposés pour maintenir l'ordre dans la société ; leur ferme les yeux sur le crime , & leur fait voir des fautes dignes de punition dans l'innocence même. Le non usage de la monnoye met les Américains au niveau des Circassiens & des Tartares , qui les avoisinent. Allez chez eux , vous les trouverez vêtus de peaux , buvant le lait aigri de leurs juments ou de l'eau pure , vivant de fruits & de la chair des animaux qu'ils tuent à la chasse. Il vous donnent le couvert & tout ce qu'ils ont du cœur le plus généreux , & sans rétribution. Ils se donnent mutuellement les choses qui leur sont plaisir , ou dont ils ont besoin , sans faire usage de la monnoie. Si on leur fait présent de quelques bagatelles , ils les reçoivent avec actions de grace ; & si vous leur donnez de l'or ou de l'argent monnoyé , ils ne l'acceptent pas à titre de monnoie , & les employent à faire des crochets ou des agraphes (*). En conclura-t-on que les Tartares & les Circassiens sont les peuples les plus stupides de l'univers ?

Tous les Américains en général ont l'hospitalité en recommandation , autant que les Circassiens & les Tartares. Nous les admirons ; & avec notre ur-

(*) Vincent le Blanc , Carpin , & la Motraye.

banité
de, ne
admir
viend
& auf
laisse
point
est po
du no
comm
titre f

Dès
être a
préve
avec r
faire
les de
est du
sens l
à leur
Bresil
qu'au
Espa
noiss
d'un
nu p
duit
bien
le j
sorte
âge;
on l
voit
le le
mien
flatt

(*
suis

banité prétendue , dont nous faisons tant de parade , nous nous contentons malheureusement de les admirer. S'ils avoient l'usage de la monnoie , ils deviendroient peut-être aussi intéressés , aussi avares , & aussi peu généreux que nos Européens. Ne nous laissons donc pas aveugler par l'amour-propre , au point de traiter de stupides , ceux dont la conduite est pour nous un objet d'admiration. Si les peuples du nouveau Continent méritent d'être regardés comme des idiots pour agir comme ils le font , quel titre faut-il nous donner ?

Dès qu'on n'est pas ennemi déclaré , on peut être assuré d'être accueilli des Américains avec une prévenance & une courtoisie dont la comparaison avec notre empressement intéressé , devoit nous faire rougir. En vain se présenteroit-on à eux sous les dehors de la bienveillance & de l'amitié , si l'on est du nombre des ennemis. La perfection de leurs sens les garantit des pièges que l'on pourroit tendre à leur bonne foi. On assure que les Péruviens , les Brésiliens & ceux du Canada ont l'odorat si fin , qu'au flair ils distinguent un François d'avec un Espagnol & d'avec un Anglois. Les Caraïbes connoissent un François à sa voie , & le distinguent d'un Anglois & d'un Hollandois. Etes-vous reconnu pour ami , on vous aborde , (*) on vous conduit au *Carbet* , chacun s'empresse de vous faire la bien venue. Le vieillard complimente le vieillard ; le jeune homme & la jeune fille font toutes sortes de caresses aux hôtes de leur sexe & de leur âge ; dans l'air & le maintien de toute la troupe on lit clairement la satisfaction qu'ils ont de vous voir. Ils vous demandent votre nom & vous disent le leur. En témoignage d'affection , ils se nomment eux-mêmes du nom de leur hôte , on les flatte beaucoup , quand on se nomme du leur.

(*) Histoire naturelle des Isles Antilles , p. 458 & suiv.

Leur mémoire est si heureuse à retenir les noms des amis qui les ont visités, qu'au bout de dix ans ils s'en souviennent même sans équivoque, & récitent quelques circonstances de ce qui s'est passé de remarquable dans leur dernière entrevue. Si vous leur aviez fait alors quelque présent, ils vous le rappelleront : & s'il étoit de nature à être conservé, ils vous le montreront en témoignage de gratitude & de reconnoissance.

Parmi les Caraïbes il y a toujours dans leur Carbet (lieu d'assemblée) un *Niouakaiti* ou Sauvage chargé d'accueillir, de recevoir les passants, de donner avis de leur arrivée.

Où Mr. de P. a-t-il donc pris que les Américains manquent absolument de mémoire, & qu'aucune passion n'est capable d'émouvoir leur âme ?

Je laisse aux gens sages à comparer nos auberges avec les carbets, & la conduite des Européens à cet égard, avec celle des peuples de l'Amérique. Dans celle-ci je trouve les sentiments d'un cœur humain, généreux, ceux de la véritable noblesse. Dans la nôtre je n'en vois que l'image grossière, avilie ou par la vanité, ou par la cupidité. Crainte d'augmenter notre honte en présentant à nos yeux des objets de comparaison, qui ne seroient pas à notre avantage, à nous, qui nous piquons si mal à propos de raisonner & d'agir philosophiquement, je n'entrerai pas dans le détail de la réception que les peuples du nouveau monde font à leurs hôtes. D'ailleurs le cérémonial varie un peu suivant les Nations. Mais tous vous servent à manger & à boire ce qu'ils ont de meilleur, & vous entretiennent le plus gayement qu'ils peuvent, tout le temps que vous restez avec eux. Ils vous sollicitent, ils vous pressent amicalement, & vous les désobligeriez, de ne pas emporter ce qui reste après que votre appétit a été satisfait.

Cet usage me rappelle celui de quelques Nations de notre Continent. Les Turcs remplissent leur mouchoir & quelquefois les manches de

leir
repas
eux.
la vi
à leu
dom
qui f
N
parm
trod
ries
pas
chez
Che
P
Con
men
fir ;
vifa
n'es
de le
fom
qu'i
les a
& l
qu'
en c
les
jou
fen
de
con
de
rét
roi
pid

leur robe des morceaux de viande, & de pain du repas qu'on leur a servi & les emportent chez eux: (*) Les grands Tartares ne pouvant achever la viande qui leur a été présentée, donnent le reste à leurs domestiques. (**) Parmi les Chinois, les domestiques du convié emportent chez lui les mets qui sont restés sur la table.

Notre avarice introduira, sans doute, cet usage parmi nous. La sensualité des Dames l'a déjà introduit en plusieurs endroits, à l'égard des sucreries & des autres friandises du dessert. Encore un pas nous voilà Turcs, Chinois & Tartares. Mais chez les Américains la générosité en est le principe. Chez nous quel est-il? je le laisse à deviner.

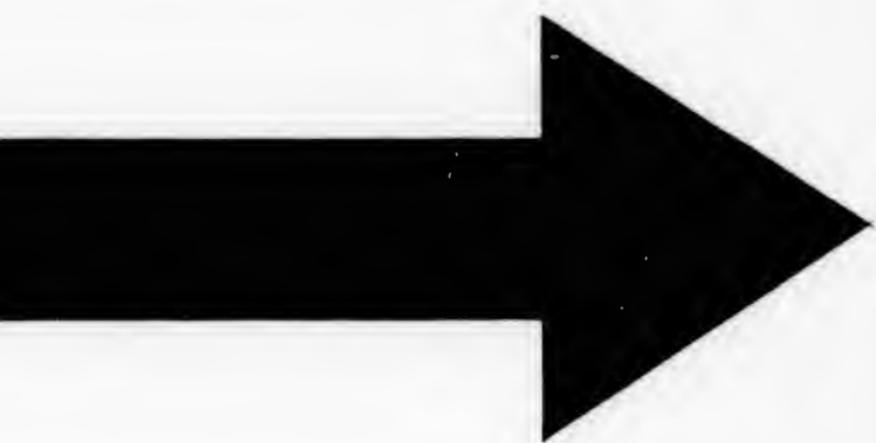
Plus vous restez chez les peuples du nouveau Continent que vous visitez, plus leur plaisir augmente. A votre départ le chagrin succède au plaisir; la tristesse de leur cœur est peinte sur leur visage. Lorsqu'après bien des sollicitations, ils n'espèrent plus pouvoir vous retenir, la sincérité de leurs discours est scellée par les effets; ils vous font des présents de fruits & des autres choses qu'ils ont à leur disposition. Tacite dit (***) que les anciens Allemands régaloient les Européens, & leur faisoient quelques libéralités; mais il ajoute, qu'ils exigeoient aussi quelque chose de leur part: en cela bien moins généreux & moins nobles que les peuples de l'Amérique: les Allemands d'aujourd'hui, & beaucoup d'autres, ne me paroissent gueres disposés à condamner la conduite de leurs ancêtres. De combien de vertus; de combien de grands sentiments d'humanité bannis de notre Continent par l'ambition & le vil intérêt, les Nations qui se disent civilisées, ne trouveroient-elles pas les modèles chez ces prétendus stupides Américains? un Sauvage n'a-t-il pas réussi à

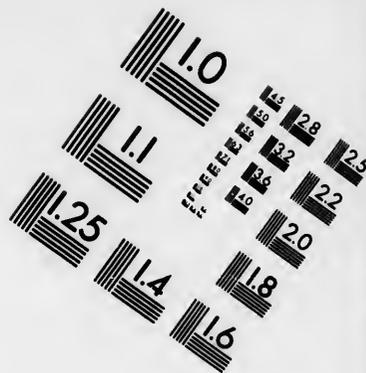
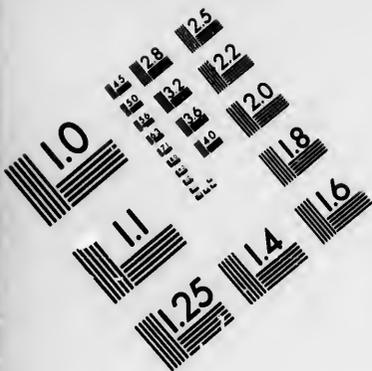
(*) Buchequins, Liv. IV.

(**) Rebrugis, Voyage de Tartarie.

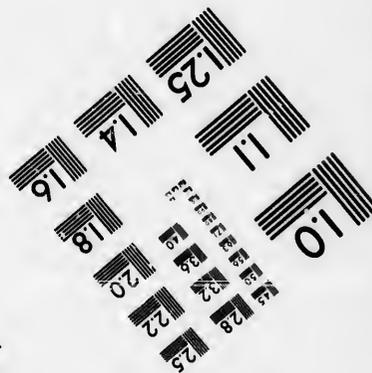
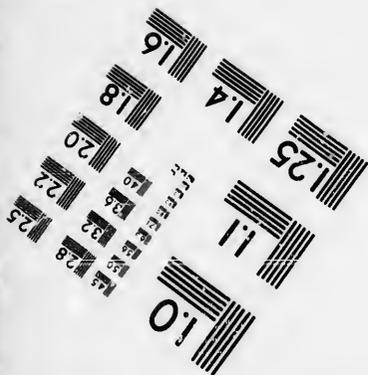
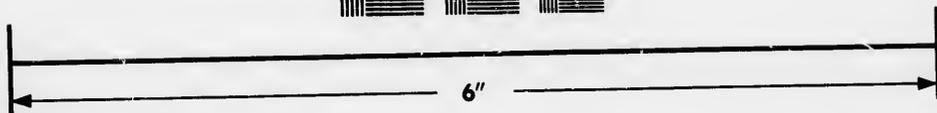
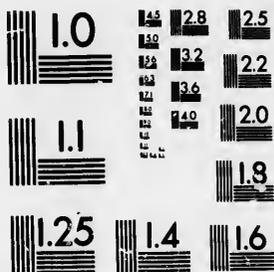
(***) Livre des mœurs des anciens Allemands.







**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N. Y. 14580
(716) 872-4503

1.5
1.8
2.0
2.2
2.5
2.8
3.2
3.6
4.0

1.0
1.2
1.5
1.8
2.0

la chasse, ses camarades le secourent, même font en être priés. Si son fusil se creve, se brisé, chacun s'empresse à lui en procurer un autre. Si ses enfants sont tués ou pris par les ennemis, on lui donne autant d'esclaves qu'il en a besoin pour le faire subsister. Ils ne se querellent, ni ne se voient, & ne médissent jamais les uns des autres. S'ils ne font pas des sciences & des arts, tout le cas que nous en faisons, c'est qu'ils prétendent que leur contentement d'esprit surpasse de beaucoup notre luxe & nos richesses, & que toutes nos sciences ne valent pas une tranquillité parfaite.

Chez nous les Architectes s'étudient à faire des édifices superbes, & si solides en apparence, qu'ils semblent vouloir braver les siècles & faire disputer la durée de leurs ouvrages avec celle du Monde. Les Chinois nous taxent en conséquence, de vanité & d'orgueil, & les Américains nous taxent de folie. Ils ne mesurent la durée de leurs logements qu'à la brièveté de leur vie, & la distribution sur leurs besoins. La raison qui les détermine aussi à ne pas construire des maisons belles & solides dans le goût des nôtres, est quand la place leur déplaît, ils en changent, soit pour respirer un autre air, soit pour d'autres motifs; tel que celui de la mort de quelqu'un; parce qu'alors ils la regardent comme infectée de maladie.

Presque tous nos autres arts sont les enfants d'un luxe qu'ils méprisent, ou de nos besoins qu'ils ignorent; aussi disent-ils que nous prenons perpétuellement le change sur la véritable idée que nous devons avoir des hommes & des choses. Chez vous, ajoutent-ils, on mesure son estime sur le brillant des habits & sur les titres d'un homme, parce qu'on les suppose accompagnés de beaucoup d'or & d'argent. Parmi nous, pour être homme il faut avoir le talent de bien courir, de chasser, de pêcher, tirer adroitement une flèche ou un coup de fusil, conduire un canot, savoir faire la guerre, connoître parfaitement les forêts, vivre de peu, construire

des canots
bois sans
ses flèches

On
clure
les arts
chefon
son hi
dans le
vent b
même
choses
Conda
en effe
pont t
dague
d'Apu
de mor
& d'u
taillé à
à une
tant d
pierres
vingt-
profon
de pa
pont
d'envi
traver
Mules
me ou
Conda
sent un
ges. M
à sept
circule
Cusco
Aujou
nant q
oe. qui

des cabanes, & savoir faire cent lieues dans les bois sans autre guide ni provisions que son arc & ses flèches.

On auroit cependant tort avec M. de P. d'en conclure que les Américains manquent de génie pour les arts & les sciences. Ce que le Chevalier de Rochefort dit des Apalachites & des Caraïbes dans son histoire des Antilles, & ce que nous lisons dans les relations du Mexique & du Pérou prouvent bien clairement le contraire : ils pourroient même nous disputer l'avantage sur beaucoup de choses ; j'en appelle au témoignage de Mr. de la Condamine que j'ai déjà cité à ce sujet. Je ne scis en effet si nous oserions entreprendre de faire un pont tel que celui qu'ils ont construit auprès d'Andaguelais, connu sous le nom du fameux pont d'*Apurina*. Il s'étend en longueur sur une coupure de montagne d'environ cent-vingt brasses de large, & d'une profondeur affreuse, que la nature a taillé à plomb dans le roc, pour ouvrir un passage à une rivière. Cette rivière roule ses eaux avec tant d'impétuosité, qu'elle entraîne de fort grosses pierres ; & qu'on ne peut la traverser à gué qu'à vingt-cinq, ou trente lieues de là. La largeur & la profondeur de cette breche, jointe à la nécessité de passer dans cet endroit, ont fait inventer un pont de cordes, faites d'écorces d'arbres, large d'environ six pieds. Ces cordes sont entrelacées de traverses de bois. On passe dessus même avec des Mules chargées ; non sans crainte à la vérité, comme on peut le voir dans les relations de M. de la Condamine & de Frézier ; car vers le milieu on sent un balancement capable de causer des vertiges. Mais comme il faudroit faire un détour de six à sept journées, pour passer ailleurs ; tout ce qui circule de denrées & de marchandises de Lima à Cusco, & dans le haut Pérou, passe dessus ce pont. Aujourd'hui le Roi d'Espagne l'entretient, moyennant quatre réaux qu'il exige de chaque charge ; ce qui lui produit des sommes considérables.

Comment M. de P. accordera-t-il la mal-adresse, dont il taxe tous les peuples de l'Amérique avec l'admiration que leurs ouvrages excitent dans l'esprit des personnes même accoutumées à voir les plus belles choses ? Voyez les hamacs, les paniers de jonc, teints de diverses couleurs, les tableaux de plumes des Mexicains, les sièges, les tables de bois poli des Caraïbes, leurs arcs, leurs flèches, & leurs carquois; les vases pour boire & pour manger, peints & enjolivés de mille grotesques; les broderies en or & argent faites par les Indiens du Chili, les ciselures des Péruviens. Nous considérons toujours ces choses avec un nouveau plaisir; nous admirons la beauté de ces vases, la délicatesse, la légèreté de leurs arcs & de leurs flèches, l'adresse à y ajouter des plumes & des cailloux travaillés avec un poli admirable, les incrustations d'os de poissons, & de différents bois distribués avec goût sur leurs carquois, & dont les couleurs sont ménagées, & disposées de manière, que leur symétrie même nous charme & nous ravit. Ou nous sommes de grands sots, plus stupides que ces Américains; ou Mr. de P. a grand tort de les traiter de gens hébétés.

Avant qu'ils eussent communication avec les Européens, ils creusoient le bois, & faisoient tous leurs ouvrages avec des pierres dures aiguës, & emmanchées à peu près comme le sont nos haches & nos outils: le travail étoit long & pénible; mais ils venoient à bout de faire sans nos outils d'acier ce que nos ouvriers les plus habiles ont bien de la peine à faire avec les leurs. Depuis qu'on leur en a donné, ils en font usage sans avoir appris à s'en servir, de manière cependant à nous convaincre de leur aptitude, & de quoi ils seroient capables dans les arts, s'ils étoient instruits par de bons maîtres. (*) Le Chevalier de Rochefort & Bristock, ne

[*] Histoire naturelle des Antilles, pag 454.

sont pas
d'industrie
M. de la
termes,
M. de P.
» Le dé
» dit ce S
» sement
» industr
» soins ..
» & à les
» de pier
» suppos
» creuser
» l'épaiss
» l'art, &
» cier. A
» ner con
» avec de
» telles q
» beaux,
» équerr
» d'or &
» petits
» perles
» voient
» preuve
» ces be
» ai mên
» d'une
» d'un g
» Il p
» de ces
» la ma
» pas en
» conser

(*) M.
Pérou.
746.

sont pas les seuls qui rendent témoignage à l'industrie des peuples de l'Amérique. J'ai déjà cité M. de la Condamine & je rapporterai encore ici ses termes, parce que cet Auteur ne sera pas suspect à M. de P.

» Le défaut de fer & d'acier les a souvent arrêté,
» dit ce Savant, (*) quelquefois ils ont heureu-
» sement surmonté ces obstacles. Mais souvent leur
» industrie s'est arrêtée, où finissoient leurs be-
» soins Ils ont réussi à fondre l'or & l'argent,
» & à les jeter en moule... Le plus habile tailleur
» de pierre d'Europe, quel qu'adresse qu'on lui
» suppose, seroit sans doute fort embarrassé à
» creuser ainsi un canal courbe & régulier, dans
» l'épaisseur d'un granit, avec tous les secours de
» l'art, & les meilleurs instruments de fer & d'a-
» cier. A plus forte raison sera-t-il difficile d'imagi-
» ner comment les anciens Péruviens ont pu réussir
» avec des haches de pierres dures, ou de cuivre,
» telles qu'on en trouve dans leurs anciens tom-
» beaux, ou avec d'autres outils équivalents, sans
» équerre ni compas les vases & la vaisselle
» d'or & d'argent, les habillements couverts de
» petits grains d'or plus fin que la semence de
» perles, & dont les Orfèvres de Séville ne pou-
» voient concevoir le travail, sont une grande
» preuve de leur industrie. J'ai vû plusieurs de
» ces beaux vases, ajoute le même Auteur, j'en
» ai même encore quelques-uns entre les mains,
» d'une grande délicatesse; & je regrette la perte
» d'un grand nombre d'autres.

» Il paroît par l'usage que les Espagnols ont fait
» de ces richesses, qu'ils estimoient beaucoup plus
» la matière que l'ouvrage. Il ne faut cependant
» pas en conclure, qu'aucun ne méritât d'être
» conservé: quelques morceaux précieux par leur

(*) Mémoires sur quelques anciens monuments du Pérou. Dans les Mémoires de cette Académie de

» matière, échappés depuis deux siècles au danger
 » de changer de forme par l'ignorance & l'avidité
 » des propriétaires, peuvent servir de preuve & de
 » monument, sinon de l'habileté des Indiens dans
 » la sculpture, du moins d'une *rare industrie*, par
 » laquelle ils ont suppléé aux machines & aux ou-
 » tils.

» Dans mon voyage de Lima, continue M. de
 » la Condamine, j'avois fait acquisition de diver-
 » ses petites idoles d'or & d'argent, & d'un vase
 » cylindrique de même métal, de huit à neuf pou-
 » ces de haut, & de plus de trois de large, avec
 » des masques ciselés en relief. A en juger par ces
 » ouvrages, les Péruviens n'avoient pas fait de
 » grands progrès dans le dessein; celui de ces pié-
 » ces étoit grossier, & peu correct, mais l'adresse
 » de l'ouvrier y brilloit par la délicatesse du travail.
 » Ce vase étoit sur-tout singulier par son peu d'é-
 » paisseur. Ce ne peut être la rareté de l'argent,
 » qui y avoit fait épargner la matière; il étoit aussi
 » mince que deux feuilles de papier collées ensem-
 » ble; & les côtés du vase étoient entés d'équerre sur
 » le fond à vive arrête, sans aucun vestige de sou-
 » dure.

» J'ai saisi l'occasion de faire voir le prix de cette
 » antiquité à ceux entre les mains de qui ce vase
 » peut être tombé; le peu de poids de la matière
 » pouvant avoir préservé le vase de la fonte. »

Sur ce que M. de la Condamine avoit vû, il fut
 moins incrédule que M. de P., & paroît croire
 avec Pietro Ciéca, que les Péruviens savoient très-
 bien imiter en or de relief, les plantes, sur-tout
 celles qui croissent sur les murailles, & qu'ils les
 y plaçoient avec tant d'art, qu'elles sembloient y
 avoir pris naissance. Sans doute, conclut M. de la
 Condamine, que les Péruviens les jettoient au
 moule, ainsi que les figures de Lapins, de Souris,
 de Lézards, de Serpens, de Papillons, &c. dont
 parlent les Historiens.

Ces vases, ces figures ornent aujourd'hui les ca-

binets des
 Video dan
 or & en a
 dont nos
 neur. Don
 de cette es
 de cette e
 piaftres. &
 plus riche

Pour p
 prévaloir
 que & de
 plait de re
 de quelqu
 à canon p
 & les a po
 vû une m
 d'une Dan
 beaucoup
 les tabac
 fruit se.
 bac, & ne
 la travers
 d'une Na
 feu un ho
 nettes? C
 & à Lond
 étonné le
 aller. les
 l'Europe
 effets, d'
 que! ques
 parce qu
 Sur qu
 son para
 Continen
 Européa

binets des Curieux de l'Europe. J'ai vû à Montevideo dans le Paraguai, des ouvrages brodés en or & en argent par les mains des Indiens du Chili, dont nos plus habiles Brodeurs se feroient honneur. Don Joachin Joseph de Viana, Gouverneur de cette espece de Ville-là, nous montra un *Puncho* de cette espece, qu'il nous dit avoir payé mille piastres. & nous assura qu'on y en travailloit de plus riches & de plus beaux.

Pour prouver sa thèse, M. de P. oseroit-il se prévaloir de la simplicité des peuples de l'Amérique & de quelques-uns de leurs usages, qu'il nous plaît de regarder comme bizarres? si la simplicité de quelques Caraïbes leur a fait penser que la poudre à canon pouvoit être la graine de quelque plante, & les a poussés à en demander pour en semer, on a vû une marchande de St. Malo, correspondante d'une Dame de la Martinique, lui mander de semer beaucoup de Caret (écaille de tortue, dont on fait les tabatieres & autres ouvrages,) parce que ce fruit se vendoit beaucoup plus cher que le tabac, & ne se pourrissoit pas dans le vaisseau pendant la traversée. (*) N'avons-nous pas vû des Magistrats d'une Nation Européane, vouloir condamner au feu un homme, pour avoir fait danser des Marionnettes? Comus, le célèbre Comus, si connu à Paris & à Londres par des expériences physiques, qui ont étonné les Savants, n'oseroit encore aujourd'hui aller les faire chez les Nations méridionales de l'Europe, dans la crainte d'éprouver les funestes effets d'un Enthousiasme inquisitorial; ni chez quelques Peuples de l'Allemagne, même savante, parce qu'il redouterait les suites de leur admiration.

Sur quoi donc M. de P. se fonde-t-il pour établir son paradoxe, que tous les peuples du nouveau Continent sont inférieurs en tout au moindre des Européens? nous avons vû qu'en général les Amé-

(*) Histoire des Antilles.

ricains loin d'être une race d'hommes dégradée & dégénérée de la nature humaine, ont tout ce qui caractérise la perfection; belle taille, corps bien proportionné, aucun bossu, tortu, aveugle, muet ou affecté d'autres infirmités, si communes dans notre Continent; une santé ferme, vigoureuse, une vie qui passe ordinairement les bornes de la nôtre; un esprit sain, instruit; éclairé & guidé par une philosophie vraiment naturelle, & non Tubordonnée comme la nôtre, aux préjugés de l'éducation; une ame noble, courageuse, un cœur généreux, obligeant: que faut-il donc de plus à M. de P. pour être véritablement homme? aussi ces hommes qu'une vanité si mal fondée, fait traiter d'idiots, fissent que le titre de *Sauvages* dont nous les gratifions, nous conviendrait mieux qu'à eux, puisqu'en effet nos actions sont contraires à l'humanité, ou du moins à la sagesse qui devrait être le guide des hommes, qui se piquent d'être plus éclairés qu'eux.

Belle leçon dictée par les lumières de la pure raison, plus saine dans ces habitants de vastes forêts, ou de pays abandonnés à la Nature, que dans l'enceinte tumultueuse de nos Villes, où les passions autorisées obscurcissent la raison; & où la société est plus dangereuse que le séjour des déserts & des bois; où nos sciences n'ont encore pu nous procurer le bonheur d'une vie tranquille, où nos besoins se multiplient dans notre abondance même; & où cette abondance ne sert qu'à nous rendre pauvres & plus malheureux.

J'avoue que nous sommes faits les uns pour les autres; & que de cette dépendance mutuelle résulte tout l'avantage de la société. Mais la première intention de cette union, ou Contrat Social, a été d'obliger tous les contractants à se prêter des secours mutuels, & non de laisser tout usurper aux uns; de les autoriser même dans leurs usurpations, & de laisser manquer de tout aux autres.

Les Sauvages Américains sentent trop bien ce

que c'est qu'
des principes
sens. La pl
point seuls
mes qui leu
avoir avec
inférieurs a
leurs besoin
mœurs de c
tres. Plus l
peu les qu
roissent co
la Nature
coutumés
sans nous
réflexion c
ses idées d
par une éd

En effet
ces Royau
font aux y
& ceux qu
que leurs r
qu'a excite
guerres cru
truction
font une
te; source
la peste d

Ne vau
notre Cor
la même i
ges? ne se
d'avoir lan
traillies de
former le
sacrifiés à
ne trouve
che, av

que c'est que l'homme pour se conduire suivant des principes qui heurtent ainsi la raison & le bon sens. La plupart au moins d'entr'eux ne vivent point seuls; mais contents du commerce des hommes qui leur ressemblent, ils n'en veulent point avoir avec ceux qui les regardent comme très-inférieurs à eux. Prompts à se secourir dans tous leurs besoins, ils refusent d'adopter les loix & les mœurs de ceux qui croient ne devoir rien aux autres. Plus leurs mœurs sont éloignées de celles des peuples que nous appellons civilisés, plus elles paroissent conformes à la loi primitive, gravée par la Nature dans le cœur de tous les hommes. Accoutumés au jouc sous lequel nous succombons sans nous en appercevoir, nous ne faisons pas réflexion que nous substituons à cette loi les fausses idées d'une raison enchaînée, & corrompue par une éducation vicieuse.

En effet, que sont aux yeux d'un vrai Philosophe ces Royaumes si florissans, & si riches? ce qu'ils sont aux yeux des Sauvages; des objets de mépris, & ceux qui les composent, des objets de pitié: parce que leurs richesses, & leur splendeur, ne servent qu'à exciter l'envie d'un voisin ambitieux, & des guerres cruelles dans le sein des Etats, pour la destruction de l'humanité: parce que ces richesses sont une pomme de discorde toujours présente, sources de querelles & de divisions, qui sont la peste de la Société.

Ne vaudroit-il pas mieux que les habitants de notre Continent eussent eu dans tous les temps, la même idée de l'or, qu'en ont encore les Sauvages? ne seroit-il pas plus avantageux pour nous, d'avoir laissé l'or & l'argent enterrés dans les entrailles de la terre, que de les en avoir tirés, pour former le tombeau de tant de milliers d'hommes, sacrifiés à la cupidité de leurs semblables, & pour ne trouver, au lieu du bonheur que l'on y cherche, avec tant de peines & de soucis, que la

700 *Dissertation sur l'Amérique.*
Source funeste des maux dont nous sommes
inondés?

Qu'on ne s'imagine pas que ces raisonnemens soient un jeu d'esprit, ou le fruit d'une imagination échauffée. C'est le langage même, les sentimens des Sauvages, que divers Auteurs célèbres rapportent dans leurs relations, comme ayant entendu tenir ces discours aux différens peuples du nouveau Continent, avec lesquels ils ont vécu. Ils sont d'autant moins suspects de partialité à cet égard, qu'ils ont rapporté avec la même franchise, ce qu'ils y ont remarqué de répréhensible, comme ce qu'ils y ont trouvé de louable. Si l'on peut reprocher quelque chose à ces Voyageurs, c'est d'avoir observé certains usages avec les yeux d'un préjugé national; de les avoir conséquemment regardés comme bizarres & ridicules, faute de les avoir comparés avec les nôtres, ou d'avoir assez réfléchi sur les motifs qui ont pu les faire introduire. On les a qualifié de travers d'esprit; mais voyons si nous pensons mieux que les Américains. On pourra en juger sur le parallèle de leurs mœurs & de leur caractère avec ceux des Nations Européennes, & par la comparaison de quelques-uns de leurs usages avec les nôtres.

Doués par la Nature d'une ame noble, d'un cœur généreux & de cet esprit calme, qui voit les objets sans se passionner, & qui donne aux choses leur juste valeur, les peuples du nouveau Monde sont bienfaisans, officieux, prévenans, rendant aux Européens amis, comme à ceux de leurs Nations, tous les services qui dépendent d'eux, sans attendre même qu'on les en prie. Ils ne se croient pas aisément offensés ni injuriés. Dès qu'un homme n'est pas reconnu d'eux pour ennemi, ils ne soupçonnent même pas qu'il ait envie de leur nuire. Mais quand on a abusé de leur bonne foi, qu'on les paye d'ingratitude, & qu'ils se croient réellement offensés, ils ne pardonnent

jamais &
peut aller
décidé po
pousse q
phages.

On a v
laquelle i
qui les a
fiance les
que pour
nissent le
riture.

La mé
grands T
tes ni fen
de leurs
comment
pour em
& presqu
Contents
due pauv
pas dans
neurs, de
laissent a
meil, fan
demain,
jours fan
la vie.

Que p
quelle id
tions mé
dent les
gion qu'i
tous les
incarnée
de celui-
bondanc

[*] Vo

jamais & poussent leur vengeance aussi loin qu'elle peut aller. Cette passion furieuse, & non le goût décidé pour la chair humaine, est le motif qui pousse quelques Nations à devenir Antropophages.

On a vû des Brésiliens mordre la pierre contre laquelle ils s'étoient heurtés, & mordre les flèches qui les avoient blessés. D'ailleurs vivant sans défiance les uns des autres, ils ne portent d'armes que pour la chasse des animaux, qui leur fournissent leurs vêtemens & une partie de leur nourriture.

La même confiance fait que comme chez les grands Tartares, (*) leurs maisons n'ont ni portes ni fenêtres closes. Libres de leurs volontés & de leurs actions, ils ont de la peine à concevoir comment un homme peut avoir assez d'autorité pour empêcher les autres de parler & d'agir, & presque de penser autrement qu'il ne lui plaît. Contents de peu, ils trouvent dans leur prétendue pauvreté ce bonheur que nous ne trouvons pas dans le luxe, les richesses & les titres d'honneurs, dont ils ignorent presque les noms. Ils se laissent aller tranquillement dans les bras du sommeil, sans souci & sans inquiétude pour le lendemain, & voient enfin arriver le terme de leurs jours sans crainte de la mort, & sans regret pour la vie.

Que penseroit un Sauvage des Européans, & quelle idée ne seroit-il pas fondé à avoir des Nations même de notre Continent, qui se prétendent les plus civilisées, si au milieu d'une Religion qu'il a fallu établir, pour leur persuader que tous les hommes sont freres, il voyoit la misere incarnée mendier un morceau de pain à la porte de celui-là même qui ne nage dans le luxe & l'abondance qu'à la faveur des flots de sueur du mi-

[*] Voyage de Carpin & de la Motraye.

féritable à qui il le refuse? s'il se voyoit toujours environné d'hommes armés, à qui l'honneur & le caprice seront à chaque instant un motif suffisant pour lui nuire; d'hommes qui vivent de manière à obliger de les conduire par des loix, qui, à la honte de l'humanité, les font regarder comme des brigands & des bêtes féroces, contre lesquels il faut toujours être en garde.

Avons-nous donc bonne grace de reprocher la férocité à quelques Peuples du nouveau Monde? agissent-ils plus cruellement que les Espagnols ne l'ont fait à leur égard? Que diroient ces prétendus Sauvages, s'ils voyoient des Anglais blessés & vaincus à Fontenoy, égratigner, mordre de rage les Français, qui s'empressoient à étancher le sang de leurs blessures, à verser du baume dans leurs plaies, & à leur donner tous les secours d'une humanité bienfaisante? y a-t'il rien de plus cruel que le soldat Européen? je rougierois d'en rapporter les actes de cruautés & de féclérateffe. Tirons le rideau sur des paralleles si odieux, & passons à d'autres objets, qui ne seront capables que d'exciter le rire des Démocrites de nos jours.

On l'a dit, & on le dira long-tems: la moitié du monde se moque réciproquement de l'autre. On se passionne aisément pour les usages, comme pour les sentimens que l'on a adoptés; & rien ne nous plaît qu'autant qu'il a plus de conformité avec notre façon de penser & d'agir. Les Européens dont les climats qu'ils habitent, ne leur ont pas permis de se passer de vêtemens, blâment les peuples de l'Amérique qui vont nuds, parce que les habits leur seroient plus à charge qu'avantageux.

La plupart des Sauvages se peignent le corps d'une façon, qui nous paroît ridicule & bizarre, quelques-uns d'une seule couleur, d'autres y emploient le rouge, le noir, le blanc, le bleu, le jaune, & représentent sur leurs corps diverses

figures

figures d'
d'une et
font sou
compart
non-seu
ces onct
rendent
raison de
dant, sa
Continen
longues
couleurs
raison. C
tous nos
rure, pe
comme
se rappr
qu'il est
rentes co
d'insecte
que ceux

En se
trouvent
pour la co
Européan
pour se fa
du corps
motifs &
défauts ou
l'âge: ce
véritable.

Les Am
que les Cl
de jus d'a

La plûp
teignent l
humecten
le plus ar
Au contra
magne &

Tome I

figures de fleurs & d'animaux : d'autres s'oignent d'une espèce de colle gommeuse, sur laquelle ils font soufler du duvet de diverses couleurs, par des compartimens. Ils trouvent cet usage admirable, non-seulement à titre de beauté, mais parce que ces onctions les garantissent des insectes, les rendent plus souples, & plus agiles : ils ont donc raison de le faire. Nous nous en moquons cependant, sans faire réflexion qu'on voit dans notre Continent, des Pèlerins Turcs vêtus de robes longues, faites d'un millier de piéces de toutes couleurs ; sans pouvoir en apporter une bonne raison. On voit des hommes & des femmes dans tous nos pays, trouver de la beauté dans leur parure, porter sur la tête des aigrettes de plumes, comme les Sauvages, & contraints de se vêtir, se rapprocher du goût des Américains, autant qu'il est possible, par des habits rayés de différentes couleurs, peints de fleurs, de papillons, d'insectes, distribués souvent aussi bizarrement que ceux des Sauvages.

En se peignant ainsi la peau, les Indiens y trouvent un avantage réel, dicté par la Nature, pour la conservation de leur existence ; mais nos Européennes en employant le blanc & le rouge pour se farder le visage, la gorge, & les parties du corps qu'elles portent nues, n'ont d'autres motifs & d'autres intentions que de cacher des défauts ou reçus de la Nature, ou imprimés par l'âge : ce qui est une hypocrisie & une fourberie véritable.

Les Américains aiment les cheveux noirs, ainsi que les Chinois, & se les oignent d'onguents & de jus d'arbres pour leur donner cette couleur.

La plupart des Dames Espagnoles & Italiennes teignent les leurs, les parfument de souffre, les humectent d'eau seconde, les exposent au soleil le plus ardent, pour leur donner la couleur d'or. Au contraire en France, en Angleterre, en Allemagne & dans tous les pays du Nord, on voit

104. *Dissertation sur l'Amérique:*
des femmes s'arracher la moitié des sourcils, & peindre le reste en noir pour paroître plus belles, elles imitent en cela les Sauvageſſes, qui ſe font des cercles noirs autour des yeux avec du jus de pommes de *Junipa*.

Au reſte la mode de ſe peindre tout les corps ou quelques parties ſeulement, fut celle de tous les temps, de tous les pays. Le Prophète Jérémie l'a reproché aux Juifs, Tacite le dit des Allemandes, [*] Pline, [**] Hérodiens, [***] nous apprennent que certains peuples de la grande Bretagne, n'ayant l'uſage d'aucuns vêtements, ſe peignoient les corps de diverſes couleurs, & y reſentoient des figures d'animaux, d'où ils furent nommée *Pides*. Les Gots ſe rougiſſoient le viſage avec du cinabre; & les premiers Romains, ſi nous en croyons Pline [****] ſe peignoient de *Minium* les jours de triomphe. On l'a dit de Camille. Les jours de fêtes, on enluminoit auſſi le viſage de Jupiter. Les Européanes faiſoient de cette couleur le même cas qu'en font encore les Américains, & ſur-tout les Patagons. Les principaux d'Ethiopie s'en rougiſſoient tout le corps, & même les ſtatues de leurs Divinités.

En Amérique les Indiens portent des eſpèces de bonnets ou couronnes de plumes d'oiſeaux très-bien tiffues & arrangées avec goût: les femmes portent des aigrettes. En Europe les hommes ornent leurs chapeaux de plumets, & les femmes arborent auſſi des aigrettes, & entrelacent des fleurs naturelles ou artificielles dans leurs cheveux. Les Indiennes de l'Amérique ſe percent les oreilles & y mettent des pendants d'os ou de pierres de couleur travaillés & polis. Les Péruviennes & les Bréſiliennes en ont d'or pur d'une grandeur démeſurée, quelquefois décorés de pier-

[*] Livre des mœurs des anciens Allemands.

[**] Liv. 22, ch. 1.

[***] Vie de Severe.

[****] Liv. 33, ch. 7.

res fine
corail,
les imit
pandelo
pierres
machoi
auſſi de
ſemblab
corps,
preſque
& de pl
qu'elles
Nos Eu
goût &
elles les
portent
Quant
ce que
que Na
le capri
ricains
barbe,
On aſſu
poil de
ſent qu
des bou
taux de
plus gr
a celui
Les I
ſent co
la barbe
le plaiſ
barbe
doute u
hôte
raiſons
la perfe
Che

res fines ou de cristal, ou d'ambre jaune ou de corail, ainsi que les Apalachites. Nos Européanes les imitent encore à cet égard, en portant des pandeloques de perles, de diamants ou d'autres pierres, qui leur descendent jusqu'au bas de la mâchoire. Les Dames de notre Continent portent aussi des bracelets comme les Américaines; vraisemblablement elles se peindroient aussi tout le corps, comme les Caraïbes, les Brésilienues, presque tous les peuples du nouveau Continent & de plusieurs Cantons de l'Afrique, si le Climat qu'elles habitent leur permettoit de ne pas se vêtir. Nos Européanes se flattent cependant d'avoir du goût & de l'esprit: pourquoi donc mépriseroient-elles les Américaines, sur lesquelles elles ne l'emportent que par une plus grande envie de plaire? Quant aux autres usages; & aux idées relatives à ce que nous appellons agrément & beauté, chaque Nation les attache à diverses choses suivant le caprice, & le préjugé de l'éducation. Les Américains trouvent tant de difformité à nourrir leur barbe, qu'ils l'arrachent à mesure qu'elle croit. On assure même qu'ils ont le secret d'empêcher le poil de revenir, quand ils l'ont arraché. Ils pensent que la barbe ne convient bien qu'au menton des boucs & des chevres. Tous les peuples orientaux de notre Continent regarderoient comme la plus grande injure, & ne pardonneroient jamais à celui qui leur auroit coupé la barbe.

Les Européans occidentaux d'aujourd'hui pensent comme les Américains sur l'usage de porter la barbe; ils laissent aux militaires & aux cochers le plaisir de porter des moustaches & coupent la barbe le plus ras possible; pour se donner sans doute un air plus efféminé, tandis qu'ils auroient honte d'avoir le menton dénué de poil, pour des raisons que l'on fait. Ainsi varient les opinions sur la perfection & la beauté.

Chez les Maldivois plus un corps est velu, plus

il paroît beau. Ce seroit parmi nous, comme chez les peuples de l'Amérique, la beauté d'un Ours & non celle d'un homme. Par la même raison les Japonois, les Tartares, les Chinois, les Polonois, s'arrachent, ou se coupent presque tous les cheveux, pour n'en laisser croître qu'un toupet au sommet de la tête, tandis que les peuples occidentaux de l'Europe, non-seulement conservent leurs cheveux, mais en empruntent d'autrui, quand les leurs ne peuvent s'arranger à leur fantaisie.

De très-petits yeux font un trait de beauté chez les Tartares, ainsi qu'un nez extrêmement carré. Pour en relever l'éclat les femmes l'ouignent d'onguent noir. Les Guinois aiment aussi les nez écrasés & les grandes ongles. Les Calécutiens & les Malabares veulent des oreilles allongées jusques sur les épaules. Ne pouvant donner cette forme aux leurs, nos Dames Européanes y suppléent par d'énormes boucles d'oreilles. Elles aiment dans les hommes un nez aquilin, & les Européans aiment dans les femmes un petit nez retrouffé; ils ont leur raison pour cela.

Les Ethiopiens préfèrent les levres épaisses & saillantes, avec un teint de peau le plus noir. Les Nègres de la Mosambique aiment les dents aigues & pointues; i's employent même la lime pour se donner ce trait de beauté; tandis que les Maldivois les veulent larges & rouges, & mâchent continuellement du Bétel pour cet effet. Les Japonois n'estiment que les dents noires, & usent d'artifices pour les rendre telles, pendant que nous employons toute la science des Chirurgiens Dentistes pour donner à nos dents la plus grande blancheur.

Les Cumanois font consister la beauté de la tête à l'avoir allongée & aplatie par les deux côtés. Dès la naissance les meres la pressent à leurs enfants pour leur donner cette forme. Ils se lient les jambes au-dessus du mollet, & les serrent au-dessus de la cheville pour les faire enfler, parce

qu'ils les en exceptent fines & l

Chez Cantons mes d'av allongées nos Euro

Un pe l'avoir le pient au Les femm de faveu & décou milieu d couvrent & porte dent-ils.

Mais les femm ner des ne se r pour se moins se mine de tié de c

Je n'e de l'Euro de la pe loix, da l'on y r que de v détruire nous.

l'expéri vérité. nos jug on, le ner que ses réel

qu'ils les aiment grosses. Les Européans, si l'on en excepte les Espagnols, préfèrent les jambes fines & les mollets d'une grosseur proportionnée.

Chez quelque Aiatique, & dans plusieurs Cantons de l'Afrique, c'est une beauté aux femmes d'avoir des mammelles pendantes, & assez allongées pour être jettées par-dessus l'épaule, nos Européanes les trouveroient affreuses.

Un petit pied est admirable à la Chine; pour l'avoir le plus petit possible, les Chinoises s'estropient au point de ne pouvoir presque se soutenir. Les femmes Turques regardent comme une grande faveur de montrer seulement le bout du pied, & découvrent aisément leur gorge; pendant qu'au milieu d'elles, dans l'Isle de Chio, les femmes se couvrent exactement la gorge jusqu'au menton, & portent des jupons si courts qu'à peine descendent-ils jusqu'au genouil.

Mais si les Chinoises s'estropient les pieds, si les femmes Tartares s'écrasent le nez pour se donner des agréments & des appas, nos Européanes ne se mettent-elles pas le corps à la torture, pour se former une belle taille? à quoi néanmoins elles réussissent si mal, que si on les examine de près, on en trouvera au moins la moitié de contrefaites.

Je n'entrerai pas dans le détail des autres usages de l'Europe; le goût pour la beauté, & les idées de la perfection y dépendent comme ailleurs, des loix, du Climat & des principes de l'éducation que l'on y reçoit. Ce seroit entreprendre l'impossible que de vouloir fixer tant d'opinions différentes; de détruire des préjugés identifiés pour ainsi dire, avec nous. *Tot capita, tot sensus.* Ce proverbe dont l'expérience journalière prouve si clairement la vérité, devoit nous rendre plus circonspects dans nos jugemens sur les usages des Nations. La raison, le bon sens nous apprennent à ne condamner que ceux où l'humanité trouve des désavantages réels, qui tendent à sa destruction, ou ceux

dont la Nature a lieu de se plaindre. Hé parmi nous combien n'en trouve-t-on pas qui la heurtent de front ?

Dans la plupart des cantons du vaste Continent de l'Amérique les naturels du pays ont, suivant nous, des travers d'esprit, d'inclination & de conduite. Mais si nous étions assez dénués d'orgueil, assez dépouillés de prévention pour nous rendre justice, ne trouverions-nous pas, que très-souvent nous agissons plus mal, & raisonnons aussi peu conséquemment qu'eux ? des réflexions un peu moins intéressées de notre part, n'en seroient que plus philosophiques; nous verrions les objets dans leur véritable point de vue, & nous les estimierions ce qu'ils valent. Aveuglés par le préjugé, le nom seul de *Sauvage*, nous présente l'idée d'un homme dur, brutal, inhumain, & tel que Mr. de P. nous l'a dépeint d'après sa prévention. Mais s'il en avoit fait le portrait d'après nature, il nous l'auroit présenté comme un homme qui ne connoissant presque aucun excès, ne connoit presque aucune des maladies qui en sont une suite, & portent jusqu'à l'esprit la foiblesse qu'elles donnent au corps; comme un homme dont l'esprit sain, calme & tranquille, marche sûrement à la lueur du flambeau de la Nature, & rend son corps déjà bien constitué, fort, vigoureux, robuste; vivant de peu, mais vivant un siècle; parce que endurci de bonne heure au froid & au chaud, il n'est incommodé ni par les injures de l'air, ni par l'intempérie des saisons: comme un homme dont la vigueur du tempérament est le principe d'une constance & d'une fermeté d'ame à l'épreuve de tout; fermeté qu'il a plu à M. de P. de métamorphoser en indolence & en lâcheté, qui auroient leur source dans la dégradation physique de l'être des Américains.

Mais ces Sauvages incapables de s'élever dans la prospérité, comme de s'abattre dans l'adversité, sont parvenus naturellement à ce degré de Phi-

losophie
peu de f
çoivent t
quillité.
ricaine q
mis, il
Vient-on
ne vaut
demande
Pleins
inspire.
frappe
toujours
dre, soi
gue., on
répugne
pre exp
défaire.

Le B
nada, &
tres Pe
ments si
sous le
puisés

Mais
ligion,
qu'il ag
qu'on c
sans lin
trouver
tout.

Ces
ment d
vo ?
Les B
dans le
autrefo
sophie
Non

Philosophie, dont les Stoiciens se vantoient avec si peu de fondement. Ces Philosophes rustiques reçoivent tous les événements avec la même tranquillité. Qu'on annonce à un pere de famille Américaine que son fils s'est signalé contre les ennemis, il répondra simplement : *voilà qui va bien.* Vient-on lui dire : *vos enfants ont été tués ; cela ne vaut rien,* dira-t-il sans s'émouvoir, & sans demander comment la chose est arrivée.

Pleins de la droiture que la lumière naturelle inspire, ils goûtent ce qui est beau, ce qui frappe leur esprit ; mais ils ne saisissent pas toujours ce qu'on voudroit leur faire entendre, soit parce que ignorant le génie de leur langue, on le leur explique mal, soit parce qu'il répugne à des préjugés anciens, dont notre propre expérience prouve qu'il n'est pas aisé de se défaire.

Le Baron de la Hontan prête aux Indiens du Canada, & beaucoup d'Auteurs rapportent des autres Peuples du nouveau Monde, des raisonnements si justes & si abstraits sur l'Être souverain, sous le nom du *grand Esprit*, qu'on les diroit puisés dans les écrits des Philosophes.

Mais enfin quoiqu'ils n'ayent ni culte, ni religion, ils disent que ce grand esprit contient tout, qu'il agit en tout, que tout ce qu'on voit, tout ce qu'on connoît est lui, qu'il subsiste sans bornes, sans limites, sans figures ; ce qui fait qu'ils le trouvent en tout, & lui rendent hommage en tout.

Ces raisonnements que l'on trouve fréquemment dans le recueil des voyages de l'abbé Prevost, sont-ils ceux de gens hébétés & stupides ? Les Brachmanes des Indes raisonnent à peu près dans le même goût. Appollonius de Thyane fut autrefois chez eux, pour s'instruire de la Philosophie.

Non, je ne saurois me persuader que Mr. de P.

eût lu attentivement les Auteurs qui ont écrit sur le nouveau Continent, lorsqu'il nous en a tracé un portrait si différent de celui que j'en ai tiré. Comment n'y a-t-il pas vû que la Louisiane, la Virginie, &c. jouissent du plus-beau climat du monde; [*] que tout y vient dans une abondance étonnante; comme dans le Chili, même sans le secours d'une pénible industrie; que le divertissement seul des naturels du pays suffisoit pour suppléer à leurs besoins, lorsque la douce tranquillité dans laquelle ils passioient leurs jours, fut troublée par l'arrivée des Espagnols & des Anglois, qui apprirent à ces Peuples ce que peut l'avarice & la cupidité, & les firent passer de l'âge d'or à l'âge de fer? Il y auroit vû que la Nature n'a pas moins favorisé les hommes qui habitent ces beaux climats, puisqu'en général, ils sont droits & bien proportionnés, ont les bras & les jambes d'une tournure merveilleuse & n'ont pas la moindre imperfection sur le corps; que presque toutes les femmes y sont d'une grande beauté; qu'elles ont une taille fine, des traits délicats, & ne manquent d'autres charmes à nos yeux, que de ceux du teint; qui sont pleines d'esprit; toujours gayer, de bonne humeur, & que leur ris a même beaucoup d'agréments.

Pour donner enfin des Peuples de l'Amérique une idée telle qu'on doit se la former, je croirois sans partialité qu'à beaucoup d'égards, ils sont plus hommes que nous dans toutes leurs manieres dignes de la simplicité primitive du vieux temps; qu'ils ne sont sauvages, suivant la rigueur du terme, que dans notre imagination & relativement aux préjugés des peuples ambitieux, avares, adonnés au luxe & à la molesse, & que la misere ou

(*) Dissertation de Guedovile, tom. VI, pag. 91 & suivantes.

les-fouc
due abo

Lorsq
Hollan
Allema
transpo
vages d
est à Pa
calme d
la vérité
ils fume
lit en m
semble
réunis.

Dans
des gen
tieres a
table co
ou retir
la boucl
battus,
nant ju
obscur
la mélanc
fester la
les fouc
tion. Si
fois, i
alors e
corde,
tes. Voi
des Am
tre le ne

Il ne
mériqu
des qu
qu'on y
(*) par

(*) T
Tin

les soucis poignent au milieu de leur prétendue abondance.

Lorsque j'entre dans les tabagies Anglaises, Hollandaises, Flamandes, ou dans les Muscaux Allemands, Danois ou Suédois, il me semble être transporté dans un Carbet de Caraïbes ou de Sauvages du Canada. La différence que j'y trouve, est à l'avantage de ces derniers. Avec une ame calme & un esprit tranquille, qui leur donne à la vérité un air oisif, phlegmatique, & sérieux, ils fument paisiblement leur calumet; mais on y lit en même-temps l'affection mutuelle qui les rassemble, la satisfaction qu'ils éprouvent de se voir réunis.

Dans les tabagies de notre Continent on voit des gens assés pour passer des journées entières appuyés nonchalemment sur le bout d'une table couverte de vases pleins de thé ou de biere, ou retirés dans un coin le verre à la main, la pipe à la bouche, regardant les autres avec des sourcils rabattus, les étudiant dans un morne silence, examinant jusqu'à leurs moindres gestes, avec des yeux obscurcis par les vapeurs noires de la biere & de la mélancolie, & qui ne s'ouvrent que pour manifester la défiance qu'ils ont de leurs voisins, avec les soucis & inquiétudes de l'intérêt & de l'ambition. Si la joye & le plaisir s'y rencontrent quelquefois, ils n'y sont amenés que par l'ivresse, qui alors en banit la raison, pour y introduire la discorde, les querelles, & toutes leurs funestes suites. Voilà cependant ces Peuples civilisés. Hé, qu'on des Américains ou de nous mérite à plus juste titre le nom de Sauvages?

Il ne me seroit pas plus difficile de justifier l'Amérique des fausses assertions de M. de P. au sujet des quadrupèdes naturels à ce Continent-là, ou qu'on y a transporté du nôtre. Suivant cet Auteur, (*) par un contraste singulier, les Onces, les Tigres

(*) Tom. I, p. 6 & 90.
Tome II.

& les Lions Américains sont entièrement abâtardis , petits , pusillanimes & moins dangereux mille fois que ceux de l'Asie & de l'Afrique. Les animaux d'origine Européane y sont devenus rabougris ; leur taille s'est dégradée , & ils y ont perdu une partie de leur force , de leur instinct & de leur génie.

Le P. Cataneo n'a pas tout à fait pensé à cet égard , comme M. de P. , & M. Muratori nous assure dans sa petite histoire du Paraguai , que les Tigres y sont plus grands & plus féroces que ceux d'Afrique. Toutes les peaux de Tigres que j'ai vues à Monte-Video étoient aussi belles & pour le moins aussi grandes que celles qu'on nous apporte de notre Continent. Quant à ces animaux vivants , je n'y en ai vu qu'un seul , dont le Gouverneur de Monte-Video fit présent à M. de Bougainville , qui le fit porter à bord de notre Frégate , où l'on fut contraint de le tuer quelques jours après. Il avoit été élevé tout jeune , attaché à la porte de la Cour du Gouvernement ; & quoiqu'il n'eût alors que quatre mois au plus , sa hauteur étoit déjà de deux pieds trois pouces. On peut juger de celle qu'il auroit acquise , si on lui eût permis de croître jusqu'à sa grandeur naturelle.

Les Portugais de l'Isle Ste. Catherine , & ceux de la Côte de la Terre Ferme nous exhortoient à ne pas nous exposer dans l'intérieur des terres , & n'osoient eux-mêmes aller à la chasse sur la lisière des forêts ; parce qu'ils regardent les Onces , les Tigres , les Léopards & les Lions de ce pays-là , comme des animaux extrêmement dangereux & cruels. Les Ours de l'Amérique septentrionale , loin d'y être rabougris , y sont d'une grandeur effroyable.

M. de P. a sans doute confondu les Lions du Brésil , du Paraguai , du Mexique & de la Guyanne avec un animal du Pérou & des frontières du Chili , plus petit , moins fort , moins courageux , & qui n'a pas la figure du Lion ; mais auquel

les Péruviens
maux quad
les relation

A l'égar
de notre
dégradatio
certains C
ceux que l'
nous. Ma
conclure d
fil & sur
reaux auss
France. Sa
grands ;
que l'on v
Europe ,
non prépa
à la queue
Brébis y t
Espagnole
y a si p
& le génie
de l'Isle
plus gran
nois , &
na deux
rétoient d
gainville

Les Cl
ment mu
abâtardis
périeur à
qu'à soix
ne nourri
Aires ; &
boire ni
gueur , d
toute im
dans le
nes , ap

les Péruviens ont donné le nom de ce Roi des animaux quadrupèdes, nom qu'on lui a conservé dans les relations qu'on nous a données de ce pays là.

A l'égard des quadrupèdes qu'on a transportés de notre Continent en Amérique, peut-être la dégradation en a-t-elle atteint quelques-uns dans certains Cantons, comme il arrive presque à tous ceux que l'on en apporte pour les naturaliser chez nous. Mais M. de P. n'a pas moins de tort d'en conclure du particulier au général. J'ai vu au Brésil & sur le rivage de Rio de la Plâta, des Taureaux aussi gros & aussi forts que les plus gros de France. Sans doute qu'ils sont ordinairement plus grands; puisque dans le commerce prodigieux que l'on y fait de leurs cuirs, pour les porter en Europe, ceux que l'on appelle *Cuirs verts*, ou non préparés, doivent avoir dix pieds de la tête à la queue, pour être marchands. Les Chèvres & les Brébis y sont aussi de la plus grande taille. La race Espagnole des Chiens de chasse y est admirable, & y a si peu dégénéré pour le corps, l'instinct & le génie, que les Chiens d'arrêt du Gouverneur de l'Isle Ste. Catherine étoient hauts comme les plus grands Chiens qu'en France on appelle *Danois*, & gros comme des *Limiers*. Il nous en donna deux de l'âge de trois à quatre mois, qui étoient déjà naturellement, & que M. de Bougainville conduisit en France.

Les Chevaux Espagnols qui se sont extrêmement multipliés en Amérique, loin de s'y être abâtardis, y ont acquis un degré de bonté si supérieur à ceux d'Espagne même, qu'ils sont jusqu'à soixante lieues de suite, sans prendre aucune nourriture, & sont pour l'ordinaire à Buenos-Aires, & à Monte-Video, trois jours de suite sans boire ni manger. Ils sont malgré cela d'une vigueur, d'une légèreté & d'une allure au-dessus de toute imagination. J'en ai rapporté les preuves, dans le Journal de mon Voyage aux Isles Malouines, après en avoir été témoin oculaire.

Plus je réfléchis sur l'idée que M. de P. s'est efforcé de nous donner de l'Amérique, moins je la trouve conforme à celle que nous en avons. Cette partie du Globe est depuis sa découverte, le grand, le puissant, le riche aimant des Européens. L'Europe, la moindre partie de la terre dans le partage qu'il a plu aux hommes d'en faire, vise depuis ce temps-là à se dédommager de son peu d'étendue, & de ce qui lui manque, en cherchant ardemment les biens que la Nature lui a refusés, & dont cette mere commune, qui n'aime pas également ses enfants, a été prodigue à certains pays.

En effet, si les Européens pensoient comme M. de P., verroit-on cette émulation, si vive, si empreffée pour aller s'établir en Amérique & y chercher toutes ses productions? La fatigue, les périls, les incommodités, rien ne nous rebute.

Quoique l'avarice & la cupidité ayent fait parcourir l'Asie & l'Afrique, ce n'est rien en comparaison de l'Amérique. Depuis qu'on connoit ce vaste Continent, avec quelle ardeur n'a-t-on pas tâché de profiter de ces dépouilles? on peut dire sans exagération, qu'il en est venu des richesses immenses dans tous les genres. Il ne pouvoit même arriver aux naturels du pays un plus grand malheur que cette découverte. On ne s'est pas contenté de les dépouiller avec violence, des choses dont ils nous auroient volontiers fait part en échange; on a ôté à quelques-uns le plus précieux de tous les biens, la liberté. Pillés, on a encore exercé contr'eux des cruautés horribles. Enfin ces pauvres mortels, dont tout le crime étoit d'être nés dépositaires, sans le savoir, des trésors de la Nature, éprouverent les effets les plus criants de l'injustice & de la violence; parce qu'ils employoient les moyens légitimes pour défendre leurs droits naturels contre l'invasion des usurpateurs. Il ne leur restoit que la qualité d'hommes, falloit-il que M. de P. eût encore la cruauté de vouloir les en dépouiller!

Non
sauroit
Elle pr
que le
l'expé

Si je
propo
ques d
volum
même
le ton
pensé
ve. D
au jo
Mr. d
nie q
de d
gieux
les ric
ne pe
l'env
ne le
ment
re de
déco
fait
seur
més
parle
du s
quel
en r
mill
tins
occu
grap

Non tout le spécieux de ces raisonnemens ne sauroit tenir contre la conduite des Européens. Elle prouve plus que tous les arguments; parce que le raisonnement, est toujours en défaut quand l'expérience est contre lui.

Si je m'étois proposé de relever toutes les autres propositions hazardées des réflexions philosophiques de M. de P., ces dissertations formeroient un volume presque aussi considérable que l'ouvrage même. J'ai de la peine à me persuader, malgré le ton décidé & affirmatif de cet Auteur, qu'il ait pensé & débité de bonne foi tout ce qu'on y trouve. Dans le délire presque général qui fait mettre au jour tant de paradoxes & de contradictions, Mr. de P. s'est laissé sans doute emporter à la manie qui regne d'inonder le public de sarcasmes & de déclamations indécentes contre l'état religieux. (*) L'ordre des Bénédictins, ou plutôt les richesses dont ils jouissent avec des titres qu'on ne peut leur contester, ont réveillé la jalousie & l'envie: la cupidité dévorante de ces Déclamateurs ne leur permet pas même de garder des ménagemens, & ne laisse aucune équivoque sur la nature des motifs qui les animent. Ils se montrent à découvert. La soif des richesses les dévore, & leur fait exhaler mille extravagances contre les possesseurs des biens des Abbayes, qu'ils seroient charmés de s'approprier. On diroit, à les entendre parler, que leur ancêtres n'ont été occupés que du soin de doter des Monasteres; & Dieu sait quels seroient les titres de ces Déclamateurs pour en revendiquer les terres, comme un bien de famille! Mr. de P. connoît bien peu les Bénédictins, puisqu'il leur rend si peu de justice. Trop occupé de son ouvrage, il n'aura lu que des Géographes, ou des relations de Voyageurs, ou ab-

(*) *Recherches Philosophiques sur les Américains*, T. II, p. 191.

soigné dans ses réflexions trop souvent peu philosophiques, il s'est étourdi au point d'oublier que les Magistrats dans leurs plaidoyers, [*] les Ministres d'Etat, (**) tous les Savants, Mr. de Voltaire même, n'ont jamais parlé des Bénédictins, sans faire l'éloge de leur science & sans exalter les services qu'ils ont rendus & qu'ils rendent encore à l'Eglise & à l'Etat. Si Mr. de P. a donc pensé qu'il gagneroit des applaudissements en se rendant l'Echo des sons bruyants de quelques trompettes méprisables, je laisse à penser le cas qu'il doit faire de ces applaudissements. S'il rectifie au contraire son erreur à cet égard comme sur tant d'autres, il nous prouvera que ses réflexions sont quelquefois philosophiques.

(*) M. Joly de Fleury, Avocat Général du Parlement de Paris.

(**) Arrêt du Conseil d'Etat, & Déclaration du Roi de 1765 & 1766.

FIN.

phi-
er que
es Mi-
e Vol-
Etins,
ter les
enco-
pen-
eren-
trom-
il doit
con-
d'au-
quel-

lement
du Roi

